

261

Conserver la couverture

ÉDOUARD SCHURÉ

Conserver la couverture

LA

3942

PRÊTRESSE D'ISIS



LEGENDE DE POMPEÏ

TROISIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}.

COLLECTION DE ROMANS

Volumes in-16 à 3 fr. 50

ANDRÉIEFF (Léonide).....	<i>L'Épouvante.</i>
—	<i>Le Gouffre.</i>
BELZAC (Henri).....	<i>Histoires de l'autre monde ; Le Crime du Fantôme.</i>
BERISCH (Hugo).....	<i>Frère et Sœur. Préface de François Coppée.</i>
BRAY (Max de).....	<i>Sans Défense.</i>
CARTON DE WIART (H.).....	<i>La Cité Ardente, roman historique.</i>
DESCHAMPS (François).....	<i>Marie-Claire.</i>
DEUZÈLE (Jean).....	<i>La Maison vide.</i>
—	<i>Le Recueillement.</i>
DONEL (Lucien).....	<i>L'Augure.</i>
—	<i>Pilleurs d'Amour.</i>
ESTAUNIÉ (Édouard).....	<i>L'empreinte.</i>
ESPINASSE-MONGRNET (.)	<i>La Vie Finissante.</i>
GLADÈS (André).....	<i>Florence Monneroy. Récits de la vie du cœur.</i>
HENNEZEL (Henri d').....	<i>L'Entrave.</i>
LACOUR (Paul).....	<i>L'Insidieuse Volupté.</i>
LE ROHU (Pierre).....	<i>L'autre Rive, préface de François Coppée.</i>
—	<i>Intègre.</i>
—	<i>La Faillite de Jacques Icbly.</i>
PAUTY (F).....	<i>Supplice de Tantale.</i>
—	<i>Erreur meurtrière.</i>
ROD (Édouard).....	<i>La Vie privée de Michel Teissier.</i>
—	<i>La Seconde vie de Michel Teissier.</i>
—	<i>Le Silence.</i>
—	<i>Les Roches blanches.</i>
—	<i>Dernier Refuge.</i>
—	<i>Là-Haut.</i>
—	<i>Mademoiselle Annette.</i>
—	<i>L'Inutile effort.</i>
—	<i>L'Incendie.</i>
RAMUZ (C.-F.).....	<i>Aline.</i>
SAINT-AULAIRE (C ^{te} A. de).....	<i>La Herme d'Herbigny (Étiennette).</i>
—	<i>La Vierge de Nuremberg. Roman historique.</i>
—	<i>Une Idylle en Forêt Noire.</i>
—	<i>Grézels. Roman historique. (1792 1793-1794-1795).</i>
THÉVENIN (Léon).....	<i>Les Dieux d'argile.</i>
TOLSTOÏ (Léon).....	<i>Résurrection.</i>



LA PRÊTRESSE D'ISIS

LÉGENDE DE POMPÉI

8^o Y²
I
• 56106

DU MÊME AUTEUR

LES GRANDS INITIÉS. — Esquisse de l'histoire secrète des religions. — Rama. — Krishna. — Hermès. — Moïse. — Orphée. — Pythagore. — Platon. — Jésus. — 10 ^e édition. 1 fort volume in-16	3 fr. 50
SANCTUAIRES D'ORIENT. — Égypte, Grèce, Palestine. 3 ^e édition. 1 volume in-16.	3 fr. 50
LA PRÊTRESSE D'ISIS. Légende de Pompéi. Un volume in-16.	3 fr. 50
LES GRANDES LÉGENDES DE FRANCE. — Les légendes de l'Alsace. — La Grande-Chartreuse. — Le mont Saint-Michel et son histoire. — Les légendes de la Bretagne et le génie celtique. 3 ^e édition. 1 volume in-16 . . .	3 fr. 50
LE DRAME MUSICAL. — RICHARD WAGNER, son œuvre et son idée. 6 ^e édition augmentée des <i>Souvenirs sur Richard Wagner</i> . 1 volume in-16	3 fr. 50
HISTOIRE DU DRAME MUSICAL. Nouvelle édition. 1 volume in-16	3 fr. 50
SOUVENIRS SUR RICHARD WAGNER. — La première de <i>Tristan et Iseult</i> . Brochure in-16.	1 fr. 50
L'ANGE ET LA SPHINGE, roman. 1 volume in-16.	3 fr. 50
LE DOUBLE, roman. 1 volume in-16	<i>Épuisé.</i>
LE THÉÂTRE DE L'ÂME (1^{re} série). — <i>Les Enfants de Lucifer</i> , drame en cinq actes, et <i>La Sœur gardienne</i> , drame en quatre actes. 1 volume in-16	3 fr. 50
LE THÉÂTRE DE L'ÂME (2^e série). — <i>La Roussalka</i> (drame moderne). — <i>L'Ange et la Sphinge</i> (légende dramatique). 1 volume in-16	3 fr. 50
LE THÉÂTRE DE L'ÂME (3^e série). — <i>Léonard de Vinci</i> , précédé du <i>Rêve Eleusinien à Taormina</i> , drame en 5 actes. 1 volume in-16	3 fr. 50
HISTOIRE DU LIED, ou <i>La Chanson populaire en Allemagne</i> . Nouvelle édition. 1 volume in-16	3 fr. 50
LA VIE MYSTIQUE. Poèmes. — Sur le Seuil. — La Muse d'Eleusis. — La Courtisane et le rischi. — L'épreuve du Pharaon. — Empédocle. 1 volume in-16	3 fr. 50
PRÉCURSEURS ET RÉVOLTÉS. — Prélude au XIX ^e siècle. — Les Souffrants. — Les Chercheurs d'avenir. — Prophètes et Voyants. 2 ^e édition. 1 volume in-16	3 fr. 50

ÉDOUARD SCHURÉ

LA

PRÊTRESSE D'ISIS



LÉGENDE DE POMPÉI

L'Amour est une Voyance exaltée.

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1907

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



A MA CHÈRE MATHILDE

A CELLE QUI GARDE

LA PIERRE DU FOYER



*Psyché n'avait plus d'ailes
Et pleurait dans la nuit.
Mais, déployant les siennes,
L'Amour lui dit : Regarde !
D'un seul bond, dans l'azur
Il avait disparu.
Et Psyché, d'un coup d'aile,
Le suivit dans l'espace.*

**C'EST LE DOUTE SUR LA VALEUR DE LA VIE ET DE
L'AMOUR QUI FAIT LA DÉCADENCE DES CIVILI-
SATIONS.**

*La Personnalité humaine et sa survivance après la mort, par
MYERS (l'un des fondateurs de la Société Psychique de
Londres).*

LA PRÊTRESSE D'ISIS

LÉGENDE DE POMPÉI



LIVRE PREMIER

LE VOILE

Dans le sommeil s'ouvre l'œil de l'esprit.

ESCHYLE.

CHAPITRE PREMIER

HYMÉNÉE! HYMÉNÉE!

— Hymen! Hyménée!

Modulé par des voix virginales, le chœur mystérieux frémissait de loin, au son des sistres, des flûtes et des cymbales. Apporté par la brise et coupé de rumeurs confuses, l'hymne montait du fond des rues. Il ondulait sur les vélums, les terrasses, les jardins suspendus. Il vibrait, amoureux et jeune, dans l'air chaud et se perdait dans le bleu limpide

du ciel comme un battement d'ailes légères. Déjà, les voix plus sonores, les paroles plus distinctes arrivaient sur la place, où stationnait tout un peuple en fête.

— Hymen! Hyménée! — Et la foule bariolée des gladiateurs, des affranchis et des esclaves, des femmes et des enfants, massés sur les marches de la basilique, voyant arriver le cortège nuptial par la rue de l'Abondance, répétait d'une longue clameur : Hymen! Hyménée!

Pour voir le joyeux spectacle, l'écume et l'élite de la ville s'étaient rangées sur le vaste forum flanqué de quatre temples, cœur et sommet de la coquette cité gréco-latine, l'Acropole de Pompéi.

La place formait un long rectangle. A l'extrémité sud, les trois tribunaux ouvraient leurs porches d'ombre, où se dressaient les chaises curules en marbre blanc. A gauche, le temple d'Apollon; à droite, les arcades de la Curie et le temple d'Auguste. Partout des portiques, des autels, des statues. A l'autre bout, au nord, sur une terrasse de seize marches, s'élevait le temple de Jupiter. Reconstruit en pierre de lave et recouvert de stuc depuis le dernier tremblement de terre, le somptueux monument dominait la place, la ville et la contrée. Ses colonnes corinthiennes, peintes en pourpre à la base et striées de cannelures rouges et noires, s'épanouissaient en chapiteaux multicolores comme des feuillages avec leurs fruits. Les boucliers de l'architrave étince-

laient au soleil entre les triglyphes. Au frontispice, un groupe de dieux polychromes fulgurait sur un fond d'azur. Deux aigles éployés veillaient aux acrotères. Une Victoire de bronze couronnait l'édifice.

Solitaire et majestueux, le temple aux pieds sanglants, au front de métal et de lumière, régnait sur la ville du plaisir. En lui resplendissait le faste et le pouvoir de la Rome impériale, parée des dépouilles du génie grec asservi. En lui triomphait la force implacable comme la face de César ou la présence du Destin.

Sous le portique du temple, au haut de la terrasse, trois hommes causaient en regardant la foule grouillante sur la place.

Le premier, en tunique rosé et pallium bleu, le front couronné de myrtes, ses blonds cheveux bouclés tout brillants d'huile, gesticulait avec animation en parlant à son voisin, un homme maigre en manteau noir, les cheveux ras, la figure émaciée. Le troisième se tenait à l'écart au bout de la terrasse, négligemment appuyé d'une épaule à la colonne d'angle du péristyle. La figure du jeune tribun militaire se détachait avec une fière élégance sur le fond rouge du pilier massif. Il était drapé dans l'ample toge blanche à larges bandes de pourpre, et portait sur ses cheveux noirs une légère couronne de bronze imitant les feuilles de chêne. Dans la cohue des sénateurs serviles, des prêtres ennuyés et des magistrats cyniques, son

visage était le seul où l'âme romaine eût mis un reflet. Vus de face, le front large et obstiné, les yeux profonds et fixes sous leurs sourcils contractés, la bouche ferme et le menton saillant semblaient le masque d'un Brutus. Mais en regardant le profil fin et dur comme une médaille romaine, le nez dominateur et les lèvres serrées, on eût dit un jeune Tibère de trente ans. Cet œil ardent sous un front de bélier couvait-il la liberté ou la tyrannie? Aucun de ses amis n'eût pu le dire et lui-même peut-être moins que personne.

— Eh bien, Ombricius Rufus, tribun primipilaire, toi qui reviens d'Orient couvert de gloire, couronné par Titus et protégé par Vespasien, à quoi penses-tu? En héritant de ton oncle, le vétérân, tu es devenu des nôtres. Tói le plus vertueux des chevaliers romains, que penses-tu de notre ville, la perle de Campanie?

— Tu railles, Simmias, dit Ombricius avec amertume. Ni ma vertu, ni ma gloire ne sont enviabiles. J'ai obtenu une couronne, oui, mais je suis en disgrâce, et l'héritage de mon oncle, une misérable mesure et un champ, ne vaut pas une taverne de Suburre. Quant à cette ville, elle me paraît bien petite.

— Quel est donc ton désir formidable?

— Je ne sais, mais trop haute est mon ambition, pour se satisfaire de si peu. Oui, j'ai tenté la gloire. Elle m'a trahi et dégoûté. Passerai-je ma vie à regarder un Capitole inaccessible?

— Essaye du plaisir.

— Je le voudrais. Mais il faudrait que ce plaisir fût assez vaste, assez puissant pour me verser l'oubli. Où trouverai-je le nectar pour éteindre le feu qui me ronge la moelle ?

— Regarde cette ville couchée à tes pieds, dit le Grec opulent et loquace avec un geste d'orateur parlant du haut du Pnyx. Regarde Pompéi, avec ses palais, ses bains et ses théâtres. Auprès d'elle Rome n'est qu'une vieille matrone ridée de vices et Parthénope qu'une courtisane des rues. Celle-ci est une hétéaire grecque, qui joue de la cithare, qui chante comme les Muses et danse comme les Grâces. Elle sait les voluptés, les lettres et les arts. Elle t'offre ici comme dans une corbeille ses mimes, ses musiciens et ses femmes. Branches, fleurs et fruits, tout cela t'appartient, si tu veux. Regarde et choisis !

— Eh bien ! soit, dit Ombricius qui venait enfin de quitter sa colonne. Et, frappant sur l'épaule de Simmias, il s'écria : Aujourd'hui je veux choisir entre la gloire et le plaisir.

— Hercule entre le vice et la vertu ? dit Simmias en riant.

— Non pas. Le vice n'offrit à Hercule que des voluptés banales. Il me faut davantage. Je veux une sensation qui efface le passé, un plaisir qui tue mon ambition. Je veux la joie entière et sans nuage. A vrai dire, je ne crois pas qu'elle existe. Mais si jamais je la rencontre, je la reconnaitrai à un signe.

— Lequel ?

— Un sourire de vrai bonheur sur un visage humain.

— Tu en verras cent pour un en ce jour de fête.

— J'en doute. J'ai sondé maint regard et maint visage. Jamais je n'ai rencontré la vraie joie, sans mélange, infinie, celle qui défie tout. Si je l'aperçois aujourd'hui, je dis adieu aux légions, au Forum et à César pour me convertir à la religion d'Épicure. Mais, ajouta Ombricius avec un sourire de mépris, je suis bien sûr de ne pas rencontrer cette déesse !

— Plaisanterie de sophiste, interrompit Calvus le stoïcien. Vous parlez de gloire et de plaisir, et vous oubliez la philosophie, seul chemin du vrai bonheur.

— Plaisanterie de rhéteur ! reprit Ombricius. Moi aussi j'ai cru à la vertu et au souverain bien. Adolescent j'aimais comme un père mon maître Afranius, stoïcien comme toi. J'écoutais ses leçons comme des paroles divines. Il se coupa les veines par ordre de Néron. Qu'en est-il résulté ?

— Un grand exemple, dit Calvus, en sortant son bras nu de son manteau noir et en levant au ciel son maigre index.

— Ne manquons pas le plus beau moment de la journée, interrompit Simmias. La fiancée arrive. Descendons sur la place.

Les trois amis quittèrent en hâte le péristyle du

temple, et le pallium bleu du Grec, le manteau noir du philosophe, le laticlave blanc du chevalier romain se mêlèrent à la foule qui affluait à l'autre bout du forum.

*
* *

Tout Pompéi voulait voir le prêteur Helconius menant sa fille Julia Helconia au temple de Jupiter pour y offrir le sacrifice du feu et la conduire ensuite à la maison de son époux Helvidius.

Précédé d'un chœur de musiciens et de danseuses, le char de la fiancée, attelé de deux chevaux blancs enguirlandés de feuillage, débouchait sur la place. Tous les regards étaient fixés sur elle. En péplum de laine blanche, la tête enveloppée d'un voile orangé, qui cachait entièrement ses traits, elle trônait, idole muette, sur la foule bruyante et le joyeux cortège. Des deux côtés du char, deux jeunes gens en chlamydes agitaient des torches de résine. Derrière le char, des enfants patriciens portaient, en leurs corbeilles d'osier, la quenouille, les fuseaux, la navette d'ivoire, instruments du travail féminin que la vierge emportait dans la maison conjugale. Puis venaient les amies de la mariée formant le chœur des vierges. Marchaient ensuite les magistrats aux traits anguleux et massifs, aux toges trainantes, les vieilles matrones drapées comme des vestales sous leurs manteaux, les belles patriciennes aux coiffures

savantes, les jeunes gens aux cheveux parfumés et ornés de bandelettes.

Le cortège s'arrêta au milieu de la place. Le peuple se rangea sous la baguette des licteurs et fit un grand cercle. Aussitôt, les flûtes clamèrent, les cymbales retentirent et le chœur des vierges reprit la strophe. En même temps, les danseuses couronnées de lierre et d'acanthé, qui précédaient le char de la fiancée, comme les Heures précèdent le char de l'Aurore, nouèrent la ronde autour, au rythme du chant. Les pieds légers et les pas entrelacés sous les gazes transparentes, faisaient comme une autre musique. Et l'hymne triomphal, dansé et chanté devant le peuple immobile, plana sur la ville :

Hymen ! Hyménée !

L'épouse vole vers l'époux
Comme Junon vola vers Jupiter
Quand les Dieux Erôs et Hyménée
Amenèrent la blanche aux yeux d'azur
Couronnée d'hyacinthe et de roses,
Rougissante comme l'Aurôre
Sous la nuée où luit la foudre d'or.

Erôs ! bel Erôs !

Tu régnaï bien avant la naissance du monde.

Chantons : Hymen ! Hyménée !

L'hymne se balançait aux soupirs de la flûte, au frisson des sistres. Les mains jointes des Heures montaient et descendaient en lignes serpentine. Les écharpes multicolores volaient sur

les chitons aux plis gracieux. Du haut de son char, la fiancée, grave comme une déesse, jetait au vent des morceaux d'une écharpe rouge qui voltigeaient au loin comme de petites flammèches. Et la foule s'arrachait ces bouts d'étoffe comme des porte-bonheurs.

Le peuple charmé se taisait maintenant.

La fiancée descendit du char et tout le cortège monta vers le temple. Ombricius, pensif et sombre, écoutait encore en lui-même les paroles de l'hymne. Il en avait subi l'emprise sans en pénétrer le sens, venu de si loin!... comme le nageur subit la vague submergeante sans voir l'immensité de l'Océan :

Erôs ! bel Erôs !

Tu régnais bien avant la naissance du monde...

Chantons : Hymen ! Hyménée !

D'où venait-il donc ce frémissement de joie, ce cri de désir, cet appel frénétique au bonheur, poussé du fond des âges par les peuples enfants, embelli par l'art des prêtres et des poètes ? A quel but courait-il à travers les siècles ténébreux, ce cri d'où jaillit la vie et d'où s'échappent les générations sans fin ?

Ombricius regarda de loin la fiancée qui montait les marches du temple avec son père, en tête du cortège. Par la haute porte, il vit s'engloutir dans la nuit du sanctuaire le voile de feu, point de mire de ces mille regards, et se dit :

— Ce voile pourpre-orange est-il le but de tout

effort humain, la couronne du pouvoir, le fruit de la vie? Pourquoi diviniser cette vierge ignorante qui demain ressemblera à toutes les femmes? Derrière ce voile, y a-t-il le sourire du bonheur?

Puis, il ajouta, sceptique :

— O lumière décevante de l'Amour, enveloppée du voile rouge du Désir, les hommes se jettent sur toi comme les insectes fous sur un flambeau, mais ils ne font que s'y brûler la peau et s'y consumer les moelles. Misère et chagrin, décevance et dégoût, crime et folie, voilà ce qu'ils trouvent dans leur flambeau. O flammeum trompeur ! O voile de feu, impénétrable et dévorant !

Absorbé par ses pensées, Ombricius se perdit dans la foule. Cependant, la famille sortit du temple après le sacrifice ; Helconia remonta sur son char et le cortège se dirigea vers la maison de l'époux. Les Heures, groupées trois par trois, marchaient en avant et les vierges, suivant par derrière, chantaient l'antistrophe :

Hymen ! Hyménée !

O vierges, sœurs, tressez des guirlandes,
Tressons l'hyacinthe et la rose,
Tissez la danse aux pieds entrelacés,
Les Dieux sourient, les Heures dansent,
La vigne fleurit, la rose embaume,
Le monde recommence
Quand l'épouse vole vers l'époux.

Erôs ! bel Erôs !

Le divin messenger a vibré par les airs.

Chantons : Hymen ! Hyménée !

D'un coin de la place, Ombricius suivait de l'œil le fleuve blanc des toges magistrales, le flammeum mouvant et l'écharpe flottante des Heures multicolores. Une émotion nouvelle le poignait. Cette foule lui était étrangère, étrangers ces magistrats, étrangère la fiancée. Mais la splendeur du rite, la dignité des formes, la grâce des mouvements parlaient d'un ordre sacré, d'un rythme éternel des choses. Au lieu de chercher l'impossible, ne vaudrait-il pas mieux se ranger humblement sous la loi, pour être un chaînon dans la grande chaîne, une note docile dans l'harmonie de l'univers?

A ce moment, une litière, croisant le cortège, traversait la place. Six esclaves lybiens, à faces de fauves, portaient fièrement sur leurs épaules la riche palanque. Derrière ses rideaux entr'ouverts, on apercevait à demi une femme superbe en robe violette. Indolemment couchée sur des coussins de pourpre, elle tenait à la main un large éventail à manche d'ivoire et à plumes de paon. Un peigne d'or, en forme de diadème, surmontait ses cheveux d'un noir bleu, trisés à trois rangs de boucles. De ses narines ouvertes, elle aspirait les parfums épars dans l'air. Ses larges prunelles, roulant dans leurs orbites, parcouraient la foule comme celles d'une panthère au repos. L'attitude fière et le regard tranquille témoignaient d'une profonde indifférence.

Ombricius ne pouvait détacher ses yeux de cette forme voluptueuse et hautaine. Les porteurs écar-

taient la foule à grands cris et heurtaient le jeune homme, quand la dame, tournant son cou flexible, pencha de haut sur Ombricius sa poitrine opulente et sa tête impériale. Ses yeux, noirs et calmes comme ceux de l'antilope sauvage, lui lancèrent une flèche aiguë accompagnée d'un léger sourire.

En même temps, une rose de Pœstum, jetée d'une main furtive, frôla la joue d'Ombricius et glissa dans le sinus de sa toge.

— Connais-tu cette femme? dit Ombricius à Simméas quand la litière eut disparu dans la rue de Mercure.

Les yeux du riche Grec s'écarquillèrent et sa bouche sensuelle s'arqua d'une rondeur friande.

— Hédonia Métella, une riche Romaine, veuve d'un prêteur, en quête d'un époux, la femme la plus dissolue et la plus ambitieuse de Pompéi. Elle est digne de toi, subtil Ombricius. Car vous semblez tous deux renfermer une âme insatiable sous un masque impassible.

Ombricius sourit avec une apparence de dédain, mais son âme était bouleversée. Tout à l'heure, à l'aspect du cortège et de l'épouse voilée, il s'était souvenu des plus beaux élans de son adolescence vers le devoir et la vertu. Mais, sous le regard provocant de la superbe patricienne, une vapeur enflammée avait jailli de ses entrailles à son cerveau. La volupté et l'ambition, entre lesquelles il voulait choisir, lui étaient apparues en un seul foyer dans ce regard puissant et semblaient l'at-

tirer vers un trône de délices inconnues. De là un désir nouveau, plus cuisant que tous les autres.

— Veux-tu que nous allions la voir? dit Simmias. Je la connais.

— Non! dit Ombricius d'un geste d'effroi. Il ajouta avec une tristesse qui étonna le Grec frivole : C'est l'épouse que je voudrais voir au moment où l'époux lui ôtera son voile. Peut-être verrais-je sur son visage le sourire du bonheur que je cherche en vain!

— Tu verras bien plus et bien mieux, dit le stoïcien Calvus qui venait de rejoindre ses amis. Et, saisissant le bras musclé du tribun de sa main décharnée, il ajouta à voix basse, d'un ton mystérieux : Quand le flamine de Jupiter aura prononcé le mariage, une fête intime sera célébrée par les nouveaux époux. Seuls les amis proches d'Helvidius y sont convoqués. Il connaît ton nom; tu seras des nôtres, car tu en es digne; je lui ai parlé de toi.

— Alors que faut-il faire?

— Quand le gros des invités s'écoulera, ne me quitte pas. Nous resterons avec les proches au foyer des ancêtres.

— Et que verrai-je alors?

— Un mariage selon le rite d'Isis.

— Le rite d'Isis? Qu'est-ce que cela?

— Un mystère. Nous verrons.

— Qui doit le célébrer?

— Le nouvel hiérophante d'Égypte appelé à

Pompéi par les décurions pour réformer le temple d'Isis. On le nomme Memnonès. C'est, dit-on, un ascète et un sage. Il est venu à Pompéi depuis trois mois avec sa fille adoptive, Alcyonée. Personne encore n'a vu le visage de la prophétide, car elle sort toujours voilée. On la verra ce soir pour la première fois.

— Soit, dit Ombricius, le destin me pousse. Deux vierges élues, l'épouse et la prophétesse, vont me montrer aujourd'hui leur visage et leur âme sans voile. Si je n'y découvre ni le bonheur ni la vérité, Jupiter et Isis ne sont que de vains mots. Allons !

— Je vous laisse à vos mystères, dit Simmias. Ce soir nous boirons à ta fortune, Ombricius, et tu nous diras ton choix devant la mime Myrrhina et deux joueuses de flûte. A ce soir, chez moi.

CHAPITRE II

LE COUPLE ÉLU

Les serviteurs, qui stationnaient devant la maison d'Helvidius, firent entrer Calvus et son compagnon dans le vestibule, orné seulement d'une statue de Minerve et d'un candélabre de bronze. Les deux amis pénétrèrent dans l'atrium à ciel ouvert et à colonnes ioniennes qui regorgeait de monde. Sous le portique de gauche s'étaient rangés les jeunes gens ; sous celui de droite, les vierges qui devaient chanter l'épithalame. La famille et les invités se pressaient dans la seconde salle, pareille à la première et nommée le péristyle. Conduits par un parent d'Helvidius, les arrivants se glissèrent, non sans peine, à travers les amples laticlaves des magistrats, les soyeux chitons de femmes et les lourds manteaux de laine des matrones jusqu'à *l'œcus*, sorte de retrait semi-

circulaire à plafond voûté. C'était le sanctuaire familial où venait de commencer la cérémonie du mariage.

Au centre, une flamme claire brûlait sur un petit autel de marbre couronné de fleurs. Les statuettes d'ivoire des ancêtres et les images en terre cuite des dieux Lares, posées sur des stèles, formaient autour un demi-cercle. Derrière l'autel, le flamine de Jupiter, un vieillard en robe de pourpre, alimentait le feu avec des grains d'encens versés d'une patène d'or. L'épouse avait légèrement entr'ouvert le voile de son visage et l'époux lui tendit le gâteau sacré, le *farreum*, qu'ils rompirent en deux parts et qu'ils mangèrent en regardant la flamme, pendant que le prêtre murmurait des mots incompréhensibles en vieux latin. Puis ils burent tour à tour dans une coupe de vin mêlé de miel et en firent une libation dans le feu. Par deux fois, la flamme crépita pour darder une langue plus vive. Alors les deux époux se tendirent la main et se regardèrent fixement. Le flamine dit à haute voix :

— Au nom de Jupiter, des dieux Lares et de la flamme du foyer, je vous unis. Par le pain partagé, par le vin bu, par le feu attisé, vous êtes époux. Julia Helconia, te voilà femme de Marcus Helvidius. Ses dieux sont tes dieux, sa maison est la tienne, ses parents tes parents, ses amis tes amis. Vous êtes joints par le droit humain et le droit divin.

Alors l'époux, d'un geste délicat, enleva le voile du front de l'épouse et saisit ses deux mains. Ils restèrent immobiles, les yeux dans les yeux. Le prêtre jeta sur le couple de l'eau lustrale et quelques étincelles avec ces mots :

— Jupiter, le dieu du foyer et des serments, peut seul disjoindre ceux qu'il a liés.

Un silence religieux planait sur l'assemblée. Tous suivaient le rite sacré dans un profond recueillement, comme si chaque parole du prêtre avait la force d'une incantation magique. Il semblait à ce moment que l'âme des ancêtres fût présente dans ces statues d'ivoire rangées en demi-cercle autour de l'autel domestique et que, par la flamme du foyer, elles transmissent leur loi, leur vertu, leur puissance au couple chargé de les continuer dans la chaîne infinie des générations terrestres.

Cependant Helvidius avait conduit sa jeune femme vers une niche latérale, située entre le péristyle et le temple des Lares. Deux sièges recouverts d'une peau d'agneau y étaient disposés au-dessus de trois marches. Il la fit asseoir près de lui sur ce trône domestique. Julia Helconia, dépouillée maintenant de son voile de fiancée, apparut les cheveux relevés sur sa tête en forme de tour comme les vestales. Elle portait une couronne de verveine, symbole de la pureté virginale. La masse de ses cheveux était traversée d'une flèche d'or, symbole de la puissance maritale... Un sou-

rire ineffable adoucissait ses traits fermes et nobles. Helvidius, avec sa barbe et ses cheveux bouclés, son regard lucide, son large front ouvert, faisait penser à un porte-flambeau saluant la déesse aux fêtes d'Éleusis.

En admirant ce couple, Ombricius ne put se défendre d'un sentiment d'envie. Il souffrait de ne pas goûter un tel bonheur et plus encore de le sentir inaccessible à sa nature.

Le flamine de Jupiter s'en alla. Après les félicitations et les adieux, la famille avait passé dans l'atrium, où des esclaves circulaient avec discrétion et remplissaient de vin les coupes des invités. Une douzaine d'amis resta dans le péristyle pour assister au rite d'Isis. On ferma la porte de l'atrium. La nuit était venue et une lampe suspendue au plafond par une chaîne de cuivre éclairait seule le temple domestique.

Au signe du maître de la maison, un esclave alla ouvrir une petite porte au fond du sanctuaire des Pénates, donnant sur le xylos ou jardin secret.

Alors on vit entrer un homme d'âge mûr et de mine austère. Il tenait par la main une vierge grave, vêtue comme lui-même du costume sacerdotal des temples d'Égypte.

C'était Memnonès et sa fille adoptive, Alcyonée.

*
* *

Memnonès portait la robe de lin des prêtres d'Isis et la peau de léopard jetée sur son épaule

droite. L'hiérophante était de haute taille et d'une maigreur imposante. Front proéminent aux tempes évasées, cheveux ras et gris, nez droit, bouche close, menton pointu. Une pensée volcanique, maîtrisée par une volonté froide, avait buriné ce visage énergique et jetait de fréquents éclairs par ses yeux embusqués sous l'arcade sourcilière. Il tenait, dans sa main droite, la croix ansée, signe distinctif des prêtres d'Isis et d'Osi-ris. Symbole de l'initiation, cette clef des mystères était faite d'un mélange d'or et d'argent, métal que les Grecs d'Alexandrie appelaient argy-rokruséen.

La jeune fille, qu'il conduisait de sa main gauche, formait avec son maître le plus gracieux des contrastes.

Son costume était celui d'Isis. La tunique jaune pâle, à longs plis droits, dessinait chastement sa taille hiératique. Un klaft bleu coiffait sa tête. Ses ailes repliées, comme celles d'un oiseau, cachaient entièrement ses cheveux. L'uréus, un serpent d'or lové, surmontait le front. Sur le cou d'une blancheur nacrée oscillait une figurine en basalte noir, suspendue par une chaînette à un collier d'opale. Le visage, aux traits flottants, était celui d'une Psyché curieuse et farouche. Les yeux, lampes voilées, laissaient doucement et semblaient chercher quelque chose au loin, au delà de la salle et des assistants. Elle portait une gerbe de lotus.

Memnonès fit asseoir Alcyonée sur un siège, en face des nouveaux mariés, à gauche de la chambre nuptiale, ouverte maintenant, et qui laissait voir, dans sa profondeur, un lit d'ivoire serti de roses.

L'apparition de la prêtresse avait surpris Ombricius par son charme insinuant et pur. Il l'examinait avec attention. Tranquillement assise sur son siège, les mains croisées sur son giron, la tête rejetée en arrière et appuyée au mur, elle fixait le couple élu. Son regard horizontal glissait à travers ses paupières aux longs cils. Une légère palpitation de ses narines et la respiration plus rapide de son sein sous la tunique trahissaient seules son émotion intérieure. Avec sa tête renversée, son profil capricieux, la pointe du nez levée, elle rappelait quelque vierge égarée dans un bois sacré, humant sous les lourds feuillages l'odeur oppressante d'un dieu inconnu.

Soudain ses paupières battirent et se fermèrent. Alcyonée dormait profondément.

*
* *

Alors Memnonès, placé devant l'autel familial, tenant en main la croix ansée, parla ainsi d'une voix lente et grave :

— « A ton appel, Helvidius, je t'apporte ainsi qu'à ta compagne le salut d'Isis, le salut de paix et de lumière. La vérité sublime habite un lieu inaccessible, mais des rayons en ont frappé la

terre. Comme une vierge intangible, la vérité chaste et splendide reluit au fond des âges. Elle dort dans les temples, elle s'éveille à la voix des prophètes et ne parle qu'à ses élus. A vous donc son rayon de splendeur et de joie, à vous le message d'Isis.

« Vous venez d'être unis selon le mode terrestre et pour la terre. Moi, je suis prêt à vous unir selon le mode divin et pour le ciel, à votre gré. C'est pour vous le jour de l'épreuve, une heure décisive. Êtes-vous vraiment un couple élu, prédestiné? On n'en compte que peu parmi des millions d'époux et d'amants. Ou votre songe n'est-il qu'un mirage du terrestre désir, une fumée de vos sens troublés, comme celui des couples sans nombre, qui ne s'étreignent que pour un temps? Si vous êtes mûrs pour l'éternel hyménée, si vous êtes prêts non seulement aux œuvres de chair mais aux créations divines, il faut que la Voix d'en haut vous parle et que votre cœur y réponde. La Voix d'en haut parlera, si Elle le veut, par la bouche de la prophétesse. Alors prêtez l'oreille — et choisissez. Car l'âme de l'initié est libre, libre comme le feu dans l'air.

« Mais écoutez d'abord le message.

« Les âmes sont filles d'Osiris, l'Esprit divin, et d'Isis, la lumière céleste. Brillantes étincelles, elles furent conçues par la lumière incréée et fécondées par le Feu créateur. Dévorées du désir de vivre, elles descendent sur la terre et s'incarnent

en mille formes, puis remontent légères au ciel natal pour redescendre encore, pareilles aux gouttes de pluie que boit l'Océan et que repompe le soleil. Mais qu'elles jouissent ou qu'elles souffrent, qu'elles chantent ou qu'elles crient, qu'elles adorent ou qu'elles blasphèment, toutes aspirent à rentrer rayonnantes à la source première, dans la nuit somptueuse et sacrée, où il n'est plus de frein au désir, plus de borne au savoir, là où Isis et Osiris se confondent en un vaste océan de lumière sonore et vivante.

« Les routes des âmes à travers les mondes sont plus diverses que le vol des hirondelles. Il en est des myriades, qui flottent incertaines et paresseuses, dans un limbe trouble, pénombre éternelle. Il en est des milliers qui se repaissent du mal, vont s'engloutir dans les ténèbres et rentrent dans les éléments. Il en est un petit nombre dont la force s'accroît dans la lutte, dont la faible lueur se condense au gouffre ténébreux. Celles-là, d'effort en effort et de vie en vie, remontent à la pure fontaine de l'immortelle Aurore et vont s'immerger dans la Lumière maternelle que le Feu créateur sillonne d'éclairs incessants. Dès lors, elles participent aux pouvoirs divins et au gouvernement du monde.

« Comme les corps, les âmes ont un sexe. Elles sont mâles ou féminines, selon qu'elles tiennent plus de leur Père, l'Esprit créateur, ou de leur Mère, la Lumière vivante et plastique. Destinées à

se compléter et à vivre par couples, pour refléter l'Être parfait, chacune cherche sa compagne inséparable, mais hélas... par combien d'erreurs! ... au milieu de quels tourments!... à travers combien de tentatives avortées et de vies douloureuses!

« Il est peu de couples parfaits, sur la terre! Heureux l'homme et la femme, qui, en se rencontrant, ont frémi dans le fond de leur être comme d'un divin ressouvenir. Heureux l'époux qui a reconnu et salué l'épouse immortelle! Leur étreinte est sacrée. Rien ne peut les disjoindre, rien ne peut les abattre. Car ils portent en eux-mêmes le flambeau de sagesse, la science d'amour, le feu créateur, le pouvoir de sentir, de comprendre, de donner le bonheur.

« Êtes-vous de ceux-là, ô fier Helvidius, et toi, ô intrépide Helconia? Vous sentez-vous le courage de prêter le grand serment? Aurez-vous l'audace de braver toutes les puissances au nom de la puissance de l'âme, de ne craindre ni les serpents de la haine, ni les gémonies, de consacrer votre amour à l'œuvre divine, d'être dès ici-bas le couple élu, prestigieux?

« S'il en est ainsi, venez joindre vos mains sur l'anneau crucial, sur le signe de la vie immortelle, sans crainte d'être foudroyés par le feu céleste que nous invoquons! »

*
* *

Helvidius et Helconia s'étaient levés de leur siège, la main dans la main, pâles d'émotion. Ils semblaient résolus à l'acte solennel, mais il y avait dans leur attitude une dernière hésitation, comme si le geste qu'ils devaient faire allait les précipiter des rives du temps dans le gouffre de l'éternité.

A ce moment, le regard d'Ombricius fut attiré par un mouvement d'Alcyonée.

Endormie sur son siège, la tête au mur, la jeune prêtresse n'avait pas bougé jusque-là. Soudain, elle eut un soubresaut et porta brusquement ses mains à ses tempes. Les yeux toujours clos, son visage exprimait une angoisse affreuse. Ses lèvres remuaient comme si elle balbutiait des mots incohérents. Memnonès s'en aperçut, marcha vers elle et la toucha du doigt au front avec l'autorité du maître pour chasser la vision terrifiante. Mais elle le repoussa d'un geste violent et se dressa sur ses pieds en s'écriant d'une voix impérieuse :

— Laissez-moi tous !

A ce mouvement impétueux, le klast qui recouvrait sa tête tomba. Les bandeaux de ses cheveux, tordus en chignon, roulèrent sur son cou en ondes fauves et se répandirent sur ses épaules en anneaux dorés. Ses bras nus s'étendirent comme pour embrasser l'espace. Ses yeux, ouverts main-

tenant, dilatés et foncés par l'état visionnaire, prirent une expression d'épouvante. Une autre âme avait surgi dans la jeune fille. Ce n'était plus la vierge timide, mais la Pythonisse possédée par son dieu.

Memnonès avait reculé.

Alors, d'une voix haletante, mais rythmique et musicale, comme les cordes du théorbe qui frémissent en cadence sous les doigts des pallacides, quand le prêtre entonne l'hymne sacré, Alcyonée commença par des paroles entrecoupées de soupirs :

— O malheureuse ville ! Pompéi !... Pompéi !... Cité des couches molles et des belles peintures... cité de plaisir et d'oubli... où Rome se délecte... où le Crime et la Volupté couchent ensemble sur des coussins de pourpre... en ruminant de nouveaux forfaits... quel est ton destin ?... Quelle verge de feu te menace ?... Quel manteau de ténèbres t'enveloppe ?... Ah ! tu ris, tu danses, tu triomphes... comme une Bacchante ornée de pampres, un bandeau sur tes yeux... Mais rien, non rien ne peut t'arracher à ton sort... Oh ! ces nappes enflammées... et puis la nuit, la nuit épaisse... et la terre qui tremble dans ses fondements... le tonnerre d'en haut... et le tonnerre d'en bas, plus terrible encore !... Et tous ces fuyards... et tous ces morts... Cette cendre qui tombe sur les bras... sur la tête... dans la gorge... Ah ! j'étouffe !...

Prête à s'évanouir, la prophantide chancelait.

Memnonès la reçut dans ses bras. Sa tête s'était renversée comme un épi, sous le vent. Il toucha son front de la croix ansée. Au froid du métal, elle se calma subitement, et, se redressant peu à peu, elle poursuivit en se cramponnant à l'épaule du maître :

— Pourquoi, mon père, pourquoi, ô Memnonès, m'avoir menée ici... dans cet antre de perdition?... Si loin, oh ! si loin du Nil sacré aux paisibles méandres?... Pourquoi m'offrir en sacrifice à ta science, ô maître insatiable... et me jeter en holocauste à la ville maudite?... Car vois-tu, là-bas, hors la porte de la ville, sur la voie des tombeaux... il fume mon lit nuptial... haut comme une pyramide... et je suis couchée dessus... attendant mon époux... Et l'encens qui brûle au pied du lit... monte comme un serpent bleuâtre dans le ciel... et se mêle à la fumée noire du volcan...

En prononçant ces mots énigmatiques, Alcyonée se dégagea des bras de Memnonès. Une joie radieuse inonda sa face transfigurée par l'extase. Elle éleva ses bras dans l'attitude d'un oiseau qui va s'envoler. Et, comme suivant une lointaine et merveilleuse apparition, elle chanta plutôt qu'elle ne dit :

— La barque !... la barque d'Isis !... Elle flotte dans le ciel immense... Elle descend vers nous... Comme elle est belle et lumineuse... la barque légère, aérienne... La déesse est assise à la poupe... et tient le gouvernail... Et debout à la proue...

quel est ce beau rameur?... Est-ce toi, mon Génie... mon Aimé... Antérôs?... Il me fait signe... Oui, je viens !...

Alcyonée, au comble de l'émotion, faillit encore une fois s'évanouir. Memnonès la retint de nouveau. Alors, animée d'une énergie subite, elle se retourna vers les époux. Sa voix impérieuse commandait :

— Vous êtes le couple élu... Unissez vos mains sur la croix ansée... Faites le grand serment... et vous monterez dans la barque... aux millions d'années!... Venez !

Helvidius et sa femme s'approchèrent comme attirés par un aimant.

Leurs mains saisirent l'anneau crucial et se joignirent sur lui. La croix brillait par-dessus, et l'or argenté du métal, éclairé par la lampe d'en haut, semblait jeter de pâles éclairs autour de ces mains nuptiales.

D'une voix mâle, Helvidius prononça la formule :
— A toi pour l'éternité !

Helconia ajouta d'une voix douce mais ferme :
— Où tu seras Helvidius, je serai Helvidia.

Alcyonée, serrant convulsivement leurs deux mains de sa main fluide, devenue forte comme un étau, reprit solennelle :

— A vous l'Amour, la Lumière et la Joie... à moi l'Angoisse... la Ténèbre... la Mort!...

Puis, le visage renversé, ses bras désespérés tendus au plafond, elle clama :

— La barque remonte... elle disparaît... Antérôs me dit adieu... Il me quitte!... La terre me ressaisit!...

Un sanglot déchirant accompagna ce dernier cri. Soutenue par Memnonès, Alcyonée s'affaissa inerte et glacée sur son siège. Ses yeux s'étaient refermés. Une léthargie profonde avait succédé à son extase. Helvidius, sa femme et leurs amis firent cercle autour d'elle pour lui prodiguer leurs soins. Mais Memnonès les écarta :

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Apportez de l'eau lustrale. Je l'aspergerai doucement et, dans quelques minutes, elle s'éveillera tranquille, sans aucun souvenir de ce qu'elle a dit et de ce qui s'est passé.

*
* *

Ombricius avait suivi l'étrange cérémonie du mariage mystique et les transports plus étranges encore d'Alcyonée dans un tourbillon d'émotions contraires. La surprise et la curiosité, l'ironie et la stupeur se succédaient en lui. Mais, en dépit d'une sourde révolte, il avait fini par subir l'invincible fascination. Il ne croyait ni aux dieux ni à l'âme immortelle. Il n'aimait pas les prêtres, les tenant tous pour des imposteurs ou des imbéciles. Mais comment douter de la prophétie et de la splendeur de son extase? La transformation subite de toute sa personne l'avait saisi tout d'abord.

Ensuite, la beauté merveilleuse de ses attitudes, l'élan vertigineux de sa parole ailée l'avait enlevé en des régions inconnues. Le sens de ses oracles et de ses visions lui échappait, mais, sur sa face radieuse, n'avait-il pas vu le reflet d'un autre monde ? Oui, cette joie surhumaine qu'il cherchait vainement, le sourire de ce bonheur divin, il l'avait vu briller un instant, sur ce visage de vierge changée en Pythonisse, puis s'éteindre comme un rayon de soleil dans l'océan des nuages chassés par la tempête ! Ah, comment pénétrer dans ce sanctuaire ? Comment franchir la porte de cette âme ? Comment ravir ce rayon ? Ah, que n'eût-il donné à cette minute pour un seul regard d'Alcyonée !

Sous l'aiguillon de ces pensées, Ombricius rentra dans l'atrium dont on venait de rouvrir la porte. — La nuit était venue. Les étoiles pointaient entre le toit ouvert sur l'impluvium. Les musiciens et les porteurs de torches rôdaient autour des jeunes filles qui devaient chanter l'épithalame. Des esclaves tendaient aux invités des sorbets de fruits et de neige. Les coupes de vin circulaient au milieu des conversations bruyantes et des rires légers. — Ombricius traversa hâtivement cette foule et gagna le vestibule, où se pressaient les affranchis et les clients et se plaça derrière le candélabre. Là, il était sûr de revoir la prêtresse à sa sortie.

Elle reparut bientôt avec Memnonès. Alcyonée, tête nue, les bandeaux de ses cheveux renoués, avait repris son air de Psyché craintive. Les tor-

ches, qu'on rapprochait pour la mieux voir, faisaient ressortir sa pâleur d'albâtre et allumaient des flammes dans les torsades de ses cheveux roux. Les jeunes filles, superstitieusement, touchaient sa robe et baisaient sa main. Triste et muette, elle souriait d'un sourire lointain.

Ombricius, embusqué sur son passage, derrière le candélabre, la contemplait avec l'intense désir de forcer le mystère de cette âme et d'y plonger son regard. Parvenue à trois pas du jeune homme, la prêtresse rencontra ce regard ardent et fixe. Elle s'arrêta et frémit, les yeux pleins de peur. Alors ceux d'Ombricius, comme effrayés de leur audace, prirent une expression d'angoisse, et, d'un mouvement involontaire, il joignit ses mains suppliantes. Aussitôt, le regard d'Alcyonée s'adoucit, et sa bouche mutine, sa bouche aux lèvres minces et sinueuses, esquissa un sourire de pitié. Dans ce sourire, elle laissa échapper sa gerbe de lotus. D'un bond, Ombricius la ramassa et la lui rendit, le front courbé, les yeux à terre.

Quand il se releva, en faisant un pas en arrière, il vit Alcyonée rougissante et les yeux baissés. D'un geste protecteur, Memnonès replaçait le klaft sur la tête de sa pupille et l'enveloppait soigneusement d'un grand manteau gris. En même temps, il jeta un regard perçant sur Ombricius. Puis le prêtre d'Isis et sa prophantide sortirent à pas lents de la maison nuptiale, entre les esclaves agenouillés.

Pendant ce temps, les vierges chantaient l'épithalame, sous le péristyle, au son grave des lyres et sur le mode dorien :

Hymen ! Hyménée !
Assise sur le lit, paré de fleurs
Comme un autel,
L'épouse à son époux sourit les yeux baissés.
Agitons les torches, secouons les roses ;
L'œil s'allume, éteignons les flambeaux.
Dans le silence des baisers,
Les cœurs n'ont plus de voiles.
Erôs ! bel Erôs !
Sur la couche d'amour dresse ton clair flambeau.
Chantons : Hymen ! Hyménée !

La nuit transparente resplendissait sur Pompéi, quand Ombricius sortit de la maison d'Helvidius pour rentrer chez lui. Il était trop ému pour aller chez Simmias voir danser une mime. Les boutiques étaient fermées, les velums enlevés des terrasses. De rares passants, enveloppés de leurs manteaux, longeaient les rues désertes avec leurs lanternes falotes. Des cris bachiques sortaient par intervalles de quelques tavernes, et sur les jardins sombres flottaient çà et là des voix vagues et des sons mourants de cordes ou de flûtes. Lasse de plaisir et lourde de sommeil, la ville s'endormait, tandis que des millions d'étoiles creusaient de leurs gerbes étincelantes la voûte infinie du firmament.

Envahi par une émotion surhumaine, qu'il

n'avait jamais éprouvée, Ombricius pensait : « Que m'est-il donc arrivé ? Ma pensée et ma vie vont-elles changer de cours ? L'univers s'est-il agrandi d'un seul coup ? Derrière ce monde visible y en aurait-il un autre ? Ah ! qui le saura jamais ? Un rideau épais et noir recouvre le secret de la vie. Mais voici qu'une vierge a écarté un pan du voile de sa main fluide... et un rayon éblouissant a jailli de la fente !... Cette lumière, où la retrouver sinon aux yeux d'Alcyonée ? Mais la reverrai-je jamais ? »

Il traversa le forum vide que peuplaient seuls, dans le silence nocturne, les statues immobiles des consuls et des empereurs. Parvenu à la grande arcade, il jeta un regard sur les montagnes, la mer et le ciel, comme pour les consulter dans sa détresse intérieure. Le cône grisâtre du Vésuve, surmonté d'une rouge lueur, fumait légèrement. Le vaste golfe tendait comme des bras vaporeux ses deux rives à peine visibles vers l'immensité. Les astres scintillaient de leurs feux décevants. Splendide et impénétrable, l'univers narguait l'interrogeur, cachant sous sa beauté magique le mystère sublime et terrible des choses.

Le voile était retombé.

CHAPITRE III

OMBRICIUS

La maison d'Ombricius, héritée de son oncle le vétérán, était sise hors de Pompéi, à peu de distance de la porte du Sarno, au milieu d'un champ de vignes et d'olives. Une mesure en ruines servait d'habitation au fermier et à trois esclaves qui cultivaient la terre. On accédait à la maison du maître par un portique en pierre de lave sans style. L'intérieur était pauvre et triste. Aux murs décrépits, aux colonnes branlantes pendaient des épées rouillées, des boucliers troués, souvenirs de guerres lointaines. Au fond, une statuette d'Auguste, à laquelle le vétérán rendait un culte. A gauche, l'étroite chambre à coucher avec un lit de camp. A droite, une chambre un peu plus grande, une table, des sièges de bois et un foyer, servant à la fois de cuisine et de salle à manger.

C'est là qu'Ombricius s'assit en entrant chez lui, après avoir ranimé le feu avec quelques sarments secs et allumé la lampe en terre cuite qu'il posa sur la table, à côté d'un plat de pois chiches auxquels il n'avait pas touché le matin. Cette journée et cette nuit avaient remué en lui toutes les cendres du passé. Son premier sentiment fut l'amertume contre sa pauvreté, la révolte sauvage contre l'injustice du sort. Mais les pensées fulgurantes, qui avaient jailli de son âme tumultueuse, le poussaient à s'enfermer dans sa tanière pour passer toute sa vie en revue et entrevoir son avenir.

Ah ! qu'elle était trouble, orageuse et ballottée — cette vie ! Il était fils d'un vétérán de Tibère, devenu chevalier romain, qui possédait une terre à Tusculum, et d'une affranchie. Sa triste enfance tomba sous le règne sanglant de Néron. L'adolescence d'Ombricius fut assombrie par l'atmosphère de débauches et de crimes monstrueux, qui émanait alors du trône des Césars et qui pesait sur l'univers comme un nuage empoisonné. Et pourtant cette adolescence était la partie la plus pure de sa vie, la seule éclairée d'un rayon de lumière. Comme il se destinait à l'éloquence, il suivit les leçons des rhéteurs à Rome. Mais son vrai maître fut Afranius, vieux philosophe stoïcien qui habitait une maison isolée sur la montagne de Tusculum et y instruisait quelques disciples. Devant cet homme pauvre et presque misérable, exilé de Rome par Néron, qui vivait d'oignons et de pain

sec dans une mesure de paysan, il avait éprouvé les plus hautes émotions de sa jeunesse, le pur élan de l'âme non encore souillée vers la vertu. Le jour où Afranius avait développé devant lui et quelques jeunes gens la pensée mère de la philosophie de Zénon, que le seul bien de l'âme est dans son libre arbitre, que le souverain bien consiste dans l'empire qu'elle exerce sur elle-même, une nouvelle idée de l'homme et de la vie avait pénétré dans son esprit. Plus tard, Afranius s'adressant directement au jeune homme, âgé de seize ans, s'était écrié : « Ombricius Rufus, si tu veux être heureux, si tu veux être libre, si tu veux avoir l'âme grande, renonce à tout. Alors porte haut la tête, car tu seras délivré de toute servitude. Ose lever les yeux vers Dieu et lui dire : Fais de moi ce que tu voudras ! » A ces mots, Ombricius avait frémi d'une mâle fierté. Un autre jour, il avait demandé au maître s'il ne regrettait pas cette Rome d'où Néron l'exilait. Alors Afranius lui avait montré, à l'horizon, les sept collines de la Ville Eternelle, qui, des hauteurs de Tusculum, apparaissent plus petites que des tertres, en disant : « Si tu comprends la pensée de Celui qui gouverne l'univers, si tu le portes partout en toi-même, peux-tu regretter encore quelques cailloux et la beauté des pierres ? » Le jeune disciple s'émerveilla devant la force du maître et son âme lui parut vraiment plus grande que cette Rome dont Néron le bannissait et qu'il savait si bien mépriser.

Mais ce qui avait porté au comble l'admiration de l'élève c'était, chez son maître, un courage égal à sa doctrine. Bien au-dessus des tableaux de bataille, des combats héroïques, auxquels lui-même avait pris part ensuite, une scène, qui s'était passée à Tusculum, restait gravée dans sa mémoire comme l'apogée du pathétique et de la noblesse humaine.

Un jour des paysans épouvantés accoururent dans le réduit du philosophe en criant : « Fuis ! fuis ! Le centurion de César avec deux licteurs te cherche ! » C'était la mort presque certaine. Afranius avait répondu avec calme : « Montrez-lui le chemin. » Accompagné de ses disciples, il alla au-devant du centurion, à la porte de sa demeure, et l'aborda avec ces mots : « Que veux-tu de moi ? — César te fait demander, à toi qui n'as pas peur de lui, quelle est ta meilleure défense. — Ceci, dit Afranius en tirant de dessous sa tunique un poignard qu'il portait toujours avec lui. — Est-ce contre lui que tu t'en serviras ? — Contre moi seul, s'il entravait ma parole ou ma liberté. — Alors donne ! » avait dit le centurion d'un air furieux, en arrachant le poignard au stoïcien. Les disciples pâlirent, croyant que l'envoyé de Néron allait tuer leur maître. Celui-ci ne bougea pas et dit avec sérénité : « — Tu remercieras César, il me rend libre enfin ! » Mais le prétorien rendit l'arme au philosophe avec un sourire ambigu : « — Reprends-la, dit-il, tu en auras besoin bientôt. César n'a voulu que t'éprouver, mais si tu me revois, n'es-

père plus rien. » L'émissaire de Néron ayant disparu, les disciples se jetèrent à genoux devant le maître en baisant les pans de son manteau râpé. Il les releva avec douceur et leur défendit de dire un mot de plus sur l'incident. Puis il s'assit au bord de la petite terrasse suspendue aux flancs de l'Apennin, d'où l'œil embrasse l'immensité du Latium jusqu'à la mer, et cette autre immensité de l'espace qu'envahissait le rouleau sombre du crépuscule. Et, pendant une partie de la nuit, sous les lustres lointains du firmament, Afranius parla à ses disciples du Souverain Bien, de la Providence et de l'Âme du Monde dans laquelle l'âme humaine humaine s'absorbe avec bonheur, après la mort, lorsqu'elle a vécu selon la loi divine.

Cette nuit-là, Ombricius s'était promis d'être digne de son maître. Mais cette résolution ne fut pas de longue durée. Bientôt après, le jeune homme, se trouvant à Rome, apprit que son maître avait été décapité par les sicaires de Néron, qui s'était fait apporter sa tête. Le tyran avait eu le caprice de ce dialogue avec le sage, où il avait eu le dernier mot, sûr ainsi d'avoir vaincu son adversaire. Du même coup, tous les philosophes furent exilés de Rome. Consterné par ce désastre, Ombricius se demanda à quoi servait tout ce courage. Dans sa révolte contre la destinée humaine, il prit son maître en pitié et douta de la philosophie. La pensée abstraite, qui ne peut pas réformer le monde, lui parut une chose vaine. Il se promit de

conquérir assez de pouvoir pour disposer lui aussi de la vie et de la mort et faire la justice à son gré. Alors il s'était jeté avec une sorte de fureur dans la carrière des armes.

Il s'engagea dans l'armée de Vespasien, puis dans celle de son fils Titus, qui commandait en Orient. Il connut l'effort viril de la vie militaire, ses joies mâles et ses tortures, les durs exercices, les veilles des camps, les fatigues sans fin et l'ennui d'obéir à des chefs implacables, mais aussi le plaisir de la force qui se possède, l'excitation du danger, l'émotion des batailles et l'enivrement de la victoire. Il connut surtout la joie de commander lorsqu'il lançait ou retenait sa cohorte dans le combat. Comme l'instinct de domination formait le fond de sa nature, une ambition dévorante s'éveilla en lui.

Il fallait, pensait-il, acquérir beaucoup de pouvoir pour devenir plus puissant qu'Afranius et le venger en écrasant ses propres ennemis. Il obtint aisément le grade de tribun primipilaire dans une légion de Titus, au siège de Jérusalem. Déjà il se croyait près des premiers honneurs lorsqu'une imprudence renversa d'un seul coup son audacieux espoir.

Dans un combat de Syrie, le général, commandant la légion, fut tué. Ombricius sauta sur son cheval, prit le commandement et remporta la victoire. Aussitôt les soldats l'acclamèrent comme général. En ce temps, où chaque légion préten-

dait avoir son César, un légionnaire cria : « Longue vie à l'Impérateur ! » Ombricius, au lieu de punir le soldat, l'avait récompensé. Le fait fut rapporté à Titus, qui défendait jalousement l'empire pour son père Vespasien. Au lieu de nommer Ombricius général, Titus le congédia avec une couronne honorifique et un riche salaire.

A ce moment, Ombricius Rufus, déjà orphelin, était venu prendre possession de l'héritage de son oncle à Pompéi. Abreuvé d'amertume, déçu dans son ambition, l'ardent jeune homme était sur le point de revenir à la philosophie pour lui demander l'oubli de ses déboires, lorsque la vue de Hédonia Métella avait réveillé toute l'âpreté de ses désirs par des perspectives nouvelles. Un seul regard de la patricienne, couchée dans sa litière, n'avait-il pas suffi pour faire défiler sous ses yeux le cortège de toutes les voluptés inaccessibles, précédées des faisceaux consulaires et de la pourpre impériale ? — Et, comme si cette image n'était pas assez forte pour le troubler, une autre lui avait succédé, qui atteignait à des profondeurs inconnues de son être. La prêtresse d'Isis après la patricienne... Alcyonée après Hédonia Métella !... n'était-ce pas un coin de ciel profond et limpide après la sombre lueur de l'enfer impérial ? Spectacle inattendu ! Combien simple et merveilleuse elle s'était montrée, cette âme d'enfant et de voyante. Elle avait glissé sur son âme brûlante comme un souffle de paix élyséenne. D'un coup,

elle l'avait transporté loin de cette arène sanglante, de cette orgie infâme qu'était le monde. Comment nommer les femmes qu'il avait connues jusqu'à ce jour ? De vils instruments de plaisir ou de dangereux animaux. Et les hommes ? Des fauves casqués et cuirassés, armés d'intelligence et de ruse, ou de malheureuses bêtes traquées, victimes de leurs bourreaux, ou de lâches courtisans rôdant derrière la mente des bêtes de proie. Afranius lui-même, le noble stoïcien son maître, avait-il été autre chose qu'une raison impuissante dans un corps chagrin ? Mais Alcyonée *était une âme !* Une âme céleste et palpitante dans la blancheur nacrée d'un beau corps de vierge. Elle rayonnait, cette âme, dans ces yeux d'outremer, elle ruisselait dans sa chevelure d'or comme une sueur de feu. Il avait vu et entendu cette lyre humaine, dont quelque génie invisible touchait les cordes subtiles et dont les vibrations étaient des souffles d'au delà, souffles impalpables mais si suaves, souffles éveilleurs d'un essaim de pensées confuses et de souvenirs lointains. — Et derrière Alcyonée, la naïve et inconsciente prophantide, il y avait tout un monde, le monde invisible, celui dont parlent les poètes et que personne n'a vu, le seul vrai peut-être... Ah, si vraiment il existait, quelle conquête à faire, quelle joie et quel pouvoir plus grands que la joie et le pouvoir de l'empire ! Ombricius en frissonnait de la tête aux pieds d'un nouveau désir. L'aimait-il déjà, cette vierge,

qui avait répondu à son regard impérieux par un regard si doux et si triste ? Et Alcyonée l'aimait-elle ? A cette pensée, Ombricius fut pris de vertige comme devant un gouffre de lumière.

Il remua fiévreusement le foyer avec le cep de vigne sèche. Le feu venait de s'éteindre. La mèche de la lampe en terre cuite, ayant consumé son huile, sa flamme ne jetait plus qu'une lueur rougeâtre dans l'obscurité profonde. Ombricius se leva et poussa, dans la nuit de sa maison déserte, un profond soupir qui se termina en une sorte de rugissement. Puis il sortit. En quelques pas, il atteignit la limite de son domaine borné par le fossé profond où coulait le Sarno. La petite rivière rongea en silence sa falaise abrupte, couronnée d'oliviers et de vignes sur ses deux rives. L'aube blanchissait derrière l'Apennin, le golfe restait vague et sombre. De Pompéi on ne voyait qu'une masse noire dominée par les tours de la ville, le temple de Jupiter et l'arc de triomphe. A cet aspect, la figure de Hédonia Métella, couchée dans sa litière, repassa devant l'esprit d'Ombricius.

Elle fut suivie de celle d'Alcyonée en extase. Aussitôt après, le tribun revit en pensée son maître Afranius, qui le regardait d'un visage sévère et il crut entendre sa voix grave lui dire : — « Va au temple d'Isis te faire initier. »

Alors, sous le flamboiement des étoiles, devant la ville endormie et le Vésuve, qui fumait tou-

jours, Ombricius dit à haute voix dans le silence de la nuit :

— Soit, j'irai.

Calmé par cette résolution, le tribun fatigué alla se coucher dans le lit du vétéran.

CHAPITRE IV

MEMNONÈS

Cette nuit-là, Memnonès veillait lui aussi, et son insomnie n'était ni moins fiévreuse ni moins troublée que celle du tribun. Rentré à pas hâtifs avec sa fille adoptive, il avait trouvé la vieille Nubienne à la porte du temple. Alcyonée était plongée dans la sorte d'hébétude qui suit fatalement les transports extatiques. Memnonès la confia à la fidèle servante, qui la conduisit, par un portique muré, à la curie isiaque, sorte de cour intérieure garnie de quelques chambres, demeure entièrement fermée au public et inaccessible à tout le monde sauf à l'hiérophante. La prophantide y rentra, chancelante et lasse, suspendue à l'épaule de la vieille. Pendant ce temps, le prêtre gagna, par un escalier intérieur, la terrasse située

sur le toit du temple, lieu habituel de ses méditations nocturnes.

Le temple d'Isis était adossé au grand théâtre, situé au sud de la ville, non loin de la porte de Stabies. En haut sur la terrasse, on se trouvait au niveau des toits. En arrière, le vaste amphithéâtre la dominait et semblait vouloir l'écraser de sa carcasse puissante. Le sanctuaire minuscule était accolé comme un nid d'hirondelle au grand édifice. Parvenu sur le toit du temple, Memnonès respira longuement l'air frais de la nuit et regarda le ciel étoilé. Mais, au lieu de lui verser le calme comme d'habitude, les constellations dardèrent dans son cœur une inquiétude croissante. Il repensait à l'extase étrange d'Alcyonée, à ses prophéties sinistres et au choc violent de son être à la rencontre de l'audacieux inconnu. Ces faits inattendus, comme des coups de foudre successifs, prenaient à ses yeux le sens terrifiant de signes surnaturels et d'avertissements redoutables. Non seulement ils éclairaient tout son passé en remuant les couches les plus profondes et les plus obscures de son âme, mais ils jetaient encore sur l'avenir d'effrayants éclairs. C'était une de ces heures, où, sous le heurt brutal de la vie, l'âme convulsée se ramasse au foyer de la conscience incandescente. Pour comprendre les événements, il avait besoin de se recueillir.

Il soupira encore une fois et regarda tout autour. Devant lui, l'amas des maisons bornait la

vue ; derrière lui, l'enceinte de l'amphithéâtre l'oppressait. Pour ne pas étouffer, il lui fallait plus d'air, plus d'espace, plus de ciel. Alors il se souvint que le décurion Helconius, en l'installant il y a peu de semaines dans le temple d'Isis, lui avait montré une porte de bronze rouillé, s'ouvrant, au bout de la terrasse, dans le mur épais de l'édifice adjacent. Elle conduisait à un corridor par où l'on pouvait pénétrer dans l'intérieur du théâtre, à la première précinction, et monter à la galerie du pourtour, d'où l'œil atteignait la mer et embrassait une partie du golfe de Néapolis. Il portait la clef à sa ceinture et ouvrit la porte. Traversant sans crainte les couloirs sombres, il gagna rapidement l'amphithéâtre et monta, par un secteur, à la colonnade couverte qui couronnait l'édifice.

Le vaste hémicycle et la scène étaient vides. Par cette nuit sans lune, le théâtre ne semblait qu'une cavité pareille au cratère d'un volcan. Au delà s'étendait, sous la vague clarté des étoiles, le golfe voilé d'une brume légère. La pointe extrême de Caprée s'y confondait avec le promontoire de Sorrentum. De l'autre côté, il aperçut les phares de Néapolis ; l'ancienne Parthénope, ceux de Puteoli et de Misène, et tout près l'île pyramidale de Pithécuse (1), pareille à un fantôme accroupi sur la haute mer. Memnonès s'assit sous la colon-

(1) Ischia, nommée Pithécuse par les Grecs, à cause des poteries (*pithos*) qu'on y fabriquait, au dire de Pline l'Ancien.

nade couverte. Il regarda quelque temps le paysage qui parut onduler à ses yeux, comme une toile flottante avec son golfe, sa mer et son firmament. Il baissa la tête et regarda le sombre entonnoir aux gradins circulaires, qui s'ouvrait à ses pieds. A ce moment, le gouffre de son âme ne lui parut pas moins ténébreux que ce vaste amphithéâtre, creusé par les hommes pour évoquer les nobles chimères de la poésie. Bientôt, sous son regard intense, les images de son propre passé sortirent de l'abîme évocatoire. Les scènes principales de sa vie lui apparurent, isolées d'abord, puis par groupes, enfin reliées en une chaîne vivante. Ce chœur tragique maniait, en gestes graves, le fil de sa destinée, l'enroulant et l'enchevêtrant à plaisir.

*
* *

Fils studieux d'un Grec d'Asie-Mineure, il se revit d'abord aux écoles des philosophes d'Alexandrie. Car l'amour passionné de la vérité transcendante avait dominé sa jeunesse comme il tyrannisait son âge mûr. Il fut d'abord ébloui par l'éloquence des maîtres et le brillant échafaudage des systèmes qu'ils édifiaient, qu'ils démolissaient et rebâtissaient sans cesse en savants architectes. Mais, à la longue, les discussions des Stoïciens et des Epicuriens, des disciples de Platon et d'Aristote l'avaient déçu comme vains jeux de rhéteurs

et de sophistes. On l'abreuvait de mots et d'abstractions, alors que son esprit attendait le verbe qui rend l'univers transparent et remplit l'âme de la vie immortelle. Un jour qu'il se promenait avec un vieil Égyptien, au bord du lac Maréotis, cet homme lui affirma que la doctrine d'Hermès, telle qu'on l'enseignait jadis dans les temples et dont la religion égyptienne populaire n'était que le plus grossier travestissement, pouvait seule satisfaire un esprit comme le sien. « Car, disait-il, non seulement cet enseignement éclairait l'esprit par la solidité et la grandeur de sa construction, mais il joignait la pratique à la théorie et l'expérience à la pensée, en faisant pénétrer graduellement le disciple à la source des choses, dans le monde invisible où se trouve la clef de tout. — Où trouver cette doctrine et cet enseignement? — Hélas, avait répondu l'Égyptien, la doctrine existe toujours dans les livres d'Hermès, conservés dans quelques temples de Thèbes, de Memphis, et de la Basse-Égypte. Mais elle demeure lettre morte, car les prêtres qui savaient la vivifier ont disparu. Depuis des siècles, la science des mystères s'est perdue sous un sacerdoce dégénéré. L'infâme Cambyse fit tuer les plus grands prophètes de cette religion et brûla leurs livres. Les Ptolémées tolérèrent leurs survivants, mais les Césars romains les ont exterminés parce qu'ils devinaient en eux des ennemis secrets de leur pouvoir. Aussi les chefs des temples ont-ils beau

porter ce grand nom de « prophète, » ils ne sont plus que les détenteurs cupides d'immenses richesses, gardiens ignorants d'une science incomprise, stricts observateurs des rites anciens et vils suppôts des Césars et de leurs proconsuls. — N'en reste-t-il pas un seul qui connaisse la tradition et qui *sache* par lui-même? demanda Memnonès. — Oui, il y en a un. C'est le vieux Sabaccas destitué par Tibère ; il vit dans un ancien tombeau de la chaîne lybique, au bord du désert, non loin d'une des Pyramides qui s'échelonnent derrière Memphis, dans la mer de sable. — Puis-je le connaître? — Vas-y de ma part. Il te conseillera. »

Dans les fauves rochers de la chaîne lybique, Memnonès trouva Sabaccas au seuil de sa caverne et lui expliqua son dessein. Ce solitaire, d'aspect rude et presque sauvage, avait regardé le visiteur d'un œil aigu en disant : — « Tu veux la vérité, jeune homme? Sais-tu bien ce qu'il en coûte aujourd'hui de l'aimer? Eh bien, regarde-moi. J'étais riche, puissant, heureux. J'avais un temple à moi, des troupeaux et des champs, toute une ville à mes pieds. Et voilà ce que je suis devenu parce que j'ai aimé la vérité pour elle-même et par-dessus toute chose. Ma route te plaît-elle et mon but te fait-il envie? — Oui, s'était écrié Memnonès avec l'enthousiasme de la jeunesse, Dieu m'en est témoin, j'accepte tout, pourvu que j'obtienne la lumière! — C'est bien, dit Sabaccas après l'avoir longtemps dévisagé d'un œil perçant.

Tu iras au temple d'Isis sebennytique avec cette tablette, où je ferai quelques signes. Le pontife Smerdès te recevra comme hiérogammate. Il te donnera les livres d'Hermès, car lui seul possède les vrais, et t'apprendra la langue sacrée. C'est tout ce qu'il peut faire. Si tu veux aller plus loin, il faut chercher tout seul. Car, sache-le bien, personne n'est initié que par soi-même. La vérité n'a qu'un temple ; mais mille sentiers y mènent et chacun doit trouver le sien. » Memnonès, ayant pris la tablette marquée d'hiéroglyphes, le vieillard lui saisit le bras et, le serrant avec force, le regarda au fond des yeux : « Je le vois, dit-il, ton âme est pure, tes sens sont chastes, tu as vaincu la volupté. C'est immense, mais ce n'est pas tout. Tu as l'âme passionnée et le cœur trop tendre. Je crains que tu ne faiblisses... Qui veut conquérir la vérité doit l'aimer d'un cœur ferme et d'une volonté implacable ! » Et Memnonès sentit la main du vieillard crispée autour de son bras, comme un cercle de fer, tandis que son œil flamboyant fouillait le sien d'un glaive. — « Une chose encore, ajouta le vieillard. Quand tu parviendras au seuil de la troisième sphère, viens me trouver, car tu ne passeras pas au-delà. — Qu'est-ce que la troisième sphère ? murmura Memnonès. — Tu le sauras si tu franchis les deux premières. » En parlant ainsi Sabaccas s'était levé. Il posa sa main décharnée sur la tête de Memnonès et le jeune homme sentit une chaleur envahir son cer-

veau et descendre dans son corps. Une émotion profonde, une onde de pitié muette passa dans l'œil puissant du vieillard. Mais, comme s'il craignait de s'attendrir, il secoua ses haillons et s'écria d'un geste de commandement :

— Et maintenant, va!

Memnonès redescendit le sentier rocheux de la montagne sans se retourner. Il traversa le sable blanc et lisse, qui sépare à ce point la chaîne lybique de la zone verte du Nil. Bientôt il aperçut des enfants et des femmes, vautrés pêle-mêle dans un champ de trèfle, parmi les chèvres et les moutons. Ils saluèrent de cris de joie et d'une acclamation bruyante l'étranger qui avait été reçu par le prophète solitaire, par le saint guérisseur de la contrée. Lui-même éprouvait une joie effrayée. Il avait choisi librement sa destinée, et de l'entrevoir l'emplissait d'une exaltation puissante. Mais en même temps il sentait que cette destinée aurait désormais quelque chose d'inéluctable. Elle avait enchaîné son bras d'un anneau de fer avec la main du maître.

*
* *

Le Temple d'Isis sebennytique s'élevait en pleine campagne, dans la vaste plaine du delta, sur la rive droite du Nil, à vingt lieues de son embouchure. Précédé de son pylône et entouré de

maisons basses, qui servaient d'habitation aux prêtres et à leurs familles, il formait un grand enclos rectangulaire défendu par un mur élevé. Le sanctuaire dominait toute la contrée. De son péristyle aux lourdes colonnes, à chapiteaux de papyrus, se déroulait à perte de vue l'horizon plat, avec ses canaux, ses champs de maïs et ses pâturages. Au milieu de ces cultures lustrées, le Nil coulait en longs méandres entre ses rives de roseaux. Des îles couvertes de palmiers semaient çà et là sa surface paisible comme un lac. Aux approches de la mer, le fleuve majestueux, père de l'Égypte, s'élargit lui-même comme une mer et semble n'avoir plus d'autre souci que de réfléchir le ciel avec toutes les couleurs du jour et de la nuit.

Là s'écoulèrent les plus belles années de Memnonès. Le pontife Smerdès, homme prudent et timide, l'avait accueilli favorablement sur la parole de Sabaccas. Le Grec d'Alexandrie sut gagner sa confiance. En peu de temps il apprit la langue des hiéroglyphes et devint le premier scribe du temple. Smerdès lui permit l'étude des livres d'Hermès, écrits sur des rouleaux de papyrus et conservés dans une chambre secrète du temple. Il s'en pénétra en les traduisant en grec. La connaissance de cette doctrine fut pour le néophyte une sorte de révélation. Il croyait assister à l'éclosion de l'univers à travers l'immensité des âges. Les périodes du monde s'ouvraient lentement de-

vant lui, comme les lotus blancs, bleus et roses, dont les calices fermés émergent tous les matins du Nil et se déploient l'un après l'autre aux rayons du soleil. Et son âme aussi s'ouvrait, feuille à feuille, sur le grand fleuve de la vie. Ces études passionnées suffirent, pendant des années, à satisfaire son intelligence. Puis la lassitude revint. Cette vision de la possible vérité, était-ce la possession du grand secret, ou n'était-ce qu'un jeu de sa raison éblouie? Non, ce n'était pas là connaître, ce n'était que faire un rêve plus ardent et plus beau. Ce n'était point soulever le voile épais qui recouvre l'au-delà, passer derrière la toile et entrer dans le grand laboratoire des âmes, des êtres, de la vie!

Non, il n'avait pas bu à la source des choses et sa soif demeurait entière.

CHAPITRE V

L'ALCYON

A quelque temps de là eut lieu le grand événement de la vie de Memnonès, source de félicités sans nom et d'angoisses sans fin.

Une nuit il se promenait sur les bords du Nil et vit une grande barque amarrée dans une anse. A sa forme, il reconnut une de ces galères phéniciennes qui amènent en Égypte de la pourpre, des parfums de Syrie et des étoffes de Perse. Ses deux fines vergues, recourbées comme des ailes, la faisaient ressembler à un épervier qui vient de s'abattre dans les roseaux. Poussé par la curiosité et comme attiré par une force invincible, Memnonès s'approcha. Une passerelle était posée entre la rive et la galère. Le prêtre d'Isis y monta. Il n'y avait personne sur le pont. Les bateliers festoyaient au village voisin et le pilote ivre dormait

sur une outre vide. Alors, à la lumière de la lune, qui donnait en plein dans la barque, Memnonès aperçut, près de la poupe, une enfant endormie sur un lit d'algues sèches. Vêtue d'une robe déchirée, un haillon tordu autour de son pauvre corps, la petite fille de douze ans à peine, avec ses cheveux d'or mêlés aux algues marines, avait l'air d'un oiseau à l'aile brisée. Elle poussa un long gémissement dans son sommeil. Si douloureux et si plaintif en fut l'accent, que Memnonès dit à haute voix : « Qu'as-tu, mon enfant ? »

La voix grave du prêtre avait le son métallique d'un bouclier votif suspendu dans un temple et qui, frappé du pommeau d'une épée, fait frémir les trépieds et les lyres dans tout le sanctuaire. Elle retentit, magique, dans la clarté lunaire de cette nuit merveilleuse qui faisait ressembler le Nil, irisé d'une rose lumière, ses îles d'argent et ses rives lointaines aux plages élyséennes. Il y eut un long silence. Une brise imperceptible courut dans les roseaux comme un long soupir... et l'enfant se leva. De ses deux mains, elle écartait les nattes de ses cheveux dorés. Les yeux grands ouverts, elle marcha sur le prêtre et toucha son bras comme pour s'assurer que c'était un être vivant. « — Oh ! c'est toi, c'est bien toi ! » murmura-t-elle d'une voix étouffée. Puis, tombant à genoux, elle étendit vers lui ses mains suppliantes et jeta ce cri : « Sauve-moi, sauve-moi de ces hommes ! Ils veulent me vendre ! » Memnonès, profondément ému,

releva l'enfant et, la pressant contre lui : « Ne crains rien, dit-il, et viens avec moi ! »

Hâtivement le prêtre d'Isis et la petite Grecque, cramponnée à son bras, prirent le chemin du temple. Souvent elle se retournait pour voir si les méchants bateliers ne couraient pas après elle pour l'arracher à son sauveur. Elle ne se rassura que lorsqu'elle eut passé le grand pylône et que la porte d'enceinte se ferma derrière elle. Alors l'enfant raconta son histoire. Elle était de Samothrace. Ses parents en voyage avaient fait naufrage avec elle sur un récif de la mer Egée. Des pirates les avaient tués et laissé l'enfant à des marchands de Tyr pour être vendue comme esclave en Haute-Égypte. Les marins grossiers rudoyaient la petite et la battaient. Une nuit, affolée par leurs menaces, elle avait voulu se jeter à la mer. Mais, à la proue de la barque, un homme inconnu s'était avancé vers elle et l'avait arrêtée en levant la main, puis avait disparu comme une ombre. Huit jours après, en voyant le prêtre d'Isis se dresser devant elle, elle avait reconnu, trait pour trait, en Memnonès l'apparition de la barque. « Alors je compris, dit-elle, que tu étais un sauveur, un nouveau père que m'envoyaient les dieux. »

De son côté, Memnonès se persuada que cette enfant, douée de la seconde vue, était la récompense de tous ses efforts, une fille donnée à son cœur sevré de tendresse, un flambeau vivant que lui remettaient les Puissances pour le conduire,

peut-être... aux régions mystérieuses de l'au-delà ; faible lumière, vacillante encore, mais qui pouvait grandir et s'affermir entre ses mains. Lui aussi, en apercevant l'enfant endormie dans la barque, en la voyant se lever et marcher vers lui comme dans un rêve, avait tressailli jusqu'au fond de son cœur et cru la reconnaître. Ah ! dans quelle autre existence avait-il rencontré cette âme ? Mystère éternel pour celle-ci ! Mais elle était certaine, cette affinité profonde, instantanée. Il existait ce lien supraterrrestre, plus puissant que tous les autres. Car aucune émotion antérieure ne pouvait se comparer à celle ressentie lorsqu'il avait pressé cette enfant dans ses bras. Platon n'avait-il pas dit : « Apprendre c'est se souvenir » ; et un sage inconnu n'avait-il pas ajouté : « Rien n'est plus sacré que le mystère de la ressouvenance, car l'amour de deux âmes est un ressouvenir de leur vie en Dieu ? » En fouillant dans son passé, Memnonès eut un nouveau tressaillement de surprise et de joie. Il se rappela, qu'ayant consulté jadis la Pythonisse de Delphes et lui ayant demandé s'il pénétrerait jamais de son vivant dans le mystère de l'autre monde, l'oracle avait répondu : « *Au pays d'Isis, un alcyon des mers t'apportera la clef des âmes.* » N'avait-il pas trouvé la fille de Samothrace dans la barque de ses ravisseurs comme un alcyon dans son nid flottant ? C'est pourquoi il la nomma **ALCYONÉE.**

*
* *

Memnonès se livra d'abord sans réserve au bonheur de posséder une fille adoptive. Une forte somme d'argent désintéressa les marchands de Tyr, qui vinrent, à grands cris, lui réclamer leur proie. Ensuite le prêtre obtint sans peine de son chef l'admission de sa protégée parmi les pallacides. On nommait ainsi les femmes et les filles des prêtres égyptiens attachées au service des temples. Elles prenaient part aux cérémonies du culte, aux offrandes, à la musique sacrée, et lorsqu'elles possédaient le don rare de la voyance, on s'en servait, au fond des cryptes, pour la science secrète. Alcyonée fut confiée à la garde d'une vieille Nubienne appelée Nourhal, qui devait lui apprendre à jouer du théorbe. Memnonès se réservait de lui enseigner les hymnes sacrés, la poésie et l'histoire des dieux. Tout de suite, la fille de Samothrace montra un caractère étrange. Timide et farouche à l'ordinaire, elle avait des moments d'abandon passionné ou de gaieté folle. Alors ses yeux, de bleus qu'ils étaient, devenaient violets et prenaient un éclat extrême. Ses mouvements, ses gestes imprévus venaient toujours du plus profond d'elle-même. Expressions multiples de sentiments intimes, ils n'imitaient jamais les attitudes étrangères et jaillissaient parfois comme

des éclairs. Elle passait, en brusques soubresauts, d'une pensée à l'autre. Déjà deux personnes différentes se manifestaient en elle. Se promenait-elle dans les champs avec sa Nubienne, elle folâtrait parmi les blés naissants et les chevreaux comme une petite Bacchante. Mais dans le Temple, avec Memnonès, son visage devenait sévère, son maintien grave. Dès le premier jour, elle était entrée dans le sanctuaire comme chez elle. Elle avait toisé sans crainte les statues des dieux. Son regard avide montait le long des immenses colonnes, couvertes de figures peintes et d'hiéroglyphes, jusqu'aux chapiteaux multicolores qui soutiennent le toit de leurs palmes en gerbe comme d'un calice colossal. Son regard s'arrêta longtemps sur le plafond, où règnent, comme un autre firmament, les figures symboliques du zodiaque. Silencieuse, ravie, mais non pas étonnée, Alcyonée semblait reconnaître tout cela comme son domaine. Incapable de suivre longtemps une idée ou de ranger à leur place toutes les parties d'un vaste ensemble, elle en saisissait parfois le point central d'un seul coup. Ses divinations étaient subites et imprévues. Un jour elle dit en présence d'une statue d'Osiris : « Il ne rit jamais parce qu'il vient du pays des morts ». Une autre fois elle dit devant une Isis : « Elle sourit toujours parce qu'elle vient du ciel. »

Memnonès passait avec elle des heures merveilleuses dans la fraîcheur du temple sombre. Elle écoutait, attentive et docile, en des poses

diverses, tantôt couchée à ses pieds, la tête contre ses genoux, tantôt debout devant lui toute droite, tantôt marchant à grands pas comme si elle avait besoin de traduire par des gestes les émotions qu'excitait en elle la parole du prêtre. La légende d'Isis et d'Osiris avait le don de la plonger dans une sorte de rêve. Quelquefois elle s'appuyait à une des colonnes géantes, les mains entrelacées sur sa tête et les bras arrondis comme les anses d'une amphore. Perdue dans ses pensées, elle paraissait se ressouvenir d'un autre monde. Un rayon oblique du soleil glissait-il dans le temple, par une des ouvertures de l'architrave, et venait-il frapper la vierge adolescente dans cette posture, elle figurait une lyre ionienne, aux bras d'ivoire, aux cordes d'or, une lyre vivante qui attendait son maître. Parfois, de ces absences, la jeune fille retombait sur terre, d'un saut brusque. Quelquefois elle enlaçait son bras au bras de Memnonès, et d'un sourire de ses lèvres sinueuses : « O père, disait-elle, n'est-ce pas, nous partirons un jour sur une barque aux voiles rouges et nous irons vers les îles bleues de la grande mer ? » Et Memnonès, heureux, pressait la tête de son enfant trouvée et lissait ses cheveux : « Oui, répondait-il, oui, mon Alcyonée, ma blanche mouette, un jour, un jour, nous partirons ensemble ! »

Il fallait bien, de temps à autre, laisser son vol à la mouette. Parfois, Memnonès permettait

qu'Alcyonée fît une promenade en barque sur le Nil, sous la garde de la vieille Nubienne. L'esquif, en forme de gondole et peint en bleu, était pareil à la barque sacrée des cérémonies religieuses. Sa fine carène se terminait, à la proue, en calice de lotus. Sur sa poupe, une voile se recourbait comme une coquille pour donner de l'ombre aux promeneuses. Deux rameurs et un pilote affidé la gouvernaient à leur gré. Tous les bateliers du Nil connaissaient la barque attachée au temple et la vénéraient comme si elle portait la déesse elle-même. Ils auraient cru commettre un sacrilège en y touchant ou même en l'approchant de trop près. Alcyonée et la vieille Nubienne voguaient donc en paix, comme des reines, sur le fleuve immense. On abordait souvent à la rive opposée, où l'on voyait passer à la file des chameaux et des autruches captives. Ou bien on visitait les îles ombreuses où des gazelles bondissaient entre les palmes.

Plusieurs années se passèrent. Dans la vierge épanouie, perçait la femme naissante. Alcyonée avait dix-sept ans, et, pendant la saison d'hiver, quand le soleil tempère ses ardeurs et fait verdier l'Égypte d'un printemps précoce, à la décroissance des eaux, les promenades sur le Nil recommençaient. Parmi les îles fluviales, il y en avait une qui eut bientôt la préférence d'Alcyonée. Elle y revenait sans cesse. « L'île aux Roseaux » était plus grande que les autres. Une ceinture touffue

de papyrus l'enveloppait. A l'intérieur, il y avait une forêt de palmiers et de vastes prairies, où des enfants Bédouins menaient paître leurs chèvres. Un batelier-passeur menait les voyageurs d'une rive du fleuve à l'autre en touchant à l'île. La barque d'Alcyonée y abordait par une anse tranquille. Sur la rive, un magnifique sycomore couronnait un tertre de gazon et projetait au loin le frais ombrage de ses feuilles drues. Les roseaux de papyrus enfermaient le tertre et l'anse d'une enceinte en apparence impénétrable, à double hauteur d'homme. Mais, à travers leur épaisseur, des sentiers humides, connus des seuls bergers, conduisaient à la forêt de palmiers et aux pâturages de l'île. C'est dans cette salle de verdure, ouverte au ciel et à tous les vents, mais protégée contre le soleil, qu'Alcyonée aimait à se reposer pendant que la Nubienne et le pilote s'assoupi-saient dans la barque amarrée. Dès le premier jour, les oiseaux aquatiques, ibis blancs et flamants roses, vinrent se poser en cercle dans le sable de l'anse en regardant curieusement la jeune fille, comme si la nouvelle venue était un oiseau d'une espèce différente, *mais un oiseau*. Elle prit l'habitude de leur jeter les miettes des pains du temple et des grains de maïs. Alors le peuple ailé vint en foule, cigognes et grues, pigeons des environs et même les mouettes de la mer qui fréquentaient le delta. Comme si ces êtres aériens lui étaient plus familiers que les hommes, elle conversait avec

eux, les appelait, les renvoyait — et ils semblaient comprendre, car ils obéissaient à la charmeuse. Placée au bord de l'anse, du mouvement de son écharpe, elle attirait des bandes d'hirondelles, qui venaient tournoyer un instant sur sa tête, pour fuir à tire-d'aile dans l'azur éblouissant.

Intrigués par ces nuées de volatiles qui descendaient toujours vers le même point, les petits pâtres Bédouins, garçons de dix à douze ans, se glissèrent à travers les roseaux jusqu'à l'anse, osant à peine sortir leurs têtes basanées du fourré des papyrus. Ils considéraient avec une sorte de crainte religieuse « la fille d'Isis », comme ils l'appelaient, nourrissant les oiseaux du ciel. Mais, comme elle riait de leurs gestes embarrassés et de leur langue barbare, ils s'enhardirent peu à peu et lui apportèrent des rayons de miel, des figues enveloppées de longues feuilles et de petites syrinx fabriquées par eux. Ils ne s'approchaient que respectueusement, à distance, et déposaient ces offrandes en s'agenouillant sur le gazon. En retour, elle leur apportait des amulettes du temple, scarabées en pierre de Syène, ou minuscules images d'Osiris en basalte noir. Alors c'étaient des prosternements bizarres et des cris de joie.

Plusieurs fois, pendant ces scènes, Alcyonée avait entendu des froissements et comme des pas humains dans le fourré de roseaux. Les panaches des papyrus s'inclinaient et se relevaient par un frôlement léger. Un jour, le rideau s'entr'ouvrit,

et la fille de Samothrace aperçut un jeune homme d'une beauté merveilleuse. Il portait une peau d'agneau en sautoir sur sa tunique et un bâton de cornouiller comme les pâtres. Mais ses cheveux bouclés et son visage du plus pur type grec n'avaient rien d'un Bédouin. Ses grands yeux humides et pensifs brillaient sous leurs profondes arcades comme des étoiles dans la nuit sombre. La bouche était gravé, la figure virile. On eût dit un Eros très mâle, de haute taille, déguisé en berger. A peine Alcyonée l'eut-elle aperçu qu'il disparut dans les roseaux. Or voici comment elle le revit. Parmi les petits Bédouins, il y en avait un malin, à tête de satyre. Lui seul riait sous cape de « la fille d'Isis », et la raillait sournoisement. Un jour, il attrapa par l'aile une colombe qu'Alcyonée affectionnait et qui mangeait dans sa main. Alcyonée poussa un cri de terreur, mais le gamin disparut dans les roseaux, emportant sa proie avec une clameur de triomphe.

Alcyonée se désolait en sanglotant, lorsqu'à sa grande surprise, elle vit le berger inconnu sortir des roseaux en tenant par l'oreille l'enfant voleur. Avec force menaces, il l'obligea à s'agenouiller devant la charmeuse d'oiseaux et à lui rendre sa colombe. Comme elle serrait avec transport sur sa poitrine la bête effarouchée et frémissante, l'inconnu lui dit d'une voix grave et en pur grec ionien :

— Alcyonée est-elle heureuse maintenant?

— Oui — mais qui es-tu, berger merveilleux, toi qui me connais si bien et que je ne connais pas ?

— Un exilé.

— De quel pays ?

— Du tien.

— Et pourquoi t'es-tu fait berger ?

— Les bergers vivent seuls. Personne ne s'occupe d'eux.

— Tu veux donc rester seul toujours ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne puis le dire.

— Reviendras-tu ici ?

— Oui, si quelqu'un te menace.

— Comment t'appelles-tu ?

— On m'appelle ici le Horus des Bédouins. Je suis un étranger qui a perdu sa famille, sa fortune et son nom.

— Tu ne quitteras pas cette île ?

— Je n'en sais rien, mais si je disparaissais... dis-toi que toujours Horus veille sur Alcyonée !...

Là-dessus l'étranger avait souri tristement. Puis ses grands yeux sombres et songeurs eurent un flamboiement rapide comme les torches éteintes que rallume un coup de vent. Alcyonée fit un geste de prière, qui semblait dire : « Ne pars pas ! » Mais l'inconnu lui répondit en étendant la main, lui marquant qu'une barrière infranchissable les séparait. Puis brusquement il disparut dans les roseaux.

Peu de jours après, Alcyonée demandait à Memnonès la permission de faire une nouvelle promenade sur le Nil. Le prêtre la lui accorda, mais il vit une lueur si étrange dans les yeux de sa fille adoptive qu'il eut un soupçon. Du rivage il vit la gondole aborder à l'Ile des Roseaux. Aussitôt il appela le passeur et s'y fit conduire par un autre côté. A travers les roseaux, il se glissa jusqu'à l'anse. Tout était tranquille et silencieux. La Nubienne assise dans la barque s'était assoupie sur son flabellum. Le pilote et les rameurs pêchaient à l'écart, les jambes dans l'eau. Alcyonée dormait couchée sous le sycomore. Memnonès resta longtemps immobile. Honteux de son espionnage, il allait repartir, lorsqu'il entendit un frôlement dans l'épaisseur des roseaux. Les panaches des papyrus s'écartèrent et le berger inconnu sortit du fourré. Il regarda autour de lui, s'assura qu'il n'y avait personne dans l'anse et s'agenouilla près d'Alcyonée. Faisait-elle semblant de dormir ou dormait-elle réellement? Elle ne bougeait pas. D'une main légère, le berger souleva la gaze qui recouvrait le visage de la jeune fille, et, penché sur elle, la contempla longtemps. Insensiblement sa bouche se rapprochait du visage d'Alcyonée. Memnonès, haletant et le cou tendu, allait s'élancer, pour empêcher le baiser fatal. Mais un pouvoir occulte le refrénait et le rivait sur place. Cependant les lèvres de l'inconnu ne touchèrent pas le front de la vierge

qu'il avait couvé de son souffle. Il releva la tête, prit quelques fleurs dans une corbeille qu'il avait apportée et les laissa tomber sur la poitrine de la dormeuse, puis il la recouvrit soigneusement de la gaze qui la défendait des moustiques. Après quoi il s'éloigna, non sans s'être retourné plusieurs fois, et disparut. Alcyonée dormait toujours. Peu après, elle s'éveilla avec un profond soupir en appelant sa Nubienne : — Nourhal ! Nourhal ! cria-t-elle, d'où viennent ces roses ? — Elles sont tombées du ciel ; c'est un don d'Isis, bégaya de sa voix enfantine la vieille accourue. — Non ! Elles viennent de Lui !... » murmura Alcyonée en regardant du côté des roseaux. Memnonès s'enfuit. Il en savait assez.

Le soir de ce jour, le prêtre d'Isis mena sa fille adoptive dans le temple et lui demanda qui elle avait vu dans l'Île des Roseaux. Elle parla d'abord des petits Bédouïns, puis, Memnonès la pressant, elle raconta, sans rougir, l'épisode de la colombe, l'apparition de Horus et son unique conversation avec lui.

— Tu ne l'as plus revu depuis ?

— Non.

— Et tu ne désires pas le revoir ?

Alcyonée répondit simplement, après un silence :

— Oh ! si !... J'aime les exilés.

En même temps, son œil bleu, où brillait une larme, se leva vers le plafond peint du temple, où

la sombre figure de Nephtys, déesse de la Nuit, apparaissait redoutable, au milieu du zodiaque, et embrassait le firmament de ses bras noirs étendus. La larme, retenue par les cils d'or d'Alcyonée, ne roula pas sur sa joue pâle, mais ses prunelles devinrent violettes comme une source quand un souffle la ride, ou qu'un nuage passe sur le soleil. Ah ! cette buée légère sur ce regard céleste, Memnonès en fut effrayé comme le marin qui voit monter dans l'azur immaculé le petit nuage précurseur de la tempête !

*
* *

Une flèche avait percé le cœur du prêtre. Alcyonée n'était plus à lui seul ! Une puissance inconnue s'était imprimée en elle. Quel était donc le misérable intrus assez hardi pour oser lui disputer son trésor ? Il ne fit aucun reproche à sa fille adoptive, aucune parole ne suivit l'incident, mais le silence tomba entre eux comme un voile.

Les jours suivants, Memnonès fit prendre des informations chez les Bédouins, de l'autre côté du fleuve, par les pastophores du temple. Il sut que l'inconnu était venu d'Alexandrie s'offrir aux Bédouins comme berger. Le chef de la tribu l'avait bien accueilli à cause de la distinction de ses manières et de ses dons de thérapeute. Il s'entendait à guérir les malades. Lui-même s'était

donné le nom de Horus et on l'appelait le Horus des Bédouins. Quelques-uns disaient qu'il avait commis un grand crime et qu'à cause de cela il avait quitté la ville, pour se cacher. Sa seule distraction, sous la tente noire en poils de chameau des Bédouins, était de lire des papyrus roulés qu'il avait apportés dans une cassette, et le soir, au soleil couchant, le dos appuyé contre un palmier, d'écouter les grêles chalumeaux des petits Bédouins, dans les champs de blé vert où volètent les couples de pigeons. Il fallait bien, pensa Memnonès, que le crime de ce jeune homme fût grand pour le faire consentir à servir les Bédouins.

Huit jours se passèrent. Un matin Memnonès se promenait, avant le lever du soleil, dans l'allée de sphinx qui mène du temple au pylône, quand le gardien vint lui dire qu'un étranger s'était présenté à la porte de l'enceinte et demandait à lui parler. Memnonès s'y rendit. Grande fut sa surprise en apercevant l'hôte mystérieux des Bédouins. Il avait le visage amaigri, l'air grave et portait son vêtement de pâtre avec une fierté guerrière. Memnonès sentit un choc au cœur. Il se dit : « Voilà l'Ennemi qui vient te ravir ton trésor. Sois sur tes gardes ! » Appuyé sur sa houlette, l'étranger regardait le prêtre d'un œil scrutateur et sombre. Le dialogue suivant s'engagea entre eux :

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je suis un étranger, un pauvre et un persé-

cuté. Pour ces trois raisons peut-être ai-je droit au conseil d'un prêtre d'Isis.

— Parle, que veux-tu ?

— Je demande à être reçu comme serviteur du temple, et plus tard, si tu m'en juges digne, à être instruit dans la science sacrée.

— Avant de pouvoir te répondre, il faut que je sache ton nom.

— On m'appelle le Horus des Bédouins. Je n'ai plus d'autre nom. Je suis un exilé qui cherche un port.

— Mais ton origine ? ton histoire ? la cause de ton exil ?

— Je ne puis en dire davantage.

— On t'accuse de choses graves dans la contrée. On dit que tu es un criminel, caché sous un faux nom.

— Si tu crois cela de moi, je ne dirai plus rien.

— Le temple ne peut recevoir un inconnu, sans nom, sans famille et sans garant.

Les yeux de l'inconnu flamboyèrent d'un éclair tragique :

— Qui donc es-tu, toi, dit-il, si tu ne sais pas lire dans les âmes d'un sûr regard ? Alors tu n'es pas un initié !

D'un geste impératif, Horus pointait du doigt la tête du prêtre. Interdit de colère, celui-ci répondit par un geste identique, qui signifiait : Va-t'en ! Déjà les deux hommes se défiaient. Cependant Memnonès, se dominant, reprit avec calme :

— Sache-le, jeune homme imprudent et audacieux, je suis un prêtre qui vit pour la vérité.

— Qu'appelles-tu la vérité? dit l'inconnu en croisant les bras avec un sourire d'amer dédain. Cette vérité t'enseigne-t-elle à me refuser un asile? S'il en est ainsi, ta science est pauvre et faussée. Eh bien, soit, adieu. Vis pour ta vérité... pour la mienne... moi, je saurai mourir!

Et tournant le dos au prêtre, il s'en alla d'un pas rapide. Sans réfléchir au sens de ces mots bizarres, Memnonès respirait comme un homme délivré d'un poids immense. Pour mieux jouir de sa victoire, il monta, par l'escalier intérieur, sur la haute terrasse du pylône d'où l'on dominait une vaste surface du delta. Le soleil se levait sur la vaste vallée du Nil et faisait resplendir ses canaux argentés et son fleuve à la teinte rougeâtre, car on était à la crue des eaux. Le Hôrus des Bédouins marchait vers le Nil de son pas résolu. Memnonès le vit s'éloigner avec une satisfaction profonde. Il partait donc, l'unique adversaire de son merveilleux bonheur. Maintenant le prêtre se sentait le maître absolu d'Alcyonée. Personne ne lui ravirait la perle de Samothrace. Quel soulagement d'avoir éconduit le ravisseur sournois et hardi qui rôdait autour d'elle, de le voir fuir — pour toujours! Il le vit s'embarquer sur le fleuve, dans le bateau du passeur, et ne fut tranquille que lorsqu'il l'eut vu disparaître sur l'autre rive. Alors seulement Memnonès se souvint de la beauté singulière du jeune

homme, de son air de noblesse et de grandeur, et il se demanda s'il ne venait pas de repousser un de ces dieux déguisés en bergers dont parle Homère. Mais ce remords fut de courte durée et s'évanouit complètement lorsqu'il vit Alcyonée l'accueillir d'un sourire limpide — Alcyonée qui, Dieu merci, ne savait rien de l'aventure.

CHAPITRE VI

LA PROPHTIDE

Quelques semaines après, Memnonès apprit que l'inconnu caché sous le nom de Horus avait quitté le pays. Les Bédouins ignoraient ce qu'il était devenu. Il ne fut plus question entre Memnonès et Alcyonée du berger de l'île aux Roseaux. Jamais elle n'en parla. Elle sembla même avoir oublié ses promenades du Nil, ses oiseaux familiers et ses rêves sous le sycomore. Tout danger paraissait écarté. Alcyonée commençait une nouvelle phase de sa mystérieuse vie intérieure. Elle négligea sa harpe et devint inattentive aux leçons de son père adoptif. Absorbée en elle-même, elle fuyait tout le monde et s'égarait dans les parties les plus reculées du temple comme si elle éprouvait le besoin de se recueillir dans les ténèbres, loin de toutes les choses visibles.

Un jour, elle disparut. La Nubienne l'avait vue entrer dans le temple, mais aucun des néocores ne l'avait aperçue. Las de recherches, Memnonès descendit dans la crypte dont la porte se trouvait ouverte par hasard. Jadis les prêtres d'Isis y faisaient descendre les néophytes auxquels ils confiaient leurs instructions secrètes. C'était un lieu abandonné depuis que l'art de l'initiation s'était perdu. A son grand étonnement, Memnonès trouva sa fille adoptive profondément endormie, au pied du pilier central de la crypte éclairée d'en haut par un étroit soupirail. Ce pilier était formé par une statue colossale d'Osiris taillée dans un seul bloc de granit gris, qui soutenait la voûte de sa haute tiare. Le dieu, qui commande le silence à ses adeptes, tenait un doigt posé sur sa bouche. Alcyonée, couchée sur le piédestal, y sommeillait dans une sorte de léthargie. Memnonès se pencha sur elle. Très pâle, les lèvres entrouvertes, elle respirait à peine. Les traits de son visage, devenu transparent, semblaient métamorphosés par une flamme intérieure. Memnonès eut un frémissement. L'oracle avait-il dit vrai ? Alcyonée allait-elle enfin lui révéler sa faculté prophétique ? Le prêtre sentit le frisson de l'Invisible.

A ce moment les sons graves d'un théorbe retentirent. Ils venaient d'en haut par le soupirail. C'était l'hymne au dieu solaire, Ammon-Râ, joué sur la harpe sacrée par un pastophore, sous le péristyle du temple. A ses accents, Alcyonée se

souleva peu à peu, sans sortir de son sommeil magique, et se dressa devant Memnonès dans une attitude solennelle. Ses yeux s'ouvrirent, mais on devinait que leurs orbes élargis ne voyaient rien du monde réel et plongeaient au-delà dans une atmosphère immense et lumineuse. Memnonès restait immobile de ravissement. Il se sentait devant un autre être, plus pur et plus grand que lui-même. Enfin, pareille au lotus qui émerge du Nil aux premiers rayons du soleil, l'Amé elle-même, la Vierge brillante, sans terrestre souillure — la divine Psyché — surgissait devant lui dans toute sa beauté. Après une longue attente, il dit :

— Est-ce toi, ma fille, Alcyonée ?

Alors Alcyonée se mit à parler d'une voix douce, mais plus grave que sa voix ordinaire. Sa parole était cadencée comme le rythme du théorbe qui l'accompagnait de loin. Elle murmura :

— Oui, je suis Alcyonée, ta fille, ta prophétide... A ta prière, les dieux m'ont envoyée vers toi... pour te conduire au pays des âmes... dans la nuit sainte d'Osiris... Tu verras à travers moi... Les yeux de mon âme seront tes yeux... A toi de me conduire et de me protéger...

— Comment ?

— Ta volonté sera la barque d'Isis. Sois le bon pilote. Porte mon âme sur tes mains... et nous irons, par le pays des morts... au pays des ressuscités!...

— Je suis prêt. Je tiens la clef. Voici la croix ansée.

— Ah ! prends garde !... Des dangers terribles nous menacent... Il faudra tracer un cercle de défense autour de moi... et me protéger contre les démons... dans l'océan des ombres que nous aurons à traverser.

— Vois-tu où nous irons ?

— Nous traverserons le cercle des ombres.

— Et puis ?

— Nous monterons au cercle de lumière.

— Irons-nous au delà ? Au cercle solaire, au cercle des héros et des demi-dieux qui donnent la force et la puissance ?

— Oui... si mon Génie le permet...

— Quel est ton Génie ?

— Je ne sais pas son nom. Je ne vois pas son visage. Il est voilé. Mais il porte une étoile au front et, dans sa main, un caducée.

— Demande-lui son nom !

— Il est si loin... et si haut !... Je ne vois que son étoile et son sceptre... Il nous appelle... Maintenant, soutiens-moi. Je défaille...

Les sons du théorbe avaient cessé. Soutenue par Memnonès, Alcyonée retomba sur sa couche de pierre dans une léthargie glaciale. Il réchauffa doucement ses mains et posa la sienne sur son front, qui était froid comme du marbre. Peu à peu, il redevint tiède. Au bout d'une heure, elle se réveilla.

Elle se sentait un peu lasse, mais avait repris son sourire de vierge et sa moue enfantine. Elle ne parut point étonnée de voir Memnonès auprès d'elle.

— Te souviens-tu d'avoir rêvé? lui dit-il.

— Je ne me souviens de rien, répondit-elle, si ce n'est que j'étais loin, très loin.

— Aimes-tu dormir dans la crypte?

— Oui, si tu veilles sur moi. Ne me quitte jamais quand j'y suis;

*
* *

De cette heure naquit une ère lumineuse dans la vie de Memnonès. Tous les jours, quand le soleil descendait derrière la chaîne lybique, la blanche Alcyonée suivait son maître dans la crypte sombre, où brûlait une lampe de naphte suspendue à la voûte. Quelques accords pris sur le théorbe, que le prêtre avait fait apporter, suffisaient pour endormir la prophantide. Bientôt, elle tombait dans un sommeil profond, sans cesser de répondre à la voix de son guide, et lui disait tout ce qu'elle voyait. Pendant les sommeils magiques d'Alcyonéc, Memnonès goûtait une volupté subtile et pure, bien autrement pénétrante que celle des sens dans les étreintes violentes de la chair. C'était le sentiment d'une intime et parfaite fusion d'âme avec sa fille adoptive. Dès qu'elle entrait dans la pre-

mière phase du sommeil, celle du sommeil léger, Alcyonée devenait pour lui transparente et plastique. Sa pensée passait en elle, sans parole et sans geste, comme un fluide. Il sentait cette âme entre ses mains comme une cire molle qu'on pétrit à son gré. De son côté, elle lisait dans la sienne comme dans un livre ouvert, elle percevait ses sentiments jusqu'aux nuances les plus fugitives. Lorsqu'ensuite Alcyonée tombait dans le sommeil profond, une faculté nouvelle se développait, celle de voir tout un monde d'êtres inconnus s'agiter autour d'elle. Alors il fallait l'en défendre, les écarter de la voix et du geste. Esprits ou visions, âmes ou fantômes, ces êtres, invisibles pour Memnonès, menaçaient de l'envahir et de la terrasser. Mais, lorsqu'elle s'élevait dans une sphère supérieure et s'approchait de l'état extatique, les rapports de la voyante et de son guide changeaient. Une âme plus lucide et plus puissante se manifestait soudain sur son visage et dans son geste. Des pensées plus hautes, des ordres impérieux tombaient de ses lèvres. C'est elle maintenant qui commandait à son maître. La prophantide inspirée dominait l'hiérophante. A ces rares moments, Memnonès écoutait Alcyonée immobile et muet. Il écoutait debout, mais d'une âme agenouillée.

Il se sentait alors devant la plus étonnante des révélations. Pouvait-il admettre que les visions d'Alcyonée ne fussent que les rêves d'un cerveau surexcité ? Car d'où prenait-elle ces merveilles et

comment expliquer leur succession logique, leur magnifique ensemble et leur splendeur croissante? La raison de Memnonès ne pouvait admettre que les visions d'Alcyonée fussent uniquement l'œuvre de la vierge naïve. Peut-être ces visions traduisaient-elles, en des formes accessibles à notre imagination, des réalités supérieures aux facultés cérébrales. Mais leur suite ordonnée correspondait à une série d'idées saisissantes et sublimes. On y pouvait voir une sorte de panorama ascendant de la vie universelle. Le bas en était plein de ténèbres, le milieu nuancé de l'ombre à la lumière, le haut d'une clarté éblouissante. A mesure qu'il se déroulait, le monde terrestre lui-même prenait un sens nouveau. Le visible, selon nos sens physiques, n'était qu'un chaînon dans la chaîne des mondes, un mode de la matière et de la vie, le plus épais et le plus lourd, parmi les modes infinis où évolue l'âme universelle. Autour de cette terre, le monde invisible aux yeux de chair, mais visible aux yeux de l'esprit, s'épandait en cercles grandissants, en zones toujours plus éthérées et toujours plus splendides. Ne devait-il pas s'étendre jusqu'au soleil central de l'Esprit pur, source de toute chose?

Ah! parvenir jusque-là, y boire à torrents le savoir et le pouvoir! pensa Memnonès. Quelle conquête à faire! Devant cette perspective, au bout de laquelle luisait le but fulgurant de tous ses désirs, le prêtre d'Isis fut transporté d'un orgueil

et d'une joie sans bornes, il oublia tout le reste — et jusqu'à l'âme de sa chère Alcyonée ! Elle n'était plus que l'esquif merveilleux pour traverser la houle de l'inconnu, pour accomplir le grand voyage de l'infini. Les débuts de ces expériences furent pénibles, troubles, parfois effrayants. Pendant ses premiers sommeils magnétiques, Alcyonée ne put sortir d'un limbe obscur, d'un chaos ténébreux, où se mouvaient des formes vagues et bizarres qu'elle décrivait à Memnonès en paroles incohérentes mais incisives. Le prêtre d'Isis avait beau tracer autour d'elle, dans l'air de la crypte, un cercle avec la croix ansée, en prononçant les formules d'objurgation contenues dans le *Livre des morts* d'Hermès, la dormeuse se sentait frôlée, pressée, assaillie par un tourbillon de spectres, de larves et d'ombres dont quelques-unes se disaient des âmes maudites et lui vomissaient leur haine ou leur détresse. Alcyonée frissonnante, en sueur, poussait des cris, se tordait, suppliait de chasser la troupe furieuse avec des gestes d'effroi. Et Memnonès, à voix haute, d'un bras impérieux, balayait le nuage d'ombres. Il crut entrevoir que ce limbe obscur, qui enveloppe la terre, est un vaste laboratoire qui renferme à la fois les dépouilles de son passé immémorial et les germes flottants de son avenir, réservoir grouillant de vie, dont les voyants et les prophètes aperçoivent des fragments déchirés et dont un dieu seul pourrait embrasser l'ensemble. C'était la région téné-

breuse appelée *Erèbe* par les Grecs, *Amenti* par les Egyptiens. Alcyonée l'appelait *la zone noire*. Quelquefois la prophantide avait la sensation de plonger éperdument avec ces ombres dans un gouffre de ténèbres froides et grises. « Je roule... je roule, disait-elle, je vais sombrer... » Puis elle ajoutait : « Là-haut, bien loin, je vois le sceptre de mon Génie... Je vois la Lumière... Je monte ! je monte ! » Puis tout s'évanouissait. Elle retombait en léthargie ou s'éveillait épuisée.

Après un mois de bordées hasardeuses au pays des ombres, le voile noir se dissipa, et les voyageurs emportés sur l'esquif du rêve, pareil à la barque d'Isis qu'on voit peinte dans les temples, entrèrent à pleines voiles dans une région claire et paisible. La fille de Samothrace l'appelait *la zone rose*. Memnonès y reconnut le cercle des esprits heureux. Là règnent l'harmonie et la lumière. Les âmes purifiées et rayonnantes qui s'y rencontrent s'y créent des demeures, des paysages, des horizons à l'image de leurs désirs. Echappée aux froides ténèbres, Alcyonée se sentait inondée d'une chaude atmosphère et de parfums suaves ; souriante et palpitante d'un pur bonheur, elle eût voulu rester là toujours. Mais rien ne contentait plus Memnonès. Sa soif de savoir grandissait avec sa science, son ambition avec ses pouvoirs. Plus haut le portait sa voyante et plus haut il voulait monter. N'avait-il pas saisi la chaîne magique, la chaîne universelle des

esprits, qui de la terre monte au ciel et se perd dans l'infini? En gravissant, de degrés en degrés, cette échelle des âmes, ne pouvait-il atteindre à cette hauteur sublime, où l'esprit de l'homme s'identifie avec l'Ame du monde et boit à cette source des choses que les livres sacrés appellent *le soleil d'Osiris*? Pour cela, il fallait pénétrer d'abord dans la sphère des héros et des dieux, celle-là sans doute que le vieux Sabaccas avait nommée la troisième sphère et qu'il l'avait défié de franchir. Déjà Alcyonée en avait entrevu des effluves et des rayons brisés. Elle l'appelait *la zone d'or*.

Mais ici Memnonès se heurta à un obstacle invincible. Dès qu'il commanda à la prophantide d'entrer dans cette région, elle se mit à trembler et à gémir. « La lumière est trop forte, elle me fait mal, disait-elle. Et puis, quelque chose me le défend. » Memnonès obstiné ne se décourageait pas. Il s'était juré à lui-même qu'il briserait l'obstacle, qu'il vaincrait l'adversaire mystérieux, que, par sa seule volonté, il entrerait au cercle des héros et des dieux. Et chaque soir, par des chemins détournés ou d'audacieuses poussées, il renouvelait la téméraire tentative.

Un soir que le prêtre d'Isis avait été plus pressant que de coutume, Alcyonée entra en pleine rébellion et, brusque, lui dit :

— Je ne puis aller plus loin.

— Pourquoi?

— Une lumière terrible m'éblouit. Celui qui nous guide, celui qui nous a fait monter, le Génie voilé est debout à la porte d'or d'où sortent des faisceaux d'éclairs. Ne le courrouce pas... Il est debout, là, avec un glaive de feu... et te défend d'entrer!

— Ah! ce génie inconnu, ce dieu masqué, je saurai qui c'est, je veux le voir moi-même!

— Je t'en supplie... arrête!

— Personne ne peut m'arrêter dans la conquête divine... Si ton génie nous barre la route, nous irons malgré lui. Va! monte, franchis la porte. Je le veux!

En parlant ainsi, le prêtre toucha le front de la prophantide avec sa main. Elle poussa un cri terrible et eut une convulsion atroce. Memnonès effrayé l'apaisa de quelques gestes. Soudain il la vit se lever, majestueuse et grave, comme au premier jour, où la voyante et l'extatique s'étaient révélées en elle. Mais elle était devenue comme une autre personne. Elle se posa devant lui dans une attitude de défi. En fixant son visage, Memnonès recula de terreur. Ses traits étaient changés. Ils avaient pris l'expression dédaigneuse et fière d'un jeune homme héroïque. Ce n'était plus Alcyonée qu'il voyait devant lui, c'était le berger de l'île aux Roseaux, le mystérieux amant de la prophantide qui était venu le braver à la porte du temple. Comme alors, il croisait les bras et couvait le prêtre d'un œil flamboyant.

Memnonès tressaillit jusqu'au fond des entrailles en entendant une voix mâle — la propre voix de Horus — sortir de la bouche de la possédée et lui dire :

— Memnonès, tu n'es pas celui que tu crois ! Tu as le bouclier de la force, tu as le casque de la foi, mais il te manque l'épée de lumière, trempée dans le sang de ton cœur, pour entrer au cercle des Héros qui voient le soleil d'Osiris!...

Le sang de Memnonès s'était figé dans ses veines. Il eut la force de balbutier :

— Au nom de qui parles-tu, toi qui t'empares d'Alcyonée ? Je suis le maître de cette âme !

— Tu n'es pas le maître de cette âme que tu crois posséder.

— A qui donc est-elle ?

— Elle est à moi par le divin Amour et le pouvoir du grand Sacrifice. Sans moi, tu ne peux rien. Sans moi, tu vas retomber dans les ténèbres. Dans ton cœur brûle encore la flamme sombre de l'ambition et du désir. Cesse de tourmenter ta fille ; tu n'iras pas plus loin... Renonce — et obéis !

— Qui donc es-tu ?

— Le Génie d'Alcyonée.

— Ton nom.

— On m'appelle Antérôs!...

La prophantide avait proféré ce nom d'une voix solennelle et resta quelques secondes immobile, le bras levé, le visage rayonnant, dans l'attitude

d'un héraut annonciateur des Dieux. Puis, tout d'un coup, les traits de son visage dégonflé s'affaissèrent. Son corps tendu et transfiguré par une présence surhumaine s'écroula et retomba comme une masse inerte aux pieds du colosse d'Osiris en granit. Memnonès épouvanté se pencha sur sa fille. Il la crut morte. Sous le sein glacé, le cœur avait cessé de battre, mais elle respirait encore. Elle ne sortit que lentement de sa profonde léthargie. Quand elle se réveilla, elle était morne, muette, accablée. Elle ne répondit à aucune question.

CHAPITRE VII

ANTÉROS

Sur ces entrefaites, Memnonès reçut l'appel de Pompéi. Marcus Helvidius, au nom des décurions de la ville, demandait un prêtre d'Égypte pour réformer le culte d'Isis dans la cité campanienne. Smerdès, le chef hiérarchique de Memnonès, lui proposa de s'y rendre comme hiérophante. En d'autres circonstances, l'hiérogrammate du temple d'Isis n'eût pas consenti à quitter l'Égypte. Car deux choses absorbaient son existence : la science occulte et sa fille Alcyonée. Or ces deux passions s'étaient confondues en une seule, depuis que, par ses facultés merveilleuses, la prophantide était devenue l'instrument de ses découvertes. Mais la dernière nuit passée dans la crypte avait renversé ses projets et bouleversé son âme de fond en comble. Que signifiait cette manifesta-

tion surprenante, inexplicable du Horus des Bédouins, sous un autre nom, à travers la prophétide ? D'où venait ce pouvoir supérieur et redoutable qui l'arrêtait brusquement dans sa marche et lui interdisait l'accès des vérités suprêmes ? Devant l'hôte inconnu, il demeurerait perplexe, humilié, impuissant. Une flèche invisible avait brisé son aile, un remords obscur le rongait. Il hésita donc, quand Smerdès lui fit part de l'appel de Pompéi et demanda trois jours de réflexion. Alors il se souvint de Sabaccas, et ce fut pour lui un trait de lumière. L'ascète de la pyramide ne lui avait-il pas dit : « Tu n'atteindras pas la troisième sphère. Quand tu en seras là, reviens me voir. » Là-dessus Memnonès partit pour Memphis et le désert.

Il ne trouva pas Sabaccas au seuil de sa caverne. Un enfant du village lui dit que l'ermite se tenait, à quelque distance, dans la chaîne lybique, près des tombeaux des prophètes. Après une heure de marche, dans les rochers de porphyre rouge, sous le soleil ardent, le prêtre d'Isis aperçut le solitaire en haillons, au seuil d'un caveau funèbre fermé par une porte de bronze.

— Ah ! te voilà enfin ? dit le vieillard d'un œil aigu et défiant. Je t'attendais. As-tu franchi la porte du troisième cercle ?

— Non.

— Je te l'avais bien dit. Alors que veux-tu de moi ?

— On m'appelle à Pompéï comme hiérophante du temple d'Isis. Dois-je accepter ?

— Ah ! tu veux être hiérophante, toi ? dit l'ermite à face décharnée, aux yeux d'aigle. — Sa main se posa comme un crampon de fer sur l'épaule du prêtre. — Il ajouta : D'abord viens !

De sa main de squelette, vigoureuse encore, le solitaire ouvrit la porte de bronze du caveau. Ils pénétrèrent dans une salle carrée, soutenue par quatre colonnes doriques taillées à même dans la pierre brute. Plusieurs tombeaux s'apercevaient encastrés aux flancs de cette chambre funéraire, creusée dans la montagne. Au fond il y avait un sépulcre, muré dans le roc vif, en forme de pyramide tronquée. Le monument n'avait pas d'autre signe religieux qu'un œil gigantesque, peint sur le haut de la stèle. Dessous, il y avait des lettres grecques gravées dans la pierre. Sabaccas, les désignant à son compagnon, lui dit :

— Regarde... et lis !

Memnonès, s'approchant du tombeau, lut, non sans peine, dans la pénombre du caveau, l'inscription suivante :

HORUS-ANTÉROS

donna sa vie

pour la Justice et pour la Vérité.

Son corps fut jeté à la mer.

Sa tête repose ici

*Dans les ténèbres de la montagne.
Vêtue de la splendeur des Dieux,
Son âme est comme le soleil.*

Le nom de Horus joint à celui d'Antérôs avait produit dans le cerveau et dans le cœur de Memnonès l'effet d'un éclair suivi d'un coup de foudre.

— Qui repose ici ? dit-il d'une voix tremblante.

— Tu l'as connu ce fier jeune homme, dit Sabaccas d'un ton de reproche en posant sa main comme une griffe d'épervier sur le granit de la stèle. Il était destiné à une grande vie. Il t'a demandé l'initiation. Pourquoi la lui as-tu refusée ?

— Parce qu'il n'a pas voulu me confier le secret de sa destinée.

— Ce fut pour ne pas trahir ses amis. Si tu étais un vrai prêtre, si la lumière d'Isis luisait en toi, tu aurais su lire le mot de cette âme et la deviner dans sa voix. Tu lui devais le refuge du temple et la science que tu as reçue.

Attaqué dans l'arcane de sa conscience, Memnonès protesta :

— Il voulait me ravir ma prophantide, ma fille Alcyonée. Il l'aimait, je le sais. Il rôdait autour d'elle, il l'épiait dans son sommeil. J'avais le droit de la défendre contre lui !

— Tu n'avais pas le droit de repousser dans la nuit celui qui te demandait la lumière. Et puis... qui sait s'il n'était pas plus digne d'Alcyonée que toi ?

— Plus digne d'elle que moi ?

— Vivant, il te valait ; et mort, il te dépasse, dit l'ancien prophète d'Osiris en crispant sa main sur le granit. Son sacrifice l'a fait monter au rang des héros. Il n'est plus Horus — mais Antérôs — à jamais !

— Comment est-il mort ?

— Il avait conspiré contre César avec ses amis. Lui seul fut découvert. Pour sauver sa vie, il se fit berger chez les Bédouins. C'est alors qu'il te demanda un refuge dans le temple. Rebuté, sans asile, il regagna Alexandrie et se livra au préteur afin de consacrer sa vie à sa cause. Il fut décapité et jeté au Nil. Un pêcheur recueillit sa tête et un fidèle l'apporta ici. Les vrais initiés ont élevé un tombeau à celui qui a su s'accomplir dans sa Vérité !

Memnonès baissa la tête. La Vérité divine, qui se cache derrière le voile de la nature, commençait à briller à ses yeux, mais sa lumière tombait dans l'abîme stérile de son cœur. Accablé devant le vieillard hautain, il murmura :

— Et maintenant que faire ?

— Expier... Va à Pompéï avec ta prophantide. Travaille, souffre et lutte. Cherche l'arcane des initiés. Pour l'entrevoir il faut l'avoir vécu. Tu ne trouveras la Vérité suprême que dans la suprême douleur !

*
* *

Ainsi, dans l'amphithéâtre vide de Pompéï, au milieu du silence nocturne, sous la palpitation lointaine des astres, Memnonès avait repensé sa vie. Impossible d'y méconnaître les traces d'une Providence mystérieuse. Des avertissements secrets avaient éveillé son attention, des signes frappants avaient guidé sa marche et jalonné les étapes de sa route vers le but désiré. Aux cris de son âme, aux appels ardents de sa volonté, les Puissances avaient répondu. Sa première entrevue avec Sabaccas, son admission au temple, la rencontre d'Alcyonée, les révélations de la prophétide, toute cette chaîne d'effets concordants était leur œuvre. Enfin, la manifestation d'Antérôs par le visage et la voix d'Alcyonée, n'était-ce pas la preuve irréfragable de la réalité de l'autre monde? Mais, par une destinée tragique, les Puissances, en lui démontrant l'existence certaine de cet Au-delà, lui avaient dit : « Tu n'iras pas plus loin ! » Maintenant Alcyonée, son seul flambeau dans ces régions obscures, n'était plus en son pouvoir. Son âme appartenait à celui qu'elle appelait son Génie et qui la lui disputait dans l'autre monde. Et voici qu'un autre adversaire, plus dangereux, menaçait de la lui arracher dans celui-ci. Entre ces deux ennemis, qu'allait-il devenir?

Memnonès avait quitté l'amphithéâtre et rejoint la terrasse du temple. De là le prêtre étendit son bras vers la curie isiaque, où la prophantide dormait sous la garde de la Nubienne.

— Le cœur d'un père, dit-il, est plus fort qu'un mort et qu'un vivant !

Mais, tandis que le prêtre d'Isis descendait dans les ténèbres, par l'escalier tournant, jusqu'à la couchette de son étroite cellule, il crut voir retomber lourdement un voile opaque sur le rêve divin de sa vie. La pensée d'avoir causé la mort de Horus le poignait comme une de ces douleurs qui ne pardonnent pas. De ce passé trouble, deux images seules surnageaient : la tête du jeune homme, emportée par le Nil vers la mer — et l'œil d'Anterôs, qui le regardait du fond de son tombeau.



LIVRE DEUXIÈME

LE RAYON

L'Amour est l'interprète et le médiateur
entre les dieux et les hommes.

PLATON.



CHAPITRE VIII

LE GARDIEN DU SEUIL

Sévèrement close entre ses murs, au milieu de la bruyante Pompéi, la curie isiaque s'appuyait à la pointe aiguë du forum triangulaire dans un des quartiers les plus populeux de la ville, non loin des deux théâtres, de l'école des gladiateurs et de la porte de Stabies. C'était une cour rectangulaire, munie de portiques, avec des chambrettes latérales. Les voix du dehors y parvenaient parfois, mais la demeure n'en était pas moins fermée et inaccessible comme un cloître indien dans l'Himalaya ou comme un gynécée persan dans la forteresse d'un roi. Elle n'avait d'autre issue qu'un couloir menant au temple d'Isis. Jadis des prêtres l'habitaient. Deux femmes l'occupaient seules maintenant, la fille adoptive de Memnonès et sa vieille esclave.

Le soleil d'un clair matin d'été pénétrait dans cette retraite paisible. Deux colonnades du portique brillaient dans tout l'éclat de leur blancheur sous la lumière vibrante ; les deux autres dormaient dans une ombre bleuâtre. La cour austère, métamorphosée en jardinet, exhalait l'odeur suave d'un rosier languissant et d'un mimosa capiteux. Une fontaine lançait un jet de cristal dans une vasque ronde par la bouche d'un petit sphinx en marbre gris. Entre deux piliers du portique, un hamac était suspendu, presque au ras du sol. Une jeune fille, enveloppée d'un peignoir blanc, y reposait, prise comme un oiseau dans ce filet d'azur, qui dessinait sa forme gracieuse. Elle ne dormait pas, mais songeait les yeux grands ouverts, la tête appuyée sur sa main. Les colonnes ioniennes, qui encadraient sa figure de leurs chapiteaux à volutes bleues, semblaient presque une végétation de son rêve. C'était la prophantide Alcyonée.

Près d'elle, en pagne jaune, se traînait, à genoux sur les dalles, une vieille Nubienne, aux cheveux crépus, à la face luisante comme un miroir de cuivre foncé, avec d'énormes yeux d'enfant où passaient des lueurs de bête fauve. Des prêtres de Memphis avaient acheté Nourhal, toute jeune, pour en faire une servante du temple. On lui avait appris à jouer du théorbe dans les cérémonies sacrées. Elle n'avait de talent que pour le chant, la musique et la danse. Attachée par Mem-

nonès au service d'Alcyonée, elle l'idolâtrait de toute sa passion de vieille femme et la gardait comme un chien fidèle. Voyant sa maîtresse préoccupée et sans sommeil depuis trois jours, elle cherchait à la distraire. Sur le tapis de Perse, où la Nubienne s'était roulée, elle venait de poser trois cassettes, l'une d'ébène, l'autre d'argent, la troisième en bois de santal. Regardant tour à tour ces objets et l'immobile songeuse, elle riait et jacassait dans une langue bizarre, mêlée de grec et d'éthiopien, qui ressemblait au ramage d'un oiseau des tropiques. Elle affirmait sans doute, dans son idiome de perroquet, qu'il y avait là toutes sortes de remèdes infailibles pour chasser les soucis de sa reine. Elle ouvrit d'abord la cassette d'ébène et en tira des amulettes égyptiennes, jolis petits Osiris sculptés en basalte noir ou coquettes Isis en marbre de Syène, corrodées et bleuies par le temps. Elle tendit ces petites idoles vers Alcyonée, qui ne parut pas s'en apercevoir. Aussitôt Nourhal prit la cassette d'argent et sourit avec malice. Il y avait là des divinités grecques, sculptées en onyx, en porphyre, en ivoire, des Minerves, des Dianes, des Apollons et des camées en cornaline. Elle les lui montra; Alcyonée ne bougeait pas. Nourhal hocha la tête et ouvrit la cassette indienne, en bois de santal. Elle renfermait des sachets d'aromates et des fioles de parfums en verres de nuances opalines. La vieille voulut les faire respirer à sa malade, mais celle-ci



les repoussa de la main. Alors Nourhal eut recours au grand moyen. Elle ouvrit le coffre peint. Il renfermait un capharnaüm étrange : des éventails en plumes de paon et d'autruche, des oiseaux de paradis empailés, les bibelots d'un jeu indien sculptés en nacre, des talismans de métal avec des figures astrologiques, des verroteries, des colliers de perles et des anneaux à clochettes que les Nubiennes attachent à leurs chevilles pour danser. Triomphante, elle en tira un rouleau de papyrus sur lequel était écrit : *L'Odyssée d'Homère*. Elle ne savait pas lire, mais elle connaissait le rouleau et se souvenait qu'en Égypte Alcyonée avait passé des nuits entières penchée sur la longue bande déroulée près d'une lampe de naphte, au lieu de dormir. La jeune fille prit le rouleau, le regarda avec une sorte de tendresse, puis le laissa tomber sur les dalles comme si elle n'avait pas la force de le retenir. Déçue et fâchée, la vieille eut un geste de guenon irritée et saisit dans le coffre un miroir de cuivre qu'elle présenta à la prophantide : « Regarde donc tes yeux cernés de noir », cria-t-elle. Mais à peine Alcyonée eut-elle aperçu son visage, dans le métal luisant, qu'elle tourna le dos à sa gardienne et se pelotonna dans son hamac, comme une colombe qui enfouit sa tête dans ses plumes.

De grosses larmes remplirent les yeux de la pauvre Nourhal. Qu'était-il donc arrivé pour que sa maîtresse fût si méchante ? Une peur affreuse

lui vint d'avoir offensé l'être merveilleux et incompréhensible qu'elle adorait comme une divinité. Elle fut sur le point de s'arracher les cheveux, lorsqu'une idée subite fit tressaillir sa face de négresse. Elle courut au mimosa, en cassa une branche, s'approcha de la boudeuse dont le mouvement convulsif avait donné au hamac un léger balancement d'escarpolette et se mit à éventer, avec le rameau fleuri, la nuque blanche d'Alcyonée que la torsade de son chignon surmontait d'une flamme fauve. Lentement la jeune fille se retourna. Quand elle aperçut les feuilles frémissantes et délicates de l'arbrisseau, qui se contractent au toucher comme des sensibles, elle saisit passionnément la branche de mimosa et soupira : « Ah ! l'Égypte !... le Nil... l'Île aux Roseaux... comme c'est loin !... » Puis elle se mit à respirer longuement les panaches légers de la fleur, dont le pollen s'éparpillait en poussière d'or.

Nourhal se mit à rire d'une joie naïve, qui fit briller comme un éclair ses dents blanches dans sa face cuivrée. Sûre désormais que son enfant chérie avait trouvé son hochet, elle s'affaissa sur son tapis de Perse et ferma les yeux. Bientôt, de sa voix aiguë, elle se mit à fredonner une mélodie éthiopienne, qu'elle avait apprise dans son enfance. Les paroles évoquaient à ses yeux un mirage flottant de mers couleur indigo, de végétations fabuleuses et d'oiseaux merveilleux, paradis enfantin de sa pauvre âme d'esclave, qu'elle eût voulu

faire partager à sa jeune maîtresse. Elle n'y avait ajouté que le nom de la fille de Samothrace pour donner plus de force à sa berceuse magique :

*Bel Alcyon, ma blanche Alcyonée,
Viens dans ma barque, mon aimée,
Viens dans ma barque aux voiles d'or.
Nous irons sur la mer charmée,
Qui rêve aux palmiers de Kinnor.
Des fruits pendent des hautes branches
Avec les nids des oiseaux bleus.
Tout vole et chante .. Viens, ma blanche,
Là-bas les oiseaux sont de feu...
Viens dans ma barque, mon aimée,
Bel Alcyon, ma blanche Alcyonée!*

*
* *

Le son d'un bouclier retentissant comme une cymbale coupa les derniers vers de la chanson. Alcyonée bondit comme une gazelle hors du hamac en s'écriant :

— Je connais ce signal du gardien. Un étranger entre au temple... Je veux savoir qui c'est !

— Reste ici, cria la vieille. Tu sais bien que le maître ne veut pas que tu sortes de la cour sans sa permission.

Mais déjà Alcyonée avait disparu et courait sous le portique. Elle atteignit par ce passage le couloir étroit, qui tournait autour du temple et passait derrière la statue de bronze d'Isis encastrée dans

la muraille de la cella. Près de là, il y avait une lucarne, qui permettait aux prêtres de regarder dans l'intérieur du sanctuaire sans être vus.

Elle vit Memnonès assis. Il tenait un rouleau de papyrus et lisait. Deux hommes, qui venaient de monter l'escalier, parurent à l'entrée du sanctuaire. Le premier était le stoïcien Calvus. Alcyonée faillit s'évanouir dans sa cachette en apercevant Ombricius Rufus qui marchait derrière lui.

Le philosophe frappa sur l'épaule du prêtre, qui semblait absorbé dans sa lecture.

— Salut à l'hiérophante, dit-il. Voici un nouvel ami qui veut te parler.

Memnonès tressaillit en apercevant le tribun.

— Je le reconnais, dit-il, que puis-je pour lui ?

— Il assistait au mariage d'Helvidius. Touché par ta parole, ému par les rites nouveaux, il réclame ton enseignement.

— Est-ce vrai ? dit Memnonès, de ce même regard perçant qu'il avait lancé au tribun dans le vestibule d'Helvidius.

— C'est vrai, dit Ombricius, d'une attitude aussi humble que le lui permettait sa fierté naturelle.

Memnonès baissa la tête comme quelqu'un qui reçoit un coup en pleine poitrine, puis se reprenant, il offrit deux sièges aux visiteurs.

— Ton nom ? dit le prêtre attentif et les yeux fixés sur son interlocuteur.

— Je suis Ombricius Rufus, fils d'un vétérán, tribun primipilaire dans l'armée de Titus. Disciple

d'Afranius, j'ai suivi dans ma jeunesse la doctrine stoïcienne. Maintenant je voudrais connaître le verbe d'Hermès, qui donne, dit-on, la lumière complète. Je suis prêt à la recevoir, si tu veux bien me l'enseigner.

— C'est bien, dit Memnonès. Nous accueillons avec joie les vrais disciples. Mais connais-tu les conditions de l'enseignement que tu réclames avec tant d'ardeur ?

— Non.

— La loi d'Hermès ne permet à ses initiés de porter les armes que dans certains cas. C'est nous, les serviteurs d'Isis et d'Osiris, qui consacrons leurs porte-glaives. Es-tu prêt, Ombricius Rufus, pour obtenir la science divine, à renoncer à ton titre de tribun militaire, à la puissance et à la gloire des armes ?

— Le savoir et le pouvoir que tu promets est-il égal à celui que tu m'ordonnes de rejeter ?

— Le savoir et le pouvoir que tu acquerras chez nous dépendra de ton effort et de la pureté de ton âme.

— Comment renoncerais-je à ce que je connais pour ce que je ne connais pas ? Fais-moi connaître d'abord ta science. Je choisirai ensuite entre elle et mon passé.

— Donc tu refuses la première condition. C'est grave. Voici la seconde. Es-tu prêt à recevoir sans discussion nos enseignements pendant le temps d'épreuve ? Tu en reconnaîtras la vérité

plus tard. En attendant, il faut te soumettre sans réticence à la volonté du maître.

— Livrer à un autre ce qui m'est le plus cher, ma volonté ? Est-ce possible ? Je ne serais donc plus Ombricius Rufus, un homme libre, un citoyen de Rome ?

— Tu vois bien, jeune homme, que tu n'es pas mûr pour l'initiation. Retourne à tes légions. La vie te mûrira. Quand elle t'aura rendu plus docile, tu reviendras.

— Soit, dit Ombricius, tu me refuses ta science. Garde-la pour toi, si je n'en suis pas digne encore. Mais comme prêtre d'Isis, comme hiérophante, tu dois à un citoyen de cette ville, à un tribun couronné, un conseil efficace, un rayon de lumière.

— Parle, je verrai.

— Ta science, dont tu es si fier, et si avare... elle ne te vient pas seulement de tes livres et de toi-même. J'en eus la preuve, il y a trois jours, elle te vient de ta fille adoptive, de la prophantide. N'est-ce pas elle qui, pendant son extase magique, a prononcé l'union sacrée d'Helvidius et d'Helvidia ? N'est-ce pas elle qui dans un transport surhumain a proféré pour eux la merveilleuse prophétie ? Eh bien, comme le postulant de Delphes à la Pythonisse, je demande un oracle d'Alcyonée !

Memnonès se leva. Il tenait son rouleau serré dans une main et s'appuyait de l'autre à la colonne corinthienne du petit temple d'Isis. L'étonnement

écarquillait ses yeux et le rendait muet. Puis un sourire de dédain effleura ses lèvres. Enfin il dit :

— Ta demande est hardie et singulière, Ombricius Rufus. Ainsi, ce que j'ai mis vingt ans de ma vie à conquérir, à force d'études, de veilles et d'austérités, tu l'obtiendrais en un seul jour, par une rencontre de hasard et pour un caprice de jeune homme ? Mais sais-tu bien que moi-même je ne saurais obtenir à toute heure un oracle d'Alcyonée, et que sa voix prophétique est, pour les initiés, le couronnement de toute une vie de dévouement à la science sacrée, de soumission à sa discipline ?

A son tour Ombricius s'était levé, et, regardant le prêtre en face, il dit avec énergie :

— Son regard m'a promis l'oracle, quand je lui ai rendu la fleur de lotus !

— Tu crois ?

— J'en suis sûr !

— C'est avec cette arrière-pensée insidieuse que tu venais me demander la science d'Hermès et l'initiation. Eh bien, sache que le temple d'Isis est fermé aux violents et aux corrupteurs. Tu ne verras plus la prophantide !

Ombricius avait blêmi, ses lèvres tremblaient.

— Je suis venu ici dans l'angoisse de mon cœur, avec ma soif de vérité... Et voilà tout ce qu'a su me répondre ta sagesse ?

— La vérité, dit Memnonès, est faite pour ceux qui se donnent à elle sans réserve et non pour ceux

qui veulent s'en servir au gré de leurs passions.

— Adieu, dit le tribun en se drapant dans sa toge, et il s'en alla brusquement. Mais, avant de descendre l'escalier, il se retourna pour lancer au prêtre ce mot amer :

— Et voilà la lumière d'Isis !

* *

Alcyonée avait suivi ce dialogue éperdûment. L'aspect du fier tribun avait enflammé son imagination. Son cœur de vierge s'élançait avec passion vers le jeune homme qui avait fait appel à son âme de prophante. Mais l'attitude et les réponses de Memnonès lui avaient montré l'abîme qui se creusait entre les deux êtres qu'elle aimait le plus. Elle se vit déchirée en deux pour le reste de ses jours et la douleur de cette perspective lui arracha un sourd gémissement. Cette plainte involontaire fit vibrer la statue de bronze derrière laquelle elle se tenait cachée. Effrayée de cette réponse de l'idole creuse, qui pouvait la trahir, elle s'enfuit à grands bonds par le couloir.

— La statue a l'air de gémir, dit Calvus en souriant ironiquement, mais tout de même un peu effarouché.

Memnonès, saisi lui-même, resta perplexe un instant, puis rassemblant ses esprits, il s'écria :

— Que fait Alcyonée ?

D'un pas rapide, il sortit du temple et rejoignit la curie. Il trouva sa fille adoptive reblottie dans son hamac, le visage plongé dans son bras replié.

— Elle est malade... elle est malade... gémissait la vieille, et ne veut pas dormir. Toute la matinée elle n'a pas bougé.

Memnonès l'examina longtemps avec attention. Enfin, il dit :

— Regarde-moi, Alcyonée !

Elle lui montra un visage d'enfant et des yeux rouges de larmes.

— Tu as pleuré ?

— Oui, je pensais à l'Égypte.

— Tu la regrettes donc toujours ?

— Toujours.

— Qui sait, dit Memnonès, nous y retournerons bientôt, peut-être.

Alcyonée regarda son père adoptif avec de grands yeux étonnés. Il s'aperçut alors qu'elle serrait convulsivement une tablette de cire et un poinçon d'acier dans sa main gauche.

— Que veux-tu faire de cette tablette ? dit le prêtre.

Alcyonée rougit et recoucha sa tête dans son hamac, puis, la relevant, elle montra un visage souriant avec cette dissimulation profonde que l'amour enseigne si vite aux âmes les plus pures.

— Eh bien, cette tablette ? insista Memnonès.

— C'est, dit Alcyonée, pour traduire en grec la chanson de Nourhal.

— Tu t'agites trop, mon enfant, dit Memnonès rassuré, calme-toi et dors.

Là-dessus, il la baisa au front et s'en alla dans ses pensées. Nourhal, accroupie, avait repris sa chanson :

*Bel Alcyon, ma blanche Alcyonée,
Viens dans ma barque...*

Pendant ce temps, la fille de Samothrace, les yeux en fièvre, creusait de son poinçon aigu des caractères latins dans la cire molle. Elle traça avec un soin particulier les premiers mots : *A Ombricius Rufus, tribun primipilaire.*

Nourhal marmottait :

*Des fruits pendent des hautes branches
Avec les nids des oiseaux bleus...*

Mais elle n'acheva pas. Charmée par sa propre berceuse, elle s'était endormie sur la boîte aux talismans.

CHAPITRE IX

LE JARDIN D'ISIS

Ombricius arpentait, d'un air furieux, le portique délabré de sa maison déserte, sur les bords du Sarno. Il venait de dire à son fermier : « Demain, je pars pour Rome », lorsqu'il vit venir Calvus à pas pressés.

— Qui t'amène à mon foyer maudit par ce soleil meurtrier ? dit d'un air mécontent le tribun qu'irritait l'impassible sérénité du stoïcien.

— Le décurion Helvidius et sa noble femme, Helvidia, m'ont chargé de t'inviter à la fête d'Isis, qu'on célèbre aujourd'hui hors la ville, dans un jardin consacré à la déesse.

— Memnonès y sera ?

— Certainement.

— Alors, je n'irai pas. Tu sais bien que ce prêtre orgueilleux et jaloux m'a refusé l'initiation que je

lui demandais. Je ne veux plus le rencontrer.

— Lis toujours ce message. J'ignore son contenu. C'est Helvidia qui te l'envoie.

— Que peuvent-ils vouloir de moi? dit avec un haussement d'épaule le tribun, qui, depuis l'entretien avec Memnonès, avait pris en haine la confrérie.

— Je n'en sais rien, dit Calvus, la lettre te l'apprendra sans doute.

Ombricius rompit le cachet, ouvrit les tablettes et lut ces mots :

A OMBRICIUS RUFUS, TRIBUN PRIMIPILAIRE
SALUT

Si tu viens à la fête d'Isis, je te dirai le message de la déesse, à la fontaine des lotus...

ALCYONÉE.

L'œil du tribun flamba. Une onde de sang empourpra son visage bruni. Donc, Alcyonée avait eu connaissance du refus de Memnonès, et, malgré le prêtre, lui offrait l'oracle désiré! Comment avait-elle deviné son plus secret désir et gagné à sa cause la femme du décurion? Était-ce la tendresse ou l'inspiration, qui lui avaient dicté cette lettre d'une virginale audace? Cette fois-ci, le mystère de l'âme joint à la puissance de l'amour l'entraînait vers la prophantide. Elle l'attendait! Il en

eut une telle joie et une telle peur qu'il resta interdit.

— Viens-tu? dit Calvus.

— Allons! murmura le tribun absorbé en lui-même.

*
* *

Sur le terrain ondulé qui s'étend derrière Pompéi, entre le cône isolé du Vésuve et la chaîne de l'Apennin, s'élevaient alors les ruines d'un ancien temple de Cérès entourées d'un jardin sauvage et somptueux. Ayant acquis ce domaine, Helvidius l'avait nommé *le jardin d'Isis* et l'avait réservé aux réunions secrètes de l'hétairie isiaque, à ces fêtes intimes, où l'on ne conviait que des amis sûrs. De loin, on apercevait au-dessus des vignes un monticule boisé de cyprès et de sycomores, d'où ressortait le fronton d'un petit temple. C'était la chapelle de Perséphone. Avec le portique du temple de Cérès, cette chapelle restait seule debout des constructions anciennes, détruites par un tremblement de terre. Un mur inégal, hérissé de cactus et de buissons d'épines, entourait le domaine. Un desservant en gardait la porte unique. Ombricius et Calvus y pénétrèrent.

Le tribun et le stoïcien traversèrent d'abord la partie du jardin que la convulsion terrestre avait bouleversé de fond en comble. Déjà, la nature puissante avait revêtu ce sol volcanique d'une

végétation inquiète et luxuriante. Ce mélange de ruines et de frondaisons rappelait tour à tour les Champs élyséens et l'entrée des Enfers. On y voyait des décombres de bâtisses écroulées, des fossés remplis de tambours de colonnes brisées, de fragments de chapiteaux, des poitrines de déesses fracassées pêle-mêle avec des têtes de dieux. Les oliviers tordus penchaient leur pâle feuillage sur ces hécatombes divines. Les vignes folles suspendaient leurs guirlandes et leurs festons à des colonnes isolées, comme si les Bacchantes, renées au souffle de Dionysos, voulaient consoler la terre dévastée par Vulcain de leurs éternels embrassements. Des filets d'eau, circulant sous les lentisques et les pierres, nourrissaient la végétation de ce désert verdoyant. A droite, le chemin montait par une colline boisée de chênes lièges vers le temple de Perséphone. C'était la partie sombre et sacrée du jardin. Une mélodie plaintive s'élevait du fond du bosquet.

— D'où viennent ces chants ? dit Ombricius.

— Du portique de Cérès. On y joue aujourd'hui une partie du drame sacré : *La mort d'Osiris*. Ce que nous entendons est un chœur de femmes.

— Et qui joue Isis ?

— Helvidia.

— Vas-y, dit le tribun, je t'y rejoindrai bientôt. Mais dis-moi où se trouve la fontaine des lotus ? J'y dois accomplir un rite avant d'assister au spectacle.

Calvus désigna un sentier rocailleux, bordé d'iris et de roses, qui s'engageait dans un bosquet de myrtes et laissa son ami y entrer seul. Au sortir de ce labyrinthe, Ombricius se trouva devant la nappe d'une source au miroir immobile. Parmi les plantes aquatiques, à larges feuilles, flottaient des nymphéas bleus et quelques lotus roses. L'eau de la source filtrait d'une grotte sombre qui s'ouvrait, derrière elle, dans une roche volcanique. Un magnifique mimosa ombrageait la nappe cristalline de ses branches tombantes et de ses fleurs semblables à des tresses d'or. Au fond se dressait le cône du Vésuve.

Devant la grotte, une jeune fille agenouillée se penchait sur la source. Sa main fouillait délicatement les plantes aquatiques et cherchait quelque chose sous l'eau. Ombricius s'arrêta. Cette nymphe du lieu portait le péplos blanc des chœurs tragiques. Sa tête inclinée cachait son visage, mais à la couleur fauve des cheveux et à la couronne de narcisses, le tribun reconnut la prêtresse. Au bruit des pas qui s'approchaient, Alcyonée se redressa et s'appuya d'un mouvement instinctif à une stèle de marbre qui s'élevait au bord de la source et que surmontait une statuette d'Isis.

Ombricius la regarda quelque temps en silence, puis il dit :

— Ne crains rien de moi, très noble prophantide. Je viens à ton appel qui répond à ma plus chère espérance. Quel que soit le dieu qui t'ins-

• pire ce merveilleux courage, qu'il soit loué. C'est de toi et de nul autre que je veux recevoir l'oracle de ma destinée!

Alcyonée, encore tremblante, répondit en assurant peu à peu sa voix mais sans regarder le tribun :

— Ma hardiesse est étrange, Ombricius, et tu dois me croire insensée. Pourtant je ne le suis pas. L'autre jour, aux noces d'Helvidia, j'ai laissé tomber la fleur d'Isis que je portais à la main — et ce fut toi qui mela rendis. Nos regards se rencontrèrent. A la lueur des torches, je vis dans tes yeux une angoisse si étrange qu'elle m'est entrée au cœur comme une flèche. Mais que pouvais-je pour toi? Trois jours après, tu vins au temple. Je me trouvais par hasard derrière la statue de bronze quand tu parlas à Memnonès. J'ai tout entendu.

Ombricius eut un sursaut de joie.

— Vraiment? fit-il, et alors?

— Alors, voyant ta soif de vérité, je n'ai pas voulu que la lumière te fût refusée...

— Donne-la donc! Elle ne peut me venir que de toi!

— Hélas! reprit-elle en baissant la tête et en regardant l'eau cristalline de la source qui s'étendait sur un fond noir, ce n'est pas la prophantide qui peut te parler aujourd'hui comme je l'aurais voulu. Ce n'est que la pauvre Alcyonée, recueillie jadis comme un oiseau mourant par Memnonès,

dans une barque de marchands, sur les bords du Nil. Mais peut-être qu'à travers son cœur meurtri Isis aussi te parle en ce moment.

-- Alors que faut-il faire ?

— Te livrer sans défiance à Memnonès, lui obéir en tout pour obtenir qu'il soit ton maître. Si tu y consens, il ne pourra te refuser son enseignement. Helvidius te protégera... sa femme me l'a promis. Sois le disciple fidèle de celui qui fut plus que mon père, car il fut mon sauveur. Alors, un jour... j'en suis sûre... la prophétide fera luire sur toi le rayon d'Isis.

— Un jour ?... murmura Ombricius en courbant le col et en le redressant brusquement comme pour briser les fourches caudines sous lesquelles on voulait le faire passer. Puis il ajouta d'une voix impétueuse :

— Et si je consentais, ne me donneras-tu pas d'autre promesse ? C'est ton amour que je veux ; sans lui, que m'importe la vérité ? Alcyonée, m'aimes-tu ?

Pour la première fois, Alcyonée se tourna vers lui et le regarda en face.

— J'aime ton âme, Ombricius ! dit-elle avec un sourire, dont la candeur eût désarmé un Néron, tellement il planait au-dessus de toute crainte dans son affirmation sublime.

Ses prunelles foncées vibraient dans une sorte d'extase. D'un mouvement subit, elle s'agenouilla et plongea sa main dans la source :

— Vois, continua-t-elle, la tige de lotus que je portais aux noces d'Helvidia se cache dans cette eau. Le nouveau bouton n'est pas encore ouvert, mais il sortira bientôt.

Elle se releva et lui montra une large feuille qu'elle tourna quelque temps entre ses doigts en la regardant. Soudain elle fixa sur le tribun ses prunelles humides, où une flamme pure brillait dans l'iris violet, et ajouta à mi-voix :

— Comme je veille sur ces fleurs, Ombricius, je veillerai sur ton âme. Le jour où elle sera complètement éclose, je t'apporterai le lotus dans toute sa splendeur !

Ombricius se sentait gagné peu à peu par la douceur et la solennité de ce langage, qui dans toute autre bouche lui eut semblé une présomption ridicule ou un caprice d'enfant. Mais il ajouta aussitôt d'une voix haletante et d'un ton suppliant :

— Alors Alcyonée sera ma femme ?

— Oui... dit la prophantide en se détournant un peu, alors... Isis le permettra.

Et ses longues paupières abaissèrent leurs cils d'or sur ses joues rougissantes.

— Isis c'est toi ! s'écria le tribun en saisissant la main de la prêtresse avec l'impétuosité d'une passion triomphante.

A ce contact violent, au souffle de ces lèvres, qui frôlaient sa chevelure, et semblaient vouloir brûler les narcisses de sa couronne, Alcyonée, prise de peur, enlaça de nouveau la stèle de son

bras gauche et appuya sa tête contre la statuette de la déesse comme pour y chercher un refuge, mais sa main droite était restée aux mains d'Ombricius qui la couvrait de baisers enflammés.

A ce moment, une voix terrible s'éleva de l'autre côté de la source. Elle avait proféré le nom d'Alcyonée comme un cri de désespoir et comme la clameur d'une divinité vengeresse à tous les échos du jardin.

— Alcyonée!

Suivi d'Helvidius, Memnonès était debout près du groupe des amants. La prophantide tomba à genoux, la tête cachée contre la stèle qu'elle embrassait comme pour se défendre d'un coup mortel. Ombricius croisa les bras et regarda le prêtre avec un léger sourire de triomphe sur sa bouche amère.

— Alcyonée! Pourquoi es-tu ici avec cet homme, quand ta place était là-bas, à la tête du chœur sacré qui chante la déesse?

La voix sévère de l'hiérophante retentissait sur la source. Mais seules lui répondaient des voix lointaines de femmes qui chantaient : « Le dieu Osiris est mort! Où sont ses membres dispersés? O déesse! Nous cherchons avec toi, nous pleurons Osiris! Osiris!... » Les fragments déchirés de la strophe plaintive passaient sur la fontaine des lotus comme pour appuyer la question du prêtre. Pour toute réponse, Alcyonée baissa plus profondément sa tête le long de la stèle et l'embrassa plus étroitement.

Alors Memnonès se tourna vers le tribun :

— Qui t'a permis de franchir l'enceinte sacrée ? De quel droit viens-tu dans ce lieu réservé aux seuls initiés ?

Ombricius voulut parler, mais Helvidius s'interposa :

— C'est moi qui l'ai convié à notre fête, dit-il. Je l'ai fait à la prière d'Alcyonée et d'Helvidia.

— Alors je ne suis plus le chef du temple et celle-ci n'est plus la prophantide ?

— Écoute, Memnonès, et pardonne, reprit le décurion. Si le tribun refuse de se soumettre à notre règle, je serai le premier à le bannir de notre groupe, mais s'il accepte notre loi, nous ne pouvons le repousser. Alcyonée promet qu'il t'obéira. Réponds, Ombricius, acceptes-tu Memnonès pour maître ?

— Oui, dit le tribun, s'il me veut pour disciple.

— Tu le vois, il consent. A cette condition, peux-tu lui interdire le temple ? On doit refuser la vérité aux indignes, mais non pas à ceux qui la demandent sincèrement. Quant à la prophantide, il ne l'obtiendra que s'il s'en montre digne, après avoir fait le serment d'Isis selon la tradition. En attendant, qu'il soit admis à l'épreuve. S'il en sort victorieux, il sera le plus fier défenseur de notre phalange. Notre vérité met sur le front des lutteurs le sceau des héros... et puisque Alcyonée aime Ombricius, peut-être que son amour sera pour lui le rayon d'Isis.

— A moins, dit Memnonès, que l'amour d'Ombricius ne soit la fin de la prophantide et la mort d'Alcyonée. Qui peut me garantir la fidélité de ce disciple ?

Alcyonée s'était relevée et d'une voix forte, où reparut la prophantide, elle s'écria :

— Moi... avec ma vie !

— Tu l'aimes donc ? dit Memnonès, désespéré.

Alcyonée n'avait pas entendu. Sa pensée planait dans une autre sphère. Elle poursuivit d'une voix solennelle, comme si elle voulait graver ses paroles flamboyantes dans l'éther limpide qui conserve les serments :

— Pour qu'il devienne un fils d'Isis, et que sa force rayonne sur la cité de Pompéï, je m'offre en holocauste...

Memnonès reprit :

— Donc s'il triomphe dans l'épreuve ?

— Je serai sa femme.

— Et s'il te trahit ?

— Je regarderai brûler la flamme solitaire de mon beau désir, et je mourrai comme la Vestale enlacée à l'autel où brûle la flamme inextinguible...

Joignant le geste à la pensée, elle s'affaissa de nouveau près de la stèle qu'elle embrassait. Les trois hommes la regardaient avec un frisson intérieur, tant son acte avait quelque chose de définitif et de sacré. Mais Helvidius, prenant le bras d'Ombricius :

— Moi aussi je me porte garant de ce jeune homme, qui est un chevalier romain. Et maintenant retournons à la fête et laissons le père avec la fille.

*
* *

Quand Helvidius et le tribun eurent disparu dans le fourré de myrtes sauvages, l'hiérophante et la prophante restèrent immobiles, lui debout et les bras croisés, elle à genoux devant la stèle. Ce qui venait de se passer entre eux était si prodigieux et si inattendu, qu'ils ne le comprenaient ni l'un ni l'autre, comme si le coup de foudre qui les avait traversés les laissait vivants mais sans âmes. Il avait le sentiment d'avoir perdu sa fille adoptive et sa voyante, le trésor de son cœur et l'œil de son esprit dans le monde invisible. On l'avait dépouillé de sa couronne. Elle aussi comprenait qu'en obéissant à l'irrésistible impulsion de son cœur, elle avait perdu la confiance de son sauveur. Elle en restait brisée et pourtant elle avait obéi à un commandement de son âme plus fort que tous les scrupules. Voilà pourquoi ces deux êtres, unis par les liens les plus tendres et les plus subtils, demeuraient en face l'un de l'autre comme des étrangers qui s'étonnent d'être ensemble. Enfin Alcyonée, relevant la tête mais toujours à genoux, murmura en étendant les bras d'un geste suppliant vers Memnonès :

— Pardonne, père. Je n'ai pu faire autrement. Un dieu me poussait.

— Quel dieu ?

— Je ne sais, mais il parlait ici, dit Alcyonée en plaçant la paume de sa main fluide sur son sein gauche.

— Quel qu'il soit, ce n'est pas le mien.

— Pardonne à ta fille, à ta prophantide.

— Tu n'es plus ma fille, dit Memnonès durement, tu n'es plus la prophantide. L'alcyon des mers, que j'avais recueilli, s'est envolé. Tu n'es plus que l'enfant de Samothrace, volé par des pirates, la proie facile courant à son destin !

La prophantide s'était levée entièrement. Des larmes emplissaient ses yeux.

— Quoi, mon père, ne serais-je plus ton Alcyonée ?

— J'ignore si tu le redeviendras jamais, dit le prêtre. Va maintenant, rentre dans le chœur et pleure ton dieu perdu !

Alcyonée implorait du geste le baiser et l'étreinte paternelle, mais le bras tendu de Memnonès lui commanda de prendre les devants. Elle se mit en marche, à pas lents, la tête penchée, le visage dans ses mains. Du fond du bosquet de Perséphone, vers lequel ils s'avançaient, des voix pleuraient mélodieusement : « Isis, Isis, qu'as-tu fait de ton dieu ? »

CHAPITRE X

DANS LE TEMPLE

Marcus Helvidius appartenait à cette rare catégorie d'hommes, qui joignent au culte des vérités suprêmes, un énergique besoin d'action, et ne se réjouissent de leur pensée, que lorsqu'elle rayonne autour d'eux en groupant leurs semblables pour un effort commun. Son lieu de naissance et ses penchants naturels le rattachaient à l'ancienne école de Pythagore, aïeule vénérable des plus nobles philosophies de la Grèce, et que, néanmoins, toute l'antiquité frappa d'une sorte d'ostracisme, mêlé de crainte et de dédain. Originaire de Crotona, où le maître avait enseigné six siècles auparavant, Helvidius comptait parmi les rares Pythagoriciens qui avaient conservé la tradition intégrale du maître. En politique, il préconisait le gouvernement aristocratique, conférant le pouvoir

à une élite. Elle devait se composer, selon lui, d'une sélection de véritables initiés. Cette élite, il la voulait très haute par l'intelligence et par le caractère, capable par conséquent d'instruire et d'éduquer le peuple. La hiérarchie des âmes, inhérente à l'humanité et à la constitution de l'univers, devait être appliquée à l'État, et les hommes classés et employés selon leur rang dans l'évolution, où tous sont appelés à progresser, mais rarement à monter d'un ou de plusieurs degrés dans une seule vie. L'institut initiatique devait être l'école des gouvernants, et l'organisation politique des cités se modeler à l'image de l'idéal philosophique et de la vérité religieuse, idéal et vérité gardés comme dans un sanctuaire inviolable par une phalange choisie, et traduits à la foule dans la mesure seulement où elle peut les comprendre sous le voile de l'art et des symboles.

Cette doctrine de l'aristocratie intégrale, également ennemie de la tyrannie et de la démagogie, a eu de tous les temps le don d'exciter une haine égale chez les tyrans et des démagogues envieuses. C'est pour cela que Pythagore, qui avait institué cette sorte de gouvernement à Crotona, fut exilé de cette ville et périt à Métaponte dans un incendie, au milieu d'une insurrection populaire suscitée par le démagogue Cylon, auquel il avait refusé l'initiation. C'est pour cela que les Pythagoriciens exilés, qui survécurent au désastre, furent mal accueillis par les démocraties grecques,

et que les rares continuateurs de l'école restèrent suspects aux Césars romains.

Helvidius était alors un homme de trente ans, ouvert, généreux, confiant jusqu'à l'excès dans la puissance des idées, prêtant facilement aux autres sa propre bonté. La flamme d'un pur enthousiasme et d'une conscience sereine illuminait ses yeux. Une bandelette bleue, qui retenait ses cheveux, ceignait son front et son noble visage s'encadrait harmonieusement de boucles brunes. Les déceptions ne pouvaient abattre sa confiance dans le triomphe final du bien. N'ayant aucune ambition personnelle et son bonheur unique étant de se vêtir de vérité, il souriait aux perfidies de ses rivaux, et dédaignait les injures du vulgaire.

Julia Helconia, devenue sa femme, et qui ne voulut plus être appelée autrement que Helvidia, du nom de son mari, développait à ses côtés sa nature aimante et forte. Dès avant le mariage, elle avait reçu la pensée de son époux, avec sa parole et son amour, comme un vase d'albâtre transparent s'emplit d'un vin précieux et lui donne la grâce de ses formes en se colorant de sa pourpre dorée.

Avant son mariage, Helvidius avait voyagé en Grèce, en Egypte, en Orient, puis il était venu s'établir à Pompéi. Cette ville de repos, d'art et de plaisir, corbeille de roses à l'ombre d'un volcan, épanouie au bord du golfe magique, attirait étrangement les poètes, les orateurs, les philosophes.

Tous en demeureraient charmés. Son cadre somptueux, aux lignes molles et grandioses, invitait aux méditations profondes, aux créations audacieuses. Helvidius espérait y fonder un centre pour les idées pythagoriciennes et les introduire peu à peu dans l'organisme de la cité pour les répandre dans les villes encore à demi-grecques du golfe de Tarente, puis en Grèce et en Orient par ses relations avec Alexandrie. En sa qualité de décurion, c'est-à-dire de sénateur ayant part à l'administration de la ville, il avait fait venir Memnonès d'Égypte pour relever le culte dégénéré d'Isis à la hauteur qu'avaient su lui donner jadis les vrais disciples d'Hermès. Dès qu'il connut par sa femme la passion d'Alcyonée pour Ombricius Rufus, il se montra favorable à un mariage entre eux, espérant trouver dans le tribun un adepte influent de la doctrine et un défenseur auprès de Vespasien et de Titus. Donc Helvidius usa de toute son autorité pour faire partager sa conviction à Memnonès. Ses arguments l'obligèrent enfin à prendre Ombricius pour disciple et à l'admettre aux épreuves. L'enseignement serait donné par l'hiérophante dans la maison d'Helvidius et d'Helvidia, en présence du couple élu. A la parole du prêtre d'Isis, exposant la doctrine d'Hermès et de Pythagore, viendraient se joindre quelquefois la danse et la poésie, l'art sacré pouvant seul donner un corps aux vérités divines et changer le verbe abstrait en verbe vivant. Des jeunes gens et des

jeunes filles, choisis dans le groupe, exécuteraient les hymnes aux Dieux, selon le rite pythagoricien. Enfin, pour illustrer les sommets et les arcanes de la doctrine, qui échappent à toute analyse et ne se peuvent présenter qu'à travers l'extase religieuse ou poétique, Alcyonée réciterait à la fin, sur le mode dorien, les plus beaux des hymnes orphiques, conservés par la tradition secrète, ceux qui ont trait aux voyages célestes de Psyché. On verrait alors si du cœur du tribun on pourrait faire jaillir le purenthousiasme, qui se cache presque toujours comme une goutte de cristal au plus profond de l'âme humaine. Provisoirement on ne demanderait à Ombricius que le serment du silence sur tout ce qu'il verrait et entendrait. S'il sortait victorieux de l'épreuve, il serait admis solennellement dans l'ordre en prêtant le serment d'Isis par lequel on jurait l'obéissance aux maîtres et un dévouement sans réserve à la vérité. Après quoi l'on irait faire en commun le voyage de Grèce et d'Égypte sur un navire que possédait Helvidius. Des pythagoriciens, réfugiés sur les bords du Rhône, dans la province romaine, non loin de Massilia, lui avaient fait présent de cette magnifique trirème, dans l'espoir qu'il viendrait les visiter sur elle et peut-être s'établir chez eux. En ce moment même, le décurion de Pompéi la faisait peindre et décorer dans le port de Stabies. Sur cette trirème, Helvidius et Helvidia, Ombricius et Alcyonée se rendraient à Athènes sous la conduite

de Memnonès pour assister aux fêtes d'Eleusis. On y célébrerait le mariage d'Ombricius et d'Alcyonée et l'on reviendrait continuer tous ensemble l'œuvre commencée en Italie.

Ce fut la mort dans l'âme que Memnonès se résigna à l'arrêt du destin. Il devait y perdre, pensait-il, sa science et son bonheur. Mais il se souvint du mot de Sabaccas dans le désert des pyramides : « Tu ne trouveras la vérité suprême que dans la suprême douleur. » Il s'efforça donc de ne plus penser à lui-même, mais seulement à son devoir, de faire d'Ombricius un initié parfait et d'Alcyonée une épouse heureuse, non peut-être sans un secret espoir de ne pas réussir. Mais il refoula cette lâche pensée et ne voulut plus être désormais — que le maître, — c'est-à-dire un homme sans terrestre désir, plus qu'un homme, — un verbe vivant de l'Éternel.

*
* *

Les leçons commencèrent au lararium d'Helvidius. Le sanctuaire domestique avait pour tout ornement son petit autel toujours paré de fleurs et deux Muses de marbre, Melpomène et Polhymnie.

Une douzaine de femmes et de jeunes filles étaient rangées avec Helvidia sur le pourtour de l'hémicycle. Memnonès parlait debout devant

l'autel. En face de lui, sous le péristyle, s'assirent Helvidius, Calvus le Stoïcien, Ombricius Rufus et quelques jeunes gens. Tous suivaient avec une attention profonde les leçons quotidiennes du maître.

Alcyonée ne parut point à ces premières réunions. Pendant deux mois, Ombricius cessa de la voir. Quoique cette épreuve lui parût dure, il s'y soumit sans protester. Il avait confiance dans la promesse de la prophantide ; son amour-propre était satisfait ; enfin, grâce à l'enseignement de Memnonès, son esprit reprenait l'essor de son adolescence. Mais au lieu de se buter et de s'abattre sous les portiques étroits et nus du stoïcisme, il pouvait se donner carrière dans les grandioses avenues et dans les perspectives sans limite qui s'ouvraient devant lui. Après avoir esquissé, dans ses principes essentiels, la science des Nombres, cette clef de la doctrine hermétique, dont on ne comprend l'importance que par ses applications multiples à toutes les sciences et à la synthèse finale de l'univers, Memnonès passa rapidement à l'histoire des races humaines, en qui se marque la descente perpétuelle et l'incarnation visible de l'Esprit dans la matière. Il parla des continents engloutis, dont la tradition vulgaire a perdu le souvenir. Il raconta la vie des premières races humaines, plus semblables à des animaux qu'à des hommes, races dont les prêtres égyptiens ont conservé l'image et les gestes dans les hiéro-

glyphes gravés sur les murs de leurs cryptes et de leurs temples. Il peignit les Lémuriens, hommes des cavernes, qui habitaient jadis un continent hyperboréen et auxquels Eschyle semble alluder lorsqu'il fait dire à Prométhée : « Ils voyaient, mais ils voyaient mal; ils entendaient, mais ils ne comprenaient pas. Semblables aux fantômes des songes, ils vivaient depuis des siècles, confondant pêle-mêle toutes choses. » Il raconta l'histoire de l'Atlantide, immense continent, qui s'élevait jadis dans le grand Océan, bien au-delà des colonnes d'Hercule. Platon, initié par les prêtres égyptiens, en parle dans son *Critias* et son *Timée*. Après une série de cataclysmes, sa dernière île, nommée Posidonis par Platon, s'effondra neuf mille ans avant la fondation de Rome. Ce vaste continent, aujourd'hui disparu, fut cependant le théâtre d'une civilisation prodigieuse, qui dura des milliers et des milliers d'années et dont témoignèrent ses temples immenses, ses cités aux portes d'or. Une série d'îles, depuis englouties par des déluges successifs, reliaient alors l'Atlantide à l'Afrique et à l'Europe et facilitaient les émigrations. Les sciences et les arts, la magie et le culte du soleil naquirent parmi les Atlantes. C'est d'eux que sortirent les races choisies qui vinrent peupler l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Mais la science sacrée ne se constitua dans sa rigueur qu'en Égypte par Hermès, l'héritier de la tradition des Atlantes, et par les initiés qui régnèrent en son

nom. La science des nombres et des astres, de l'écriture et de la divination, la religion, qui traduit les forces occultes et les puissances cosmiques en symboles parlants, et l'art de gouverner les hommes, qui procède de la science de l'âme, atteignirent en Égypte leur apogée.

« Ainsi, concluait Memnonès, dans l'écrasante énormité des annales humaines, de siècle en siècle, de millénaire en millénaire, à travers toutes les races et tous les cataclysmes, la tradition sacrée est le fil conducteur, la chaîne qui ne rompt pas, le flambeau qui se voile souvent mais ne s'éteint jamais. Si la masse aveugle avance et marche lentement, ce n'est que grâce aux prophètes, aux envoyés de l'Éternel, qui s'incarnent sur terre. Autour d'eux se ramasse l'élite qui entraîne les foules. Grâce aux initiés qui se passent le flambeau de vie, jamais le feu sacré ne meurt, rien d'essentiel ne se perd et le trésor de ceux qui savent augmente toujours. A chaque prophète son message, à chaque race son œuvre.

« Avec la race doriennne, avec Orphée son prophète, continua l'hiérophante, commence l'ère où nous vivons. Le divin Orphée, sorti des sanctuaires d'Égypte, voulut traduire pour les Hellènes la science divine en vie et en beauté, dans les cités et dans les temples, dans le marbre et la chair. Telle est la magie évocatrice de sa lyre charmeuse. Avant lui, le monde ne connaissait que le Prêtre et le Roi. Dans la sombre forêt des

hommes, Orphée jeta, comme des flambeaux, le Héros et le Poète, l'Amante et la Pythonisse, torches vivantes de Prométhée. Nous, les disciples d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore, nous agitions ces torches dans le monde, nous brûlons d'en allumer de plus belles encore... Mais il faut croire à la science divine pour combattre les combats divins ! »

Ces discours hardis ravirent Ombricius. Ils faisaient tressaillir des sources inconnues dans la roche dure de son cœur. Peut-être n'eût-il point prêté l'oreille à ces notes inconnues, si leur harmonie puissante n'eût flatté son orgueil. Il se voyait déjà initié, prophète, mage, plus puissant que tous les empereurs. Il effrayait la foule de son prestige, sa volonté faisait et défaisait les Césars. — Mais les pensées d'Ombricius prirent un autre cours, son attitude changea du tout au tout, quand Memnonès aborda la seconde partie de l'enseignement secret. L'homme et le genre humain n'ont pas seulement une histoire terrestre, ils ont une histoire cosmique avant et après cette vie. Comment l'âme humaine est-elle descendue de la divinité ? Par quelle série de chutes et de réascensions est-elle parvenue à son état actuel ? Quel est son voyage cosmique après chaque mort ? Par quelle inéluctable loi est-elle forcée de se réincarner après chaque séjour auprès des génies familiers et des dieux créateurs ? Quelles sont les conditions de sa délivrance finale, de son retour

en pleine conscience et puissance dans sa patrie divine ? Sur cette redoutable et sublime odyssee de la Psyché humaine en mal d'une Psyché divine, Memnonès ne donna que de courts aperçus, ouvrant des échappées partielles, essayant seulement de démêler le fil qui relie ces existences diverses et la loi d'ensemble qui les gouverne. Il ajoutait d'ailleurs qu'Ombricius recevrait sur ce sujet de plus amples lumières à Eleusis et que pour se faire une idée approchante des mystères prodigieux de l'*En deçà* et de l'*Au-de-là* de la vie terrestre, il fallait apprendre peu à peu à y pénétrer soi-même. Ceci demeurerait réservé aux derniers degrés de l'initiation.

Aux premiers pas du maître, dans *l'histoire céleste de Psyché*, Ombricius éprouva un sentiment d'inquiétude et de vertige. Cette doctrine de l'immortalité multiple et graduée avait beau sortir de l'arcane de la conscience et du centre divin de l'univers, elle inspirait au tribun une aversion secrète. En écoutant Memnonès, il avait la sensation d'un habitant de la terre ferme, entraîné malgré lui, par des marins téméraires, en pleine houle, sur une mer sans rivages. L'œil intérieur ne voulait-il pas s'ouvrir en lui, ou bien la crainte instinctive devant l'inconnu le retenait-elle ? Bientôt son malaise se changea en révolte. L'étroitesse de son esprit, la pusillanimité de son âme arborèrent le casque de l'orgueil pour se masquer et se parer devant sa conscience obscurcie. Sa raison se

refusait à admettre ces audacieuses hypothèses qu'on lui présentait comme des vérités transcendantes et dont on ne lui fournissait aucune preuve tangible. Son orgueil se cabrait à l'idée d'avoir existé sous d'autres formes et de devoir changer bien des fois encore de corps et de conscience. Qu'était-ce que cette doctrine qui vous arrache à la terre ferme des sens pour vous jeter dans un abîme d'incertitudes ? De quel droit ce prêtre présomptueux menaçait-il d'extraire l'âme du tribun de son corps bien portant pour le lancer dans l'espace ? Ce ciel fictif valait-il les joies palpables de la terre ? Plutôt, se disait-il, vivre d'une seule vie avec toute l'énergie des passions et trouver le néant au bout que d'être chassé comme une ombre vaine à travers tant d'existences par un pouvoir inconnu !

La présence d'Alcyonée, qui apparut enfin dans l'hémicycle, ne fit qu'augmenter cette irritation. Elle ne quittait pas le cercle des femmes et des jeunes filles, qui l'entouraient d'un mur de tendresse et de respect. Captive de son groupe, elle lui sembla presque étrangère. Le tribun et la prophantide n'échangeaient plus que des regards furtifs. Souvent elle tournait vers lui des prunelles humides et scintillantes. Parfois aussi elles se voilaient de froideur et l'âme d'Alcyonée s'échappait au loin. Le mystère de cette âme qu'il ne pouvait pénétrer l'inquiétait plus encore que le mystère des choses. L'attitude d'Alcyonée pendant les der-

nières leçons de Memnonès ne fit qu'approfondir l'abîme qui les séparait. Tandis qu'Ombricius devenait de plus en plus rebelle aux idées de l'hiérophante, la prophantide s'élevait avec délice à ces hauteurs inaccessibles. Elle y planait comme un oiseau porté par le vent. Précédant et suivant la parole du maître, des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles évoluèrent dans l'hémicycle, au son du théorbe et de la lyre. C'étaient des hymnes très anciens, des invocations aux dieux, datant des temps orphiques. Tandis que ces âmes confiantes s'élançaient vers les puissances invisibles, tandis que leurs gestes expressifs, leurs voix vibrantes, leurs visages brillants semblaient puiser des forces nouvelles dans l'âme du monde, le cœur d'Ombricius allait s'endurcissant et se fermant de plus en plus. Ces transports l'indignaient, ces joies qu'il ne partageait pas le mettaient en colère. Pour comble d'humiliation, Alcyonée paraissait l'oublier. Assise sur le socle de la Muse, dont elle tenait les genoux embrassés, le visage aussi pâle que le marbre auquel sa tête s'appuyait, elle semblait voisine de l'extase.

Ce fut dans cette attitude qu'Alcyonée écouta la dernière leçon de l'hiérophante. Memnonès y dépeignit le bonheur de l'âme arrivée au but de ses migrations et de ses métamorphoses, lorsque, parvenue dans son divin séjour, elle embrasse d'un seul regard son voyage cosmique. Ce jour-là, trois personnes occupaient seules l'hémicycle ;

Au centre, Memnonès ; à gauche, Alcyonée ; à droite, Helvidia, une lyre d'ivoire couchée sur ses genoux. Le prêtre d'Isis disait, achevant son discours : « Les paroles humaines ne peuvent décrire les spectacles qui se déroulent devant l'âme transfigurée dans la région dont je vous parle, mais l'art sacré a tenté quelquefois de les traduire. Pour illustrer le verbe d'Hermès, la prophantide vous dira *le Chant de la divine Psyché*. » Sur ces mots Memnonès quitta l'hémicycle et alla s'asseoir, sous le péristyle, à côté d'Helvidius.

Alcyonée parut sortir du songe qui la liait à la statue de Polymnie et quitta lentement le marbre fraternel. Elle marcha comme en rêve vers l'autel domestique et versa un peu de poudre de styrax sur le feu assoupi sous la cendre. Une flamme vive en jaillit. Alors la prophantide leva sa tête couronnée de narcisses vers la voûte, et récita d'une voix profonde l'hymne mystérieux aux accords de la lyre touchée par Helvidia :

Je suis fille des Dieux et la sœur des Génies.

Des cimes de mon astre,

J'ai vu leur cortège

Monter et descendre sur les mondes,

Du nadir au zénith,

Du zénith au nadir.

Lumière ! Harmonie !

La Science et l'Amour débordent de mon cœur.

Frémissant et splendide,

Comme une étoile en moi

Brille un divin souvenir...

Nul ne peut m'arracher ma couronne immortelle !
Hordes obscures, fantômes d'en-bas,
Cachots ténébreux, ô siècles sans nombre
Qui menaciez de m'engloutir,
Vous ne pouvez plus rien sur moi !
Vous passez, je demeure ;
Vous tombez, je surgis...
Je suis le Désir éternel,
Je suis l'éternel Souvenir,
Je suis — la divine Psyché !

Les derniers accords de l'heptacorde soutenaient encore le geste envolé de la prophétide.. Chacun suivait en lui-même le prolongement de ses paroles comme les cercles de cristal formés par un cygne dans une onde azurée. Mais soudain l'émotion jaillit de ces jeunes poitrines aux cris passionnés : « Gloire à Memnonès ! Gloire à notre Alcyonée ! »

— Honneur à tous les deux ! dit Helvidius en offrant une gerbe de fleurs à la prêtresse.

Elle les prit en souriant, se pencha sur la joueuse de lyre et l'embrassa comme si elle avait honte de son audace et se sentait redevenir une femme fragile après avoir figuré la divine Psyché. Pour toute réponse, Helvidia pressa les cheveux dorés de la vierge entre ses mains moelleuses et serra sa tête brûlante contre ses seins puissants d'épouse, en couvrant de baisers ce front où perlait une sueur d'enthousiasme.

*
* *

Tout le monde se leva en tumulte : Ombricius, immobile et muet, resta sur son siège. Son cerveau bouillonnait ; son cœur était de glace. Il avait l'air désappointé d'un chien de chasse, qui voit une alouette s'essorer du sillon et ne peut la suivre dans l'espace. Plein d'une rage sourde contre ces transports qu'il ne pouvait comprendre et qu'il trouvait absurdes, il en voulait à tous, à Memnonès, à sa doctrine, à ses disciples, à la prophantide elle-même. Et pourtant la beauté surnaturelle d'Alcyonée excitait au plus haut point tous les désirs latents de son être par un charme invincible. Mais il trouvait que seul il avait des droits sur elle et qu'on lui arrachait un trésor laborieusement conquis. L'oubli de soi est l'essence du grand amour comme de l'enthousiasme. Ces deux facultés sublimes, les plus puissantes de toutes, sembleront toujours une insigne folie à ceux qui sont incapables de s'abîmer dans une autre âme ou de se perdre en Dieu.

Alcyonée était restée seule dans l'hémicycle, près de la statue de Polymnie, et jouait avec une guirlande de laurier tressée à son socle. Elle semblait attendre Ombricius. Il s'approcha d'elle.

— Depuis trois mois, dit-il, je n'ai pu te parler, Alcyonée ! A peine t'ai-je entrevue... à peine ton regard lointain m'a-t-il dit que tu te souvenais de

moi... Tu as erré dans d'autres mondes, loin de moi, dans quelque ciel inaccessible... Aujourd'hui, ton chant sublime m'a désespéré... Je perds pied dans ces espaces sans bornes ; les ailes me manquent pour y suivre la divine Psyché. La couronne de narcisses, qui brille sur ta tête, m'offusque et me blesse... Ces fleurs, Alcyonée, sont intangibles comme les étoiles !

Alcyonée, dont les paupières étaient restées baissées pendant ce discours, leva sur le tribun des yeux étonnés comme si elle ne le reconnaissait pas. Puis ses lèvres mobiles esquissèrent un sourire d'une grâce infinie. Elle ôta la couronne de narcisses posée sur sa tête et dit en la tendant au jeune homme :

— J'ai cueilli ces narcisses dans la fraîcheur du matin. C'est ainsi que je voudrais cueillir ton âme pour l'offrir à Isis. Respire leurs corolles... Que te dit leur parfum ?

Ombricius prit la couronne entre ses mains et se mit à humer amoureusement le cœur jaune de ces étoiles nacrées, dont la fine odeur est aussi capiteuse que celle des jasmins. Il regardait alternativement les narcisses et la prophantide souriante. Brusquement il lui rendit la couronne.

— Ce que me dit ce parfum?... s'écria-t-il. Que je t'aime comme un fou et que tu ne m'aimes pas !

Elle l'enveloppa d'un regard de tristesse et d'immense pitié :

— Je ne t'aime pas? As-tu donc oublié mon serment près de la fontaine des lotus?

— Si tu m'aimais, dit Ombricius, tu comparais à descendre jusqu'à moi... sans cela je ne pourrai pas te rejoindre... Jamais je ne monterai si haut!... Ah, si tu m'aimais, oui, si tu m'aimais... tu me donnerais ta couronne... sur le champ!

Alcyonée eut un frémissement de terreur. Elle pressa ses deux mains crispées sur sa poitrine comme pour contenir les vagues de son émotion. Puis, dans un mouvement d'ineffable tendresse, elle pressa la couronne de narcisses contre ses lèvres. Dans ce contact, elle sembla puiser une inspiration subite, car elle dit d'une voix plus tranquille :

— Oui, Ombricius, ces fleurs t'appartiendront. Car je suis toute à toi... Puis, radieuse, d'un geste fier, elle plaça la couronne sur la tête marmoréenne de Polymnie en ajoutant : Nous monterons ensemble!

A ce moment, un groupe de jeunes filles s'élança vers Alcyonée comme un tourbillon. Elles l'enlacèrent d'une guirlande de roses en s'écriant : « Comme elle est belle! Elle est transfigurée! C'est la divine Psyché elle-même! — A toi la lyre qui enchaîne les âmes! dit Helvidia en lui donnant la lyre d'ivoire. — A toi la couronne immortelle! » dit Helvidius, en replaçant la guirlande de narcisses de la tête de Polymnie sur la tête

d'Alcyonée dont les joues s'enflammèrent. Memnonès, debout à quelques pas, regardait sa fille d'adoption et contemplait son œuvre d'un œil triomphant. Alcyonée recevait ces honneurs sans orgueil. L'air sombre d'Ombricius l'inquiétait. Elle venait de jeter un nouveau coup d'œil dans son âme et d'y apercevoir pour la première fois les âpres désirs et l'enfer de l'égoïsme.

Ombricius, qui s'était retiré sous la colonnade du péristyle, regardait le groupe de loin. Il se disait avec amertume : « La voilà parmi ses égaux, mais moi je n'en suis pas. Tous ces Isiaques forment une seule famille. Ils la possèdent, mais moi je ne la possède pas. » Une secrète envie, une sourde colère couvait dans son cœur. Pour la calmer, il ajouta : « Elle m'aime... Eh bien, je l'aurai de force ! » Et il sortit, sans avoir pris congé de personne.

CHAPITRE XI

HÉDONIA MÉTELLA

Le lendemain, Ombricius se promenait fiévreusement sous le grand portique du forum, où les riches Pompéiens et les sémillantes Pompéiennes venaient respirer la fraîcheur du soir, en traînant sur les mosaïques leurs toges et leurs stoles, s'épier derrière leurs capes plissées et nouer des intrigues faciles, moins savantes que leurs coiffures. Soudain Simmias lui frappa sur l'épaule et lui prit les deux mains.

— Une divinité propice t'amène, s'écria le Grec. Je sors de chez la femme la plus extraordinaire de Pompéi. Elle donne un souper ce soir. La délicieuse Myrrhina, qui m'est parfois infidèle mais qui me revient toujours, m'a promis de danser chez cette dame illustre. Or voici ce que m'a dit la reine de Pompéi : « Puisque tu m'a-

mènes la première danseuse de Pompéi, pourquoi ne pas m'amener aussi le plus fier tribun de l'armée de Titus, qui est devenu, dit-on, le plus savant des philosophes? Je voudrais compter ce chevalier romain parmi mes hôtes. Voici trois mois que tu m'as promis de m'amener Ombricius Rufus, et tu n'as pas tenu parole. » J'ai répondu à cette reine : « Si je le trouve, je jure par tous les dieux que je te l'amènerai ce soir. » Ai-je eu tort ?

— Le nom de cette femme ?

— Hédonia Métella.

Ombricius fouilla en vain dans sa mémoire.

— As-tu donc oublié la patricienne, qui passait en litière là-bas, le jour du mariage d'Helvidius, et la rose de Paestum tombée comme par hasard dans le pan de ta toge ?

— Maintenant je me souviens, dit Ombricius, qui, sous le charme d'Alcyonée, n'avait plus repensé à l'aventure.

— Je ne veux pas te prendre au dépourvu, mon cher tribun, continua l'Epicurien. Il faut que tu saches où je vais te conduire. Le temple d'Isis à ses mystères, que j'ignore ; la maison de Hédonia Métella a les siens, coutumes, rites et lois. Je te servirai de guide dans ce labyrinthe. C'est un lieu singulier, plein d'attraits et de pièges. Les uns y trouvent leur fortune, les autres leur perte. Mais je dois t'avertir d'une particularité de cette femme dangereuse. Quiconque

a mis une seule fois le pied chez elle, devient forcément son ami ou son ennemi. Et gare à ce dernier ! Car si elle est généreuse pour ceux qui se soumettent à ses caprices, on la dit redoutable pour ceux qui lui résistent. Donc, réfléchis avant d'accepter ; et, si tu viens, sois sur tes gardes.

— Ah, Simmias, s'écria Ombricius qui avait retrouvé subitement sa gaieté, tu es un grand orateur. Tu as su me prendre par mon faible. Il y a du danger ? Donc j'irai. D'ailleurs j'ai besoin de distraction.

— A merveille, dit le Grec en frappant dans ses mains. Viens donc souper avec Myrrhina et moi. Nous irons après chez la reine de Pompéi.

Une heure après, les deux amis et la miŕe Myrrhina, nonchalamment étendus sur des lits somptueux, soupaient gaîment dans l'élégant triclinium de Simmias. Sur les murs peints en rouge, couraient des guirlandes de verdure entremêlées de chairs roses ; néréides nageuses, amours volants, sphinges et pégases, sveltes figures de femmes posées comme de fines colonnettes au milieu d'une architecture aérienne d'arabesques et de feuillages. Les propos légers des convives volaient comme une troupe de moineaux pillards sur les plats de poisson et de chasse, parmi les vases et les fleurs. Lorsqu'on passa les coupes de vin, Simmias gravement prit la parole :

— Sache donc, mon ami, que Hédonia Métella est fille du patricien Métellus et d'une princesse

numide. Elle réunit en elle l'orgueil superbe de la Romaine et la flamme subtile des races d'Afrique. C'est une dompteuse d'hommes et une indomptable, car, jusqu'à ce jour, elle a su se maîtriser. Il y a en elle de la Bacchante et de l'Agrippine, mais l'une et l'autre se cachent sous un merveilleux enjouement. Sa volonté mâle a dressé ses passions femelles, comme une meute de panthères, à la poursuite de ses desseins profonds. Si j'étais philosophe, je définirais son caractère : la volupté profonde au service d'une ambition démesurée.

— Mais le but de cette ambition ? demanda Ombricius.

— Personne ne le connaît, tant sa conduite est bizarre.

— Oh ! de grâce, pas de philosophie ! s'écria Myrrhina, qui avalait une huître en renversant sa jolie tête. Son histoire ! son histoire !

— J'en sais peu de chose, continua Simmias. Dans son enfance, elle fut, dit-on, une favorite de Poppée. L'épouse de Néron aimait à prendre la petite patricienne sur ses genoux. Enfant précoce et femme avant l'âge, Hédonia sut-elle dès lors boire dans les yeux et les propos de la blonde Juive, maîtresse du monstre, la subtile essence de ses grâces perfides et de ses manèges savants ? Sut-elle épier son art de gouverner César avec des sourires, des larmes et des menaces, d'exciter par des refus, de retenir par des caresses, de

hanter par des regards ? Je ne sais. Toujours est-il qu'à dix-huit ans, elle épousait le plus opulent des proconsuls de l'empire enrichi par d'innombrables exactions et que ce mari complaisant mourut au bout de quelques années après lui avoir légué son immense fortune : maison de Rome, terres d'Épire et de Campanie, villa de Baïes, musées, statues, trésors sans nombre avec un bataillon de clients dévoués, et une armée d'esclaves.

— Comme je voudrais être cette femme ! soupira Myrrhina en ouvrant un de ces coquillages appelés *fleurs de mer* dont la pulpe blanche tendait sa chair encore vivante vers les lèvres sensuelles de la mime.

Ici Simmias baissa la voix pour ne pas être entendu des esclaves, qui allaient et venaient avec des plats d'argent :

— On prétend, je le dis entre nous, que Hédonia avait empoisonné son vieux mari avec une fiole cachée dans ses cheveux.

— Comment cela ? dit Myrrhina tremblante de curiosité et d'émotion.

— Oh ! d'une manière exquise, dit en souriant l'épicurien. Le vieillard aimait à dénouer, après le festin, la crinière noire de sa jeune femme et à la respirer longuement. La petite fiole en émail était entortillée dans une boucle comme un bijou. Pendant que le proconsul imprimait ses lèvres sur l'épaule nue de Hédonia, elle tenait sa coupe

d'une main. De l'autre, elle versa délicatement le contenu de la fiole dans le vin et offrit le breuvage mortel à l'époux enivré du parfum de sa chair et de sa splendide chevelure. Le fait est-il vrai ou serait-il la calomnie d'un esclave? L'histoire a couru Rome et la province. Après tout... j'aimerais à mourir ainsi. Qu'en dis-tu, Myrrha?... Y consentirais-tu?

— Ah! méchant! s'écria l'actrice, dont les yeux flambèrent d'une farouche indignation. L'horrible femme!... mais quelle superbe scène à mimer!

— Et après? dit le tribun, qui avait cessé de manger et de boire.

— Depuis ce jour Hédonia a joui de son luxe et de sa fortune, sans se remarier. A Rome, elle eut une série d'amants. Car on peut dire d'elle comme de Poppée qu'elle ne sut jamais distinguer un amant d'un époux. Le plus illustre de ses adorateurs fut Cécina, général de Vitellius, militaire de premier ordre, homme ambitieux et violent. Ils se quittèrent brusquement sans qu'on ait su pourquoi. Il paraît qu'elle lui garde rancune, car elle n'en parle jamais. Cécina est devenu depuis un grand personnage. Pendant la guerre sanglante entre les armées de Vitellius et de Vespasien, Hédonia Métella s'est attachée à la fortune de Titus, le jeune fils de notre empereur. Elle a beaucoup d'influence sur lui par sa femme. Il y a un an qu'elle est venue s'établir dans sa maison de Pompéi. Mais

que médite-t-elle ? Je crois qu'en attendant sa destinée elle se divertit.

— Et comment ?

— D'une manière savante et raffinée. Elle a fondé *la confrérie hédonienne*.

— Qu'est-ce que cela ?

— Cette confrérie se compose naturellement des adorateurs de Hédonia. Je n'en suis pas, mais je fréquente le cercle par intervalles comme ordonnateur des fêtes de danse et de musique. En cette qualité, je sais à peu près ce qui s'y passe. Pour être du cercle de Hédonia, il faut faire un serment de soumission qui oblige les participants à obéir à tous ses caprices. Elle les en récompense tous selon sa fantaisie, mais pas de la même manière, chacun selon ses mérites. Il faut lui rendre cette justice que jusqu'à ce jour elle a su faire régner parmi eux l'ordre le plus parfait. Lorsqu'elle a choisi un amant, il doit être pendant le temps de sa faveur considéré comme le prince de la confrérie. Il est consacré par une cérémonie particulière. Tous lui doivent le respect. Les jaloux, les taquins, les grognons sont impitoyablement chassés. Les autres obéissent, attendent, espèrent leur tour et souvent en vain, mais n'en sont pas moins heureux d'être de la confrérie, qui permet d'approcher la reine de Pompéi et d'être de ses fêtes. Ce privilège a de grands avantages. Beaucoup de ses protégés, de ceux-là même qui n'ont pas obtenu ses plus hautes faveurs, sont devenus

préfets, généraux, préteurs. Elle ne les oublie pas, elle les défend à l'occasion lorsqu'ils continuent à lui obéir. Voilà sans doute pourquoi ceux qui sont de la confrérie s'en vantent et pourquoi ceux qui n'en sont pas médisent des hédoniens et les envient. Bref, tout le monde blâme les vices de la reine de Pompéi, mais tout le monde lui fait la cour. On l'abomine, mais on l'adore; on la désire et on la craint, parce qu'elle a le charme et le pouvoir. J'allais oublier de te dire, mon cher Ombricius, pour te bien renseigner, que Hédonia Métella ne croit pas plus aux dieux miraculeux des prêtres qu'au Dieu inerte et abstrait des philosophes. Cette impiété notoire pourrait lui être nuisible en haut lieu, si elle n'affectait publiquement un culte pompeux pour la divinité de César, ce qui la libère de tout soupçon de sacrilège. On dit aussi qu'elle rend un culte secret à Hécate, dans un petit temple situé dans son jardin de Baïes. Mais personne n'y pénètre; elle défend d'en parler. C'est un mystère. J'ai dit, heureux tribun, car c'est tout ce que je sais.

— C'est assez pour nous promettre une belle soirée, dit le tribun en se levant avec un sourire de supériorité qu'il affectait d'ordinaire lorsqu'on parlait devant lui de femmes opulentes ou de richesses, mais où perçait toujours une pointe de convoitise.

— Moi, j'ai peur de danser devant cette magicienne, dit Myrrhina. Elle me jettera un sort.

— Allons donc ! dit Simmias, elle te fera un cadeau superbe, qui te portera la chance pour le reste de ta vie.

Le tribun mit sa toge. Simmias agrafa sur les épaules de la mime un manteau qui la cachait complètement, et tous trois sortirent ensemble.

*
* *

L'intérieur de la maison de Hédonia brillait de lampadaires. Conduits par le nomenclateur, Simmias, Myrrhina et Ombricius traversèrent une enfilade d'atriums, de péristyles, de galeries, de labyrinthes éblouissants. Les colonnes de jaspe et de porphyre se succédaient. Les scènes mythologiques étalaient sur les murs peints en rouge leurs guirlandes de beaux corps, leurs fêtes de chairs blanches, roses et brunes. De gracieux éphèbes et de molles déesses souriaient dans les niches. Des amours en terre cuite folâtraient sur des parterres de fleurs. Ils trouvèrent la maîtresse du lieu entourée d'une douzaine de jeunes gens en chlamydes patriciennes, agrafées de fibules et de camées. Le groupe occupait le nymphéum. Au fond d'une petite salle en hémicycle, la nymphe de marbre, à demi couchée, émergeait d'un bosquet de fins feuillages et de plantes aquatiques. De son urne penchée, la déesse versait doucement un filet d'eau dans un bassin caché par des touffes d'algues. Un banc de pierre longeait l'hémicycle. Devant la

nymphes, on avait ménagé trois sièges dans la fontaine ombreuse. Sur celui du milieu, rembourré de coussins de byssus, trônait Hédonia Métella, en péplum de pourpre à ceinture dorée, les cheveux relevés sur le front à l'impériale, cerclés d'un diadème et retenus, en arrière, par une résille de pierreries. Une écharpe de l'Inde, en soie rose brodée de fleurs, passait derrière son cou et s'enroulait à ses bras nus. Une seule boucle de sa chevelure noire et luisante tombait mollement sur son cou, comme un serpent engourdi par un parfum violent.

Ombricius n'avait vu qu'une fois cette femme dans sa litière. Ses traits hautains s'étaient gravés dans ses yeux par un éclair de volonté. Maintenant, il fut frappé de la grâce morbide qui se jouait sous sa beauté. Sur une poitrine opulente se dressait la nuque moulée comme le col d'une amphore. Le front impérieux et large, l'ovale du visage, la fierté des lignes annonçaient la Romaine de race. Mais la mobilité du cou, les larges narines frémissantes trahissaient l'Africaine. Rien de plus changeant que l'arc de sa bouche onduleuse, aux coins relevés d'une douceur féline ou rabaissés par une ironie subtile. De grands yeux noirs dominaient ces traits, des yeux impénétrables et fixes comme ceux des fauves du désert, miroirs impassibles dont l'inquiète profondeur reflète avec le même calme les ciels incendiés et les trombes de sable.

Quand Hédonia aperçut Ombricius, elle radoucit

le feu de ses prunelles, rapprocha ses paupières et salua son nouvel hôte d'un geste gracieux.

— Sois le bienvenu dans mon cercle élu, seigneur Ombricius. Ton nom illustre m'est connu depuis longtemps par la renommée de cette ville ; mais plus encore par tes exploits de Palestine. Je sais que tu es le premier soldat de l'armée de Titus.

— Longue vie et gloire à Hédonia Métella, dit Ombricius en inclinant la tête. C'est justement qu'on t'appelle la reine de Pompéi ; mais tu oublies que je suis en disgrâce...

— Tu crois cela, mon cher tribun ? Quelle erreur ! Moi, je sais le contraire et te le prouverai quand tu voudras.

Ombricius se rapprocha. Ils causèrent à voix basse un instant. Les regards curieux et défiants convergèrent sur le tribun ; mais la patricienne aussitôt :

— Mon nouvel hôte, vous connaîtrez bientôt les membres de ma confrérie. Je ne vous en présente que trois ; ils vous présenteront aux autres... Voici pour commencer le noble Lentulus, sénateur de Pompéi, mon plus ancien ami, très sage et très éloquent.

Ombricius vit un grave magistrat, d'âge mûr, aux cheveux gris, qui lui tendit la main d'une mine sévère, en l'examinant de la tête aux pieds.

— Voici, continua Hédonia en souriant, voici l'excellent Flavulus, un poète qui renouvelle pour

nous les beaux jours de Catulle, mon poète !

Ombrius aperçut un homme chauve, vieilli avant l'âge, à l'œil fiévreux, au visage flasque et bouffi, sillonné de rides verdâtres par la débauche précoce. Sa bouche lippue riait d'impudence et de vanité.

— Et voici, poursuivit la reine du cercle, un novice, le noble Crispus, chevalier romain, jeune d'années et déjà grand d'espérance.

Le tribun reçut le salut obséquieux d'un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, mince de corps et de visage, type accompli d'élégance et de charme. Tout en lui était accentué et fin, le nez et le menton, la main et le pied. Son œil étincelait d'esprit. Il tenait à la main une coupe avec une grâce d'éphèbe.

— C'est le nouveau prince régnant, dit Simmias à l'oreille d'Ombrius.

— Et maintenant, reprit la patricienne, continuez, mon cher Lentulus, et dites-nous les nouvelles du jour.

— Depuis huit jours, dit le sénateur, il n'est question dans la ville que de la trirème du décurion Marcus Helvidius. Il paraît qu'il l'a fait construire en Ligurie. Elle porte le nom d'Isis. On dit que c'est une merveille. Aucun des navires de la flotte de Misène n'a cette forte carrure, cette proue puissante et ces voiles splendides. Depuis quelque temps on la décore dans le port de Stabies, mais elle est bien gardée par de féroces Ligures. Per-

sonne n'a le droit d'en approcher. Loin de nos vulgaires barques de plaisance, l'orgueilleuse trirème repose à l'ancre et semble narguer le monde.

— A quoi servira cette merveille? dit Hédonia.

— On croit qu'Helvidius médite une tournée dans tous les grands ports de l'Italie méridionale. On dit même qu'il veut pousser son voyage jusqu'en Grèce et en Égypte pour y répandre ses idées sur le gouvernement aristocratique, et y établir une ligue des villes libres contre l'Empire romain et contre César. Sous son apparence affable et modeste, Helvidius est un homme dangereux. Jamais il n'a consenti à rendre un culte à César. Avec sa trirème il se donne des airs de roi et de demi-Dieu. Ces nouveaux Isiaques sont peut-être plus funestes que l'obscur secte des chrétiens. Ceux-ci sont pauvres et ignorants; ils ne convertissent que des esclaves. Les Isiaques sont riches et instruits et s'adressent à l'élite. Ils se disent les amis du genre humain, mais sont comme les chrétiens les ennemis de César et du peuple romain. Un jour, il faudra sévir contre eux.

— Que parlez-vous d'Helvidius? dit le poète Flavulus. Celui-là du moins est beau et charmant, mais ce prêtre d'Isis qu'il a fait venir d'Égypte! Vit-on jamais personnage plus hirsute et plus funèbre? Maussade et hautain, ne parlant à personne, il traverse les rues, l'œil fixe et sinistre, perdu dans ses pensées. C'est un spectre mal vêtu. La peau de panthère qu'il porte sur son corps

émacié est une insulte à Bacchus. Que ne suscite-t-on une émeute populaire pour le chasser de Pompéi!

— Vous parlez du prêtre, mon cher Flavulus, mais vous oubliez la prêtresse, dit Crispus avec un sourire spirituel en se plaçant au centre de l'hémicycle, en face de Hédonia. Ce Memnonès, paraît-il, l'a ramassée quelque part chez les brigands des Cyclades. Mais cette fille de Samothrace n'est pas la première venue.

— Est-elle belle? demanda Hédonia en avançant la tête.

— Elle n'est pas belle, mais étrange et délicieusement jolie. On ne la voit jamais que voilée dans les rues, lorsqu'elle se rend chez la femme d'Helvidius accompagnée de sa vieille Nubienne. Mais je l'ai aperçue dans le Temple d'Isis, pendant le sacrifice du feu et des parfums, le seul qu'admettent les Isiaques. Elle a de ravissants cheveux d'or et des yeux couleur d'hyacinthe. On prétend que lorsqu'elle s'endort en présence du prêtre, Isis lui apparaît et qu'il la consulte alors pour savoir comment il faut traiter ses disciples. Or Isis apparaît tantôt avec une clef, tantôt avec un miroir, tantôt avec un fouet.

— C'est juste, dit gravement Hédonia Métella, on voit la déesse figurée avec ces trois emblèmes dans les temples du Nil. J'ai remarqué cela dans mon voyage d'Égypte.

— Mais que signifient ces trois objets? demanda

la troupe des jeunes gens qui s'étaient groupés autour de Crispus.

— Voici, écoutez bien. Quand Isis porte la clef, on reçoit le disciple tout de suite en grande pompe. Quand elle porte le miroir, on le soumet à une longue épreuve qui dure parfois des années. Quand elle porte le fouet, on le chasse.

— A coups de fouet ! le symbole est clair, clamèrent les jeunes gens dans un joyeux éclat de rire.

Le tribun se tenait à l'écart, hors de l'hémicycle. Il se sentit visé et rougit. Il brûlait de répondre en paroles cinglantes à tous ces jeunes fats ; mais il ne le pouvait sans se trahir. Il ne bougea pas et se tut.

— Vous parlez en profanes et d'après la voix populaire, dit Hédonia Métella en élevant la voix. Mais, si je ne me trompe, nous avons ici un véritable initié d'Isis, et c'est notre fier tribun lui-même. N'est-il pas vrai, Ombricius Rufus ?

— Initié, non ; disciple, oui. Mon épreuve n'est pas terminée, dit Ombricius avec un peu d'embarras en se rapprochant du cercle.

— Qu'importe ? murmura Hédonia de sa voix la plus pénétrante et de son sourire le plus enjôleur. En public, je comprends ta discrétion, mais en privé... Viens t'asseoir près de moi, généreux tribun. Tu me diras quelque chose de ces mystères à l'oreille, ne serait-ce que sur la chevelure et les yeux de la prêtresse !... As-tu juré aussi de n'en jamais parler ?

Ombricius, dont le sang était fouetté de mille sensations contraires, alla s'asseoir près de la patricienne. Hédonia se pencha vers lui, en roulant à nouveau l'écharpe rose autour de ses bras ambrés et moelleux. Ils chuchotèrent un instant. Ce geste inattendu provoqua une vive émotion dans le groupe des jeunes hédoniens. Le sénateur devint plus imposant, les rides du poète Flavulus plus vertes et le beau Crispus se redressa en frémissant. Mais il fut vite rassuré. Car Hédonia Métella, comme si elle devinait l'inquiétude de son favori, s'écria soudain :

— Viens t'asseoir à ma droite, Crispus. Assez de discours. Consommons ce beau jour par le spectacle d'une danse. La Danse en personne est parmi nous... O Muse incomparable, joie des yeux, volupté aérienne, triomphe de la grâce, poésie du plaisir... viens à nous, Myrrhina !

— Gloire à la Danse et à la danseuse ! crièrent d'une seule voix tous les jeunes gens.

Tout le monde s'assit autour de l'hémicycle.

Myrrhina s'avança du fond d'une galerie, où elle s'était dévêtue et attifée à son aise devant un grand miroir de cuivre, et parut, merveilleuse, à la lueur des lampadaires. Elle n'était plus couverte que d'une tunique azurée et vaporeuse, derrière laquelle la forme svelte de son corps ondoyait comme une algue sous l'eau mouvante. Un bijou de béryl, en forme d'insecte ailé, étincelait au sommet de ses cheveux noirs. Ses yeux,

pleins de joie, brillaient du même éclat. Elle s'inclina profondément en joignant les deux mains devant la reine de Pompéi. La joueuse de flûte et la sonneuse de tambourin, qui avaient pris place aux deux bouts de l'hémicycle, entonnèrent leur musique bourdonnante, et Myrrhina commença *la danse de l'abeille*. D'abord elle l'aperçut au loin dans l'air et suivit de la main son vol capricieux. Peu à peu, elle la vit s'approcher, puis ce furent des gestes suppliants, implorations des bras, mouvements de la tête et du corps penchés en arrière, en avant. Mais l'abeille invisible, que l'on croyait voir descendre, s'envolait toujours au désespoir de Myrrhina. Enfin elle fondit sur la danseuse d'un vol soudain et si tourbillonnant qu'elle en fut comme éblouie. L'insecte se posait tour à tour sur son sein, sur son bras, sur son visage. Mais vainement cherchait-elle à le saisir. Il fuyait plus volage et revenait plus insistant. Tout à coup elle jeta un cri et fit un soubresaut comme si le méchant insecte l'avait piquée. Alors la mime haletante, affolée, toujours poursuivante et poursuivie, se mit à tourner d'un mouvement si rapide que les deux adversaires semblaient tour à tour s'échapper et s'étreindre. Myrrhina était devenue un être ailé, une abeille humaine. Tout à coup elle s'arrêta, immobile et droite. Grave, d'un geste de canéphore, elle cueillit, au sommet de sa chevelure, l'abeille captive. Humblement agenouillée devant la maîtresse de la mai-

son, elle présenta à Hédonia Métella le béryl dans sa main ouverte.

Un seul cri d'admiration jaillit de douze poitrines, et la reine de Pompéi, prononçant un de ses décrets, s'écria : « O mime des mimes, désormais je ne t'appellerai plus autrement que Myrrhina la divine ! » Et détachant un superbe camée de la fine laine de pourpre qui couvrait sa poitrine, elle l'offrit à l'amante du Grec, puis, attirant sa tête vers ses lèvres, elle imprima un long baiser sur la bouche de l'artiste radieuse et à demi pâmée de joie.

Pendant la danse, Hédonia Métella avait laissé rouler sur ses deux voisins ses yeux, tour à tour humides ou enflammés, si bien que Crispus et le tribun en demeurèrent diversement troublés. Cependant le cercle des jeunes gens se pressait autour de Myrrhina, la comblant de félicitations et d'éloges : — « Divine Myrrhina ! disait l'un d'eux, ta bouche a touché les lèvres de Hédonia Métella... Elle est désormais consacrée d'un pouvoir magique... Donne-moi un baiser... un seul... Cela me portera bonheur auprès de notre reine ! — A moi ! dit un autre. — Non, à moi ! — A tous ! » vociféra le chœur. Encore palpitante de la danse et le cou perlé de sueur, Myrrhina riait, disait des mots entrecoupés, poussait de petits cris et piaffait au milieu du groupe comme un cheval fumant après la course. Elle fut sur le point de céder aux instances des jeunes fous, mais un regard

sévère de Simmias l'arrêta — et, rayonnante de son triomphe, elle vint à lui.

Cependant les trois intimes de Hédonia, le sénateur Lentulus, Flavulus le poète et le fringant Crispus s'étaient placés devant leur idole, toujours assise au centre du nymphéum, sous les touffes d'algue, près du babil discret de la fontaine.

— Pour terminer cette fête admirable, dit Flavulus, nous demandons à notre magicienne de nous dire l'avenir.

— Par les yeux ou par la main ?

— Par les deux.

— Soit. Je commencerai par toi, Lentulus.

Prenant la main du sénateur, elle fixa ses grandes prunelles sur les yeux tristes du magistrat :

— Lentulus, réjouis-toi, dit-elle au bout d'un moment. Bientôt tu seras duumvir de Pompéi.

Ces paroles ne firent qu'assombrir le magistrat grisonnant. Il retint dans sa main celle de la patricienne et dit :

— Plutôt que d'être duumvir de cette ville pour le reste de ma vie, je voudrais être prince de la confrérie hédonienne un seul jour !

— Ne l'as-tu pas été pendant trois mois ! dit-elle, enjouée, et tu sais que je n'accorde pas volontiers deux fois ce titre à un ami, quel que soit son mérite. N'importe... espère toujours... Hédonia ne promet rien et donne tout en un seul jour... si l'Heurè aux pieds rapides le veut.

Flavulus se présenta, l'œil suppliant, la bouche amère, comme s'il se moquait de lui-même et s'il faisait pour la centième fois une prière, sans espoir de la voir exaucée. Hédonia prit sa main nonchalamment et frôla d'un regard oblique les yeux inquiets du chauve débauché :

— Que te prédirai-je à toi, infortuné poète? Les Muses te boudent parce que tu as trop sacrifié à Vénus. Eh bien, je vais te révéler ce que je lis dans tes yeux. Pour les beaux vers que tu m'as faits, tu seras couronné par Titus prince des poètes et tu auras ton buste dans sa bibliothèque.

Flavulus baisa humblement la main de Métella en murmurant : Merci, ô Cypris! Mais il ajouta d'un ton lamentable et d'un air tragi-comique :

— Un buste! un buste! que cela est froid et triste! Un buste qui sera jeté quelque jour dans le Tibre et commenté dans deux mille ans par un savant de Gaule ou de Germanie, quand je ne serai plus que poussière et boue! Un buste qui se moque de son modèle parce qu'il est jeune et que l'autre vieillit! Un buste qui vous dit : Je suis immortel et toi tu ne l'es pas! Ah, je donnerais tous les bustes du monde pour passer, moi vivant, une nuit à Baïes, avec Hédonia Métella, au temple d'Hécate!

A ces mots, Hédonia frémit, ses yeux flamboyèrent et sa tête impériale se dressa sur son cou flexible comme un serpent lové.

— Tais-toi! dit-elle, tu ne sais pas ce que tu dis!

— Pourtant c'est ta déesse !

— Son culte, s'il existe, ne regarde que moi seule. Personne n'est jamais entré dans son temple ; avec moi... et personne n'a le droit d'en parler jamais !... Tu as enfreint la loi la plus sévère de ma confrérie. Je te condamne à un mois de silence.

— Pour un poète, le châtement est dur, dit le sénateur en souriant à demi de la défaite de son collègue.

Flavulus, penaud, courba la tête. Les jeunes gens se regardèrent comme s'ils tremblaient eux aussi devant la maîtresse de la maison et sa démonne familière. Hédonia, les bras serrés dans son écharpe, avait pâli. Deux lames d'acier sortaient de ses yeux. L'atmosphère brûlante, qui émanait de son corps, s'était glacée tout d'un coup. Gêné par ce froid subit, Ombricius se leva et alla se placer sous la galerie pour observer à son aise un nouvel épisode.

Le beau Crispus s'avança et dit avec assurance :

— Je serai plus modeste. Je ne prétends pas connaître l'avenir et n'en veux rien savoir ; je suis trop heureux du présent. Ah ! puisse-t'il durer longtemps ! Or, puisqu'à cette heure je suis prince de la confrérie hédonienne, je demande à renouveler devant elle mon acte de soumission à notre reine, en baisant son pied divin. C'est mon privilège et j'en suis fier !

— Et c'est ton droit, murmura Hédonia qui avait repris son enjouement.

— Attention ! dit Simmias à l'oreille du tribun, tu vas voir la cérémonie de la consécration.

Un esclave apporta un tabouret d'ivoire, recouvert d'un coussin de byssus, et le plaça devant sa maîtresse. Elle y posa son pied nu, chaussé seulement d'une sandale de Tyr. Et ce pied, merveilleux comme l'ambre pâle et transparent comme l'albâtre, apparut à la clarté des lampes. Crispus agenouillé le baisa avec dévotion, puis inclina son visage sur le coussin. Alors Hédonia posa son pied sur le cou du jeune homme et ses ongles roses s'y imprimèrent en y laissant des marques rouges. Il se releva rayonnant. Les jeunes gens vinrent le féliciter, tandis que les deux prétendants déboutés se tenaient à l'écart, tristes mais résignés.

— Eh bien, maître Ombricius, que dis-tu de mon cérémonial ? dit la patricienne en rappelant le tribun.

— Je dis que ce pied est la merveille du monde et que les reines d'Asie n'en ont point de pareil. Certes la femme de Darius qu'Alexandre refusa de voir, pour ne pas succomber à ses charmes, n'en eut point de si beau. A la place d'Alexandre, j'aurais pris la femme de Darius, mais je n'aurais pas subi son pied. Car jamais aucune femme ne m'imposera le sien.

— En es-tu bien sûr ?... murmura avec une ironique douceur la fille de Métellus en penchant sa tête.

— Absolument.

— Alors tu ne seras pas de notre confrérie ?

— L'honneur que tu m'offres est grand, dit le tribun. J'en suis touché, mais je crains d'en être indigne. Merci de ta faveur et adieu. Je salue en toi la plus belle et la plus puissante des Romaines.

— Au revoir, Ombricius Rufus, dit Hédonia d'une voix sonore.

En signe d'adieu, il étendit ses deux mains et inclina la tête. Puis il s'en alla sans saluer aucun des jeunes gens. Quand il eut fait dix pas dans la galerie, il entendit la voix perçante de Hédonia lui crier : Gare au fouet d'Isis ! Il ne se retourna pas et ne répondit rien, mais l'assemblée acclama ce mot d'un éclat de rire homérique. Il la délivrait du poids de la fierté insultante que le tribun avait fait peser sur elle. Cette huée de mépris donnait à son départ une apparence de défaite.

*
**

A peine sortis des salles ruisselantes de lumière, le tribun, le Grec et la mime se retrouvèrent dans les ruelles noires de la cité. Ombricius prit congé de Simmias pour retourner à sa maison hors les murs.

— Comment te plaît la reine de Pompéi ? dit l'Epicurien.

Le tribun, devenu très sombre, se tut un moment, puis il jeta d'un ton sec :

— Elle est forte, mais je suis plus fort qu'elle.

— Qui le sait? C'est écrit là-haut, dit le Grec en levant ses bras au ciel.

Une étoile filante sillonna le ciel d'août comme un serpent d'or à la tête de feu. Les trois passants la virent briller et s'éteindre.

— Tu crois donc aux Dieux? D'habitude tu dis qu'ils n'existent pas, dit Myrrhina à son amant.

— Je crois à ta beauté! répliqua Simmias en enlaçant sa compagne frileuse sous son manteau.

Et soudain le rire sonore de la danseuse surgit comme le jet d'une fontaine et retomba en cascade d'argent dans le silence nocturne des rues de Pompéi.

CHAPITRE XII

MAÎTRE ET DISCIPLE

Ombricius passa une mauvaise nuit sur la dure couchette de son oncle, le vétérân défunt. La savante patricienne avait instillé dans ses veines une foule de sensations qu'il ne démêla pas du premier coup et qui lui causèrent une souffrance aiguë. S'il n'avait que du mépris pour le groupe servile des hédoniens, Hédonia elle-même lui inspirait d'autres sentiments. Sa beauté, sa richesse, sa puissance évoquaient en lui les désirs anciens. A l'acuité de son charme physique, à l'étendue de son intelligence, elle joignait une fascination unique, le mystère du mal, qui résidait en elle. Son corps superbe en paraissait le temple inquiétant ; son esprit en devait posséder la science et son âme la religion. Volontairement, cruellement elle avait harcelé les sens du tribun pour le percer à

la fin d'une ironie sanglante. Il n'avait supporté qu'impatiemment les railleries méchantes et calculées de Crispus, mais le dernier mot de la patriecienne : « Gare au fouet d'Isis ! » lui restait dans la chair comme la flèche du Parthe. Flèche empoisonnée.

« Après tout, se disait-il, elle a raison peut-être ! Ce culte d'Isis, cette doctrine étrange ne seraient-ils qu'une vaste conjuration ourdie par l'ambition d'Helvidius et de Memnonès ? On cherche des adeptes pour trouver des instruments dociles. La prophantide leur sert d'amorce. Serais-je leur dupe ? » Non, il ne pouvait admettre qu'Alcyonée fût leur complice. Mais pourquoi se pliait-elle à toutes leurs volontés, à leurs rites, à leurs savants délais ? Ces doutes, à peine conçus, grandirent outre mesure et un torrent de pensées tentatrices les suivit. Déjà elle l'obsédait la dangereuse magicienne, qui semblait gouverner d'une main si légère l'attelage rugissant des ambitions et des désirs. Hédonia Métella ne régnait-elle pas sur le plus vaste des empires ? Il ne tenait qu'à lui d'y pénétrer par elle. Et pourquoi renoncer à cet empire magnifique ? Les douteuses promesses du prêtre d'Isis l'en compenseraient-elles ? Alcyonée seule le pouvait : mais était-elle sincère ? Comme tous les hommes d'action, Ombricius avait horreur de l'incertitude. Pour sortir de ces doutes poignants, il résolut d'exiger de Memnonès le mariage immédiat avec la prophantide, au lieu d'attendre

le voyage d'Eleusis. Pour cela, il fallait d'abord le consentement d'Alcyonée. Après avoir imaginé plusieurs prétextes pour obtenir une entrevue secrète avec la prophantide, par l'influence d'Helvidia, il s'arrêta à l'idée de lui offrir un cadeau de fiançailles.

*
* *

Une tiède matinée d'automne emperlait les champs. Ombricius entra dans la ville par la porte du Sarno pour faire son achat. Il traversa d'abord les ruelles marchandes. Sous les toiles grossières, tendues contre le soleil, grouillait la foule bariolée des esclaves. Devant les volets ouverts des boutiques, se pressaient les pères de la campagne avec leurs chèvres et leurs moutons, pêle-mêle avec les affranchis querelleurs et les servantes loquaces. Tout parlait d'abondance et de mollesse. On trébuchait sur des amas de courges, d'oranges et de melons. L'odeur du vin nouveau qui fermentait dans les larges amphores de terre cuite, se mêlait au fumet des fritures sortant des poêles roulants en fer. Partout, sur les auvents, des branchages de laurier, de chêne-vert et des guirlandes mêlées de fleurs. Puis le tribun pénétra dans le quartier moins encombré, mais non moins bruyant, des ouvriers. Là on entendait le rouleau des foulons, qui blanchissent les toges, frapper et

ronfler sur les établis, grincer les meules des tailleurs de pierre, gémir le ciseau des sculpteurs. Aux monnaies des changeurs sonnait dans les coffres se mêlait le martellement frénétique des fabricants de bronze. Ombricius s'arrêta enfin devant une boutique, où s'étalaient, sur la devanture, une foule de figurines en ivoire. Un jeune garçon les gardait.

— Où est ton maître? demanda le tribun.

L'enfant ouvrit la porte et conduisit le visiteur dans l'arrière-boutique. Là, un Grec des îles, à face camuse, était en train de scier en deux une défense d'éléphant.

— Montre-moi ta plus belle cassette.

— Un cadeau de noces? interrogea le ciseleur aux yeux pétillants de malice.

— Précisément.

— Tu vas voir une merveille.

D'une armoire scellée dans le mur, l'artiste retira une ravissante boîte en ivoire. Des groupes de petits amours, taillés en haut relief, en ceignaient les quatre flancs d'un cortège folâtre. Sur le couvercle, une Vénus à demi couchée se contemplait dans un miroir. Après avoir débattu le prix, Ombricius paya la somme en sesterces d'or qu'il avait apportés dans une bourse de cuir. Il alla ensuite chez un bijoutier et lui acheta un collier de corail rose pâle, des agrafes d'argent et quelques camées en onyx, et mit le tout dans la boîte. Muni de ce petit trésor, il prit le chemin des

quartiers riches. Là, on ne voyait que des affranchis élégants et des esclaves de toute couleur, à la peau luisante, aux reins souples. Il y avait encore des boutiques, mais plus distinguées, des étalages d'étoffes neuves, de gazes transparentes, d'armes et de tapis, où stationnaient des hommes en toge et des femmes en stoles à longues traînes. Au coin des rues, jaillissaient de petites fontaines, dont l'eau limpide ruisselait gaîment dans les ornières, entre les trottoirs de briques rouges et les galets blancs qui pavaiient les rues. A travers les grilles de bronze, on entrevoyait de riches intérieurs, colonnes peintes, blanches statues, jardins ombrés. Et partout, sur les seuils de marbre, on lisait, incrusté en mosaïque, le salut hospitalier : *Salve!* qui invite le passant à entrer.

Ombricius songeait à trouver Helvidia, qui voyait presque journellement la prêtresse, pour lui confier son projet. Tournant derrière la maison d'Helvidius, il vit la petite porte du xylos entrouverte. Une servante du gynécée avait sans doute oublié de la refermer. Le tribun poussa la porte et entra dans le jardin privé du décurion, mais il tressaillit et recula en apercevant Alcyonée sous une treille. Elle était debout devant un appareil de tissage, formé par deux colonnettes en bois de citronnier. Le panneau mobile, fixé à la travée, contenait les fils tendus de haut en bas. La jeune fille tenait la navette d'ivoire et s'apprêtait à la faire passer dans la trame, en la posant sur la

planchette horizontale du métier. Le tribun voyait Alcyonée de dos, mais il la reconnut à sa taille svelte qu'on devinait sous les plis du peplum, à la blancheur nacrée de la nuque et aux cheveux d'or foncé tordus en chignon, à la grecque. Un mince rayon de soleil, filtrant par le treillis, faisait flamber la merveilleuse chevelure. Marchant à pas légers sur le sable fin, il tourna autour du bosquet et se trouva tout à coup devant Alcyonée.

Elle laissa tomber la navette, recula d'un pas et fit un cri :

— Toi, ici?...

Ombrius tendit ses mains suppliantes :

— Pardon! Je cherchais Helvidia lorsque je t'ai aperçue. Alors j'ai pris courage, car j'ai besoin de te parler. Et puis... je t'apporte mon offrande de fiancé...

— L'offrande du fiancé? dit la prophante, en regardant le tribun avec des yeux de songe où commençait à poindre une douce curiosité.

— La voici, dit Ombrius en posant la cassette d'ivoire sur une petite table ronde en jaspe vert, à trois pieds de griffons, qui se trouvait là près d'un banc de marbre.

Le gracieux coffret, avec sa frise de petits amours et sa Vénus couchée sur le couvercle, semblait un groupe vivant de dieux minuscules. On eût dit une troupe folâtre de génies familiers, installés en quelque retraite amoureuse et se jouant sur le jaspe lisse de la table, qui les reflé-

tait comme un miroir. Alcyonée s'était assise devant le chef-d'œuvre et le contemplait. Elle hésitait encore.

— Ouvrez ! souffla Ombricius.

Alcyonée, s'assit, ouvrit le coffret ; vit les camées, les agrafes et retira de sa main effilée le collier de corail, qui se fermait par une petite colombe rose aux ailes déployées.

— Que cela est beau ! dit-elle, en serrant un instant le collier sur son cou, mais puis-je le porter ? Le jour des fiançailles n'est pas venu ; tu n'es pas encore au bout de ton épreuve.

— Qu'importe ? dit le tribun la bouche amère et l'œil aigu. Si jamais nous devons nous séparer, tu conserveras ce souvenir de moi.

Alcyonée tressaillit et jeta d'une voix haletante :

— Tu veux donc nous quitter ?

— Non, mais j'ai des soupçons sur Memnonès... Il m'est ennemi. J'ai peur d'être sa dupe. Peut-être qu'à la fin quand j'aurai tout subi, à cause de toi, il me refusera quand même ma récompense. Alcyonée, vois-tu, ces épreuves, ces attentes, ces délais me tuent... Je ne puis vivre sans toi !

Alcyonée s'était levée, inquiète. Elle sentait son cœur battre avec violence et sa tête envahie d'un tourbillon.

— Oublies-tu, ami, ton noviciat d'un an et ta promesse donnée ?

— Il s'agit bien de cela ! On m'en demande trop. Je ne puis supporter ce tourment. Il y a en

moi un démon qui va surgir... je le sens... si tu ne l'enchaînes de tes bras... si tu ne l'apaises pour en faire un dieu, un roi de la terre? Ne m'as-tu pas promis le sacrifice? Eh bien, l'heure est venue. Alcyonée m'aimes-tu?

Prise d'angoisse, Alcyonée cacha son visage entre ses mains.

— Alors tu ne m'aimes plus ? dit le tribun.

— Je ne t'aime plus !... clama la prophantide suffoquée, et sa tête éperdue tomba sur l'épaule du jeune homme qui l'avait enlacée. Ombricius plongea son regard, allumé comme une torche, au fond de ces prunelles violettes, où l'extase faisait scintiller des points d'or. Splendides, comme un ciel étoilé, elles rayonnaient d'un amour sans bornes. Ivre de triomphe, le tribun saisit la tête de la prophantide entre ses mains comme une proie et imprima sur ses lèvres un baiser furieux. Sous le coup de foudre d'une telle sensation, Alcyonée faillit s'évanouir. Elle chancela entre les bras d'Ombricius, la tête renversée, blanche comme un marbre, la bouche entr'ouverte, les prunelles pâlies dans la nacre luisante de ses yeux effarés. Elle se laissa tomber sur le banc de marbre, les coudes sur la table, le front dans ses mains, et murmura :

— Qu'as-tu fait, malheureux ?... Isis, Isis... suis-je encore la prophantide ?

— Tu l'es plus que jamais, s'écria Ombricius, avec l'assurance du vainqueur, tu l'es pour moi !

Demain j'irai demander à Memnonès notre mariage immédiat.

Alcyonée leva sur son fiancé des yeux pleins d'angoisse :

— Et tu crois qu'il consentira ?

Le tribun¹ rejeta sa toge sur son épaule, puis étendant le bras d'un geste de triomphateur, il ajouta :

— J'en suis sûr ! C'est moi qui suis le maître désormais... et c'est lui qui me suivra !

On entendit un bruit de pas sur le sable, derrière le bosquet. Alcyonée eut un sursaut. — Va-t'en, je t'en supplie ! dit-elle à voix basse, c'est Memnonès !

— Adieu et à demain ! murmura Ombricius¹, qui n'eut que le temps de s'enfuir par la porte du xylos.

Ce n'était pas Memnonès, mais Helvidia. Elle vit l'émoi de la jeune fille, la cassette d'ivoire et le collier de corail sur la table de jaspe.

— Qui t'a donné ces merveilles ? dit la femme du décurion.

— Ombricius, soupira tristement la vierge. C'est son cadeau de noces.

— Déjà ? dit Helvidia en souriant et en secouant la tête.

En même temps Alcyonée tombait en sanglotant dans les bras de sa protectrice, qui, devinant l'orage de son cœur, la consola de longues caresses et de douces paroles.

*
* *

Fort de sa victoire, impatient de secouer son joug, Ombricius entra le lendemain au temple d'Isis. Il y trouva Helvidius auprès de Memnonès. Tous deux semblaient l'attendre, car ils ne parurent nullement étonnés de sa venue.

— C'est à toi seul, Memnonès, que je voudrais parler, dit le tribun.

— Lui et moi, dit Memnonès, nous ne faisons qu'un. Nous sommes unis par les liens d'une fraternité où les secrets n'existent plus, où la confiance est sans limite. Je désire qu'Helvidius t'entende avec moi.

— Tant mieux, dit Ombricius avec une assurance feinte qui dissimulait mal son embarras. Car j'espère trouver, dans le noble décurion, un appui pour ma requête.

— Parle donc librement, dit Helvidius.

— Depuis trois mois, poursuivit le tribun d'une voix fiévreuse qui trahissait une sourde irritation, j'ai suivi fidèlement tes leçons, Memnonès. J'admire ton éloquence et ta sagesse. Pour écouter la parole d'Hermès, fertile en surprises et en lumières troublantes, j'ai quitté ma vie passée, j'ai tout oublié. Mais aujourd'hui l'incertitude, le doute, l'angoisse me saisissent. Je veux savoir où l'on me mène, je veux connaître le but de toute cette science cachée, la récompense de tant d'ef-

forts. Enfin... j'aime Alcyonée... Elle m'aime... Elle me l'a dit il y a trois mois, au jardin d'Isis. Elle m'aime plus encore aujourd'hui. Je le sais, j'en ai la preuve. Ni elle, ni moi ne pouvons attendre plus longtemps. Avant de continuer mon noviciat, j'exige... oui, j'exige mon mariage immédiat avec la prophantide.

— Tu demandes l'impossible, dit avec calme Helvidius, qui tenait à couvrir de son autorité le refus de Memnonès. Réfléchis et songe à ta promesse solennelle. Tu ne saurais exiger sans parjure cette union sacrée avant le retour d'Eleusis et avant d'avoir traversé victorieusement les épreuves. L'effort que tu as fait jusqu'à ce jour, n'est rien auprès de celui qui t'incombe pour mériter une femme comme Alcýonée, une lyre humaine qui frémit au souffle divin. Prends donc patience et persévère. Ta récompense surpassera ton espoir autant que ton désir d'aujourd'hui est au-dessous du véritable amour.

— Quelle récompense ? dit Ombricius en frémis-

— Laisse-moi donc te dire, ô tribun de Titus, ce que nous attendons de toi et le but que nous poursuivons. Dans ce monde corrompu et perverti, nous voulons rétablir la noble hiérarchie des temps héroïques, œuvre des vrais inspirés, couronne de la famille humaine, par qui seule la vérité se manifeste parmi les hommes. Ces initiés, dont beaucoup restèrent inconnus de la foule et dont nous

continuons l'œuvre éternelle, sont les rois mystiques de l'humanité, rois puissants mais renonciateurs et toujours prêts au sacrifice. Nous voulons établir, dans les cités et dans les nations, la sainte hiérarchie de l'Âme et de l'Esprit, qui forme dans le ciel invisible un vivant empire, dont un vrai peuple doit refléter l'image. Nous marquons à chacun son rang. La liberté doit être conquise en montant de degrés en degrés. Nous honorons les Dieux, forces cosmiques et âmes divines, nous épelons leurs noms, nous créons leurs symboles. Mais par-dessus tout nous vénérons le Dieu souverain et insondable, dont émanent les Génies créateurs et la Nature tout entière. Chaque Dieu répond à une force infinie, chaque âme à un degré de conscience. Nous ordonnons les âmes d'après les Dieux et nous formons leur chaîne. Nous combattons avec la même énergie la tyrannie d'un seul, faite d'orgueil, et la tyrannie de tous, faite d'envie. Nous combattons à main armée, quand il le faut, mais nous ne combattons que pour affranchir, jamais pour écraser. Pour donner la liberté à nos élèves, nous exigeons la soumission, l'apprentissage. Nous voulons des disciples pour faire des maîtres.

— Ces disciples, que font-ils dans la vie? cette doctrine comment agit-elle?

— La doctrine n'est que l'enveloppe vibrante de la vérité, soleil aux millions de flèches, mais son foyer réside dans son centre, feu vivant, —

et ce centre est l'Amour. Pour relever les peuples tombés dans la mollesse et le crime, il n'est pas de levier plus puissant que les couples élus. Par leur amour, ils rayonnent la vérité et par leurs enfants ils rayonnent la vie pure et forte. Toi, Ombricius, tu auras le plus grand des privilèges, si tu acceptes notre règle. La prophantide sera ton flambeau. Parfois, dans les temps héroïques de la race doriennne, une prêtresse d'Apollon se prenait d'amour pour un héros dorien et renonçait à l'étreinte du Dieu, qui confère la divination, pour être l'épouse d'un héros. Alors tous deux se vouaient à la vie héroïque. Même vie, même mort leur était dévolue, sur le char de guerre ou le bûcher. Ensemble, ils appartenaient au Dieu solaire, dans toutes leurs actions, eux et leurs enfants. Tu as trouvé une telle épouse, Ombricius, et Memnonès renoncera à sa fille aimée, à sa prophantide, à condition que tu sois des nôtres !

— Oui, dit l'hiérophante d'une voix grave et ferme, je renonce à mon Alcyonée, à condition que tu deviennes digne d'elle.

— Pour cela, que faut-il ? dit le tribun.

— Tu commenceras par prêter le serment d'Isis.

— Quel serment ?

Memnonès fixa sur son disciple des yeux plus perçants que des aiguilles, puis il dit après un silence :

— D'abord le renoncement à la gloire terrestre. Ensuite le dévouement absolu à la Vérité.

Enfin la soumission au Maître jusqu'à l'initiation dernière.

Les franches paroles d'Helvidius avaient à demi ébranlé le tribun, mais il frémit aux exigences du prêtre et dit en haussant les épaules :

— La vérité, dis-tu ? Comment la reconnaître ? Où est-elle ?

— En toi-même. Tant que tu n'auras pas salué le Dieu splendide qui sort de l'âme recueillie, tu ne sauras pas ce qu'est la Vérité et tu ne seras pas mûr pour l'initiation, qui donne la liberté suprême.

— Obéir à un maître, ce n'est pas être libre.

— Si ton maître t'ordonnait une chose contraire à ta conscience, tu aurais raison de lui désobéir. Mais nous ne faisons jamais cela, car nous avons nous-mêmes des maîtres invisibles et plus puissants que nous qui nous surveillent, qui nous inspirent en nous réprimant et, au besoin, nous châtient. Jamais nous ne demandons rien pour nous-mêmes à nos disciples. Si nous le faisons une seule fois, à ce moment même nous perdrons tous nos pouvoirs chèrement acquis. C'est pour libérer que nous demandons l'obéissance temporaire. On n'arrive à la liberté que par la victoire sur soi-même et le dévouement au Tout sublime, à l'Unique. Helvidius et moi, nous sommes tes garants et tes guides. Es-tu prêt à tenir le serment ?

— Es-tu prêt ? répéta Helvidius en saisissant le bras du tribun.

L'heure était solennelle, car un serment engage irrévocablement. Ombricius, séduit par les hautes pensées d'Helvidius et presque gagné par sa grandeur d'âme, avait cru sentir, aux propositions de Memnonès, le fouet d'Isis lui cingler le dos. La main du décurion, qui serrait son bras, lui fit l'effet du carcan d'une chaîne immense, qui remontait dans l'espace infini et dont il resterait captif à tout jamais. Repris par ses soupçons, humilié de n'avoir pas fait sa volonté, il n'éprouvait qu'un seul besoin : échapper à la contrainte. Il détourna la tête et dit d'une voix assourdie :

— Je répondrai dans huit jours. J'ai besoin de réfléchir.

Là-dessus il tendit brusquement la main au décurion et au prêtre et sortit sans les regarder.

— J'ai bon espoir, dit Helvidius, quand il eut disparu.

— Je ne sais, reprit Memnonès, il avait son regard de fauve indompté.

CHAPITRE XIII

LE SERMENT D'HÉCATE

Ombrius marchait d'un pas furieux à travers la campagne. Si grand était le trouble de son incertitude et la tourmente de ses pensées qu'il se croyait de nouveau au siège de Jérusalem, sous les flèches des Juifs, pendant que des fleuves d'or fondu ruisselaient des toits du temple incendié. A la porte de son domaine, il reconnut un homme âgé, en manteau brun, à l'œil oblique, au nez fureteur.

— N'es-tu pas le tribun primipilaire, Ombrius Rufus ? dit l'inconnu.

— Oui, c'est moi.

Malgré l'entourage rustique et la solitude du lieu, l'homme regarda autour de lui d'un air inquiet et baissa la voix pour dire :

— Je suis un affranchi de la maison de Hédonia

Métella. Ma maîtresse t'invite à venir demain à sa villa de Baïes. Elle a des choses graves à te dire.

— Qui me prouve que tu dis vrai et que tu viens de sa part? dit Ombricius en dévisageant le vieillard.

— Voici son signe, dit l'affranchi en tirant de dessous son manteau un camée en onyx, représentant une tête de Méduse, vue de face, qu'Ombricius avait admiré à la ceinture de Hédonia Métella.

C'était le signe de sa royauté dans la confrérie hédonienne.

— Tu peux le garder, ma maîtresse m'a ordonné de te le remettre, dit le serviteur avec un sourire ambigu de sa bouche édentée et de son œil lubrique, mais vide à force de bassesse et de servilité.

Le tribun prit le bijou et l'examina avec défiance.

— Je ne connais pas Baïes, dit-il. Comment trouver le chemin de cette villa lointaine?

— Une barque sera prête au port de Stabies, demain à la douzième heure après le lever du soleil.

— Où devons-nous aborder?

— Au temple d'Hécate. C'est là que ma maîtresse t'attend.

— Au temple d'Hécate?... s'écria le tribun avec un sursaut.

Ce nom le renversait. Quoi! la fière patricienne

qui ne permettait à aucun des amis de son cercle, pas même à l'amant privilégié de la saison, au prince de la confrérie hédonienne, d'approcher de ce séjour mystérieux, ou seulement de prononcer son nom en sa présence... Quoi ! cette femme, qui ne l'avait vu qu'une seule fois chez elle, allait le recevoir au sanctuaire intime ! Dans son estime, elle plaçait donc le tribun disgracié au-dessus de tous ! Mais quel secret d'Etat ou de sombre magie allait-elle lui révéler ? Dans quelle merveilleuse aventure ou dans quelle ténébreuse intrigue voulait-elle l'envelopper ? Toutes ces réflexions se croisèrent en l'espace de peu de secondes dans le cerveau d'Ombricius. Un affreux doute sur son avenir le poignait. Il eût voulu s'en dégager d'abord, mais il préféra l'oublier pour un temps. L'orgueil, la curiosité et je ne sais quelle soif insatiable l'emportèrent chez le tribun sur toutes les hésitations.

— C'est bien, s'écria-t-il enfin, dis à ta maîtresse que je viendrai.

— A demain, dit l'affranchi qui s'éloigna en boitant.

*
* *

Le soleil s'inclinait vers la mer, entre Caprée et le cap Misène, quand la barque du tribun fendit obliquement la baie de Néapolis. L'astre puissant couvrait le golfe enchanté de ses rayons de feu.

Les cités, les villas, les rives et les îles, tout brûlait, tout vibrait sous un voile léger de pourpre transparente. Avec son cercle de montagnes, le golfe merveilleux de Parthénope ressemblait à la coupe d'or d'une Bacchante. Des pampres sauvages enguirlandaient ses bords ciselés. et, dans son magique breuvage, elle absorbait et condensait l'azur foncé du ciel. Mais quand la barque approcha de Baïes, le soleil avait plongé dans la haute mer. Au bout du promontoire de Sorrentum, l'île de Caprée se détachait comme un sphinx de porphyre sur la fournaise orangée de l'horizon. Une lourde lassitude tomba sur la terre et la surface immobile du golfe avec le crépuscule. Ombricius s'aperçut alors que la barque pointait vers un petit promontoire boisé qui tombait à pic dans la mer. Au haut de ce rocher abrupt et inabordable, une vague lueur sortait d'un édicule. « Voilà le temple d'Hécate, » dit l'affranchi au tribun. Il faisait nuit profonde, quand ils touchèrent la rive, derrière ce rocher, dans une crique obscure, gardée par des Libyens. Le jardin de ce domaine s'étendait sur le terrain volcanique et sulfureux qui distingue la baie de Putéoli. Ici le sol est toujours travaillé par le feu souterrain. Partout des cendres, des pierres ponceuses, des cailloux couverts de métaux cristallisés, de soufre jaune ou bleuâtre. Quelquefois de petites montagnes, pitons de cendres brûlantes, sortent de terre en un seul jour, dévastant les champs et les bois. Mais une végé-

tation luxuriante couvre ce sol mouvant, où çà et là fument des crevasses et où l'on entend des eaux chaudes gargouiller sous le roc. Hédonia avait fait bâtir sa maison de campagne dans une anse cachée à tous les regards. Ombricius passa devant avec son guide. Il aperçut des esclaves portant des flambeaux. L'affranchi le conduisit à la porte du bois d'Hécate, qui occupait l'arrière du promontoire et qu'un mur séparait du jardin. Là, ils trouvèrent un Libyen, armé comme un centurion d'une cuirasse et d'une épée. Il examina le tribun d'un air soupçonneux, parut le reconnaître et le fit entrer par la porte en la refermant derrière lui. Laissé seul et traité comme un prisonnier, l'hôte un peu perplexe de la patricienne suivit le chemin étroit qui montait entre des chênes-lièges. De distance en distance, il remarqua, en des niches de feuillage, des urnes gigantesques en marbre, des statues d'empereurs ou de graves matrones. Parvenu à un carrefour, Ombricius aperçut deux femmes debout, immobiles, en longs voiles gris. Elles semblaient l'attendre. Il les frôla curieusement. La grande maigre, laissant voir un visage de vieille sous sa cape, étendit le bras vers un sentier raide qui s'enfonçait dans le bosquet touffu, puis elle mit un doigt sur sa bouche. L'autre, qui semblait plus jeune, toucha la main du tribun en chuchotant : « C'est là ! » Il monta, à travers le bosquet, par d'épaisses ténèbres. Enfin il déboucha sur une

petite terrasse, où la vue s'étendait, magnifique, sur tout le golfe assombri. Dans la baie de Pouzzoles brillèrent les lumières de beaucoup de barques de plaisance. Ombricius se pencha sur l'abîme. Une barque illuminée passait en ce moment au pied du promontoire. Armée de flambeaux, elle glissait comme une corbeille de fleurs sur l'onde obscure. Sa conque regorgeait de jeunes gens et de femmes, enlacés par couples, assis, couchés ou debout, à la poupe, à la proue. Des bras se tendirent. Un chant voluptueux, cadencé par les rames, monta vers lui : « — Bacchus errant, dieu doux et sauvage, es-tu revenu parmi nous ? Trahi des vierges, t'es-tu souvenu des rieuses Bacchantes ? Leur troupe te salue. Cherche, cherche ton épouse. Il est mille Bacchantes, il n'est qu'une Ariane !... Nous fleurons sous les caresses, nous suffoquons sous les baisers. Mais Ariane languit, Ariane se meurt. O Bacchus, Bacchus, rejoins ta déesse ! »

La barque s'éloigna, mirant ses feux rouges dans l'eau sombre. Le chant s'égrena dans la brise. Pris de vertige, Ombricius recula effrayé. Se retournant alors, il se trouva devant un portique d'entrée de quatre colonnes seulement, donnant sur une grotte sombre, au fond de laquelle on voyait de la lumière. Un Lybien, plus farouche que le premier, impassible comme une statue, se tenait à l'entrée. Bouleversé par des sensations contraires, le tribun se demanda s'il n'allait pas

être assassiné par ordre de César pour conspiration avec les Isiaques. Il serra fortement le poignard qu'il tenait caché sous sa toge, prêt à se défendre à la vie, à la mort. Puis il entra résolument. Grand fut son étonnement, après avoir traversé un espace obscur, de pénétrer dans une petite grotte, tapissée de branchages et de fleurs, vivement éclairée par des lampes en émail surmontées de Cupidons ailés. Hédonia était à demi couchée, au fond, sur un lit de pourpre recouvert d'une peau de panthère. Elle portait le costume d'Ariane, en reine des Bacchantes, la nébride tordue aux seins et aux flancs, et par-dessus, comme une tunique rose, une gaze légère, transparente et mousseuse.

Silencieuse, elle regardait, en continuant à tenir sa main, comme pour prendre possession de lui. En son costume somptueux de déesse demi-nue, avec ses yeux épanouis et fixes, fleurs sombres mais ardentes, Hédonia semblait une femme nouvelle. Un fluide si puissant coulait de son regard et de sa main tiède dans le corps du tribun, qu'il tomba à genoux devant elle comme terrassé par une liqueur trop forte.

— Il y a longtemps que je t'attendais... Ombrius Rufus... depuis le jour de la rose... T'en souviens-tu ? Pourquoi viens-tu si tard ?...

— Peut-être avais-je peur de toi... mais maintenant... mon regard te mesure et t'enveloppe pour la première fois !

De ses deux mains, il avait saisi les bras nus de la patricienne et voulait s'emparer de sa nuque, pour attirer sa bouche vers la sienne. Elle l'arrêta, impérieuse.

— Que fais-tu ? Tu n'as pas encore le droit d'effleurer les lèvres d'Ariane. Et grave subitement : — Souviens-toi que tu es au temple d'Hécate. Il faut d'abord que ma déesse te le permette... et moi aussi !

Ombricius voulut se relever. Mais, de sa main posée sur son épaule, elle le força de se rasseoir :

— Respire un peu cette rose pour te calmer, dit-elle. Allons, laisse-toi faire, enfant !

En même temps Hédonia plaçait sous les narines du jeune homme une large rose, cueillie sur sa poitrine au bord de la nébride, et la lui fit humer longuement. Au toucher de la fleur, qui avait la tiédeur fraîche de la chair, à son parfum délicieux, Ombricius se sentit près de défaillir et ferma les yeux. Elle reprit d'une voix attendrie :

— Ils t'ont fait souffrir là-bas... au temple d'Isis... n'est-ce pas ? Car je devine bien des choses.

— Oui, dit Ombricius d'un ton bref.

Elle ajouta aussitôt d'un regard avide et d'une bouche enjôleuse :

— Raconte-moi tout !

— Je ne puis maintenant, dit-il. Aujourd'hui... je veux oublier !...

En même temps, il détourna son regard de l'œil scrutateur au rayon dévorant. Encore une fois, il fit le geste de se relever, mais d'un bond de panthère, Hédonia prit la tête du tribun entre ses mains et le regarda fixement au fond des yeux :

— Es-tu bien celui que j'attends ? s'écria-t-elle. Es-tu bien celui que je désire ?... que je veux ?... Réponds !

— Qui donc ? dit Ombricius effrayé.

— Tu le sauras bientôt.

— Mais toi, qui donc es-tu ? Car je ne te connais pas.

— C'est vrai. Eh bien, écoute.

Ombricius s'assit sur un siège de bronze et Hédonia, qui avait repris sa pose fière et tranquille sur le lit d'Ariane, commença ainsi :

— Je suis sortie, comme Aphrodite, d'un océan où grouillent des monstres. Je fus préservée de leurs gueules et de leurs tentacules par une coquille de nacre. Car toujours, comme l'écume des mers, les plaisirs et les fêtes ont bouillonné autour de moi. Mon enfance a vu Néron, qui regardait les lions dévorer des vierges, qui brûla Rome et inventa de nouveaux supplices. Oui, j'ai vu ce fou terrible au milieu de ses créatures, de ses courtisans, de ses histrions, histrion lui-même qui avait pris le monde pour hochet, j'ai vu ce monstre mené, comme un chien en laisse, par un sourire ambigu de la blonde et lascive Poppée. J'ai vu ensuite l'avare et sordide Galba, digne tout au plus

d'être collecteur d'impôts, massacré, comme il le méritait, par ses légions. J'ai vu le faible Othon se tuer lui-même après une bataille perdue et le gourmand stupide Vitellius traîné aux gémonies, les mains liées au dos, la pointe d'une épée sous le menton. J'avais épousé le proconsul Carnutus. Quand mourut cet homme digne, que j'aimais... (ici Hédonia eut un sourire si insinuant et si traître qu'Ombricius se demanda si réellement cette femme n'avait pas empoisonné le riche vieillard comme on se le murmurait à Rome) je me trouvai seule dans le monde, jeune encore, armée de ces pouvoirs de la femme, que le vulgaire et l'élite subissent sans les envier, parce qu'ils en jouissent et que leur vie s'en colore. Mais autour de moi, dans cette tourbe d'esclaves, de chevaliers trembleurs, de sénateurs aplatis, je cherchai un homme digne de ce nom. Je crus l'avoir trouvé en la personne de Cécina. Le misérable !... il m'a trompée. Ce n'est qu'un ingrat et un lâche. Un jour il s'en repentira...

Ici Hédonia rabaissa les coins de ses lèvres félines, qui prirent le contour d'un arc tendu pour décocher une flèche. Mais, quittant vite cette expression amère, ils se relevèrent en une ligne sinieuse de langueur et de désir.

— Je m'étais attachée à Titus et à sa femme. Après la trahison de Cécina, je conçus... j'entrevis... celui qui m'était prédestiné. Je l'aurais voulu beau comme Adonis, impétueux comme

Achille, fort comme Brutus — un César vierge ! — pour l'associer à ma puissance. Oh, avec lui, me disais-je, je me sentirais la force de conquérir un monde, de soumettre un empire. Je serais invincible comme l'Amazone armée de son javelot ! Je le cherchais en vain... mais enfin je le vis, du haut de ma litière, au forum de Pompéi, le jour où je te rencontrai !...

— Moi ? dit Ombricius troublé. Et maintenant... que veux-tu faire de moi ?

— Quelque chose de grand. Il ne faut pas le dire. Tu le sauras plus tard... Pour l'heure, fie-toi à moi.

En prononçant ces mots, Hédonia frappa sur une boule de bronze, fixée à un trépied. Les deux servantes, qu'Ombricius avait vues dans le bosquet, entrèrent par une porte cachée dans les anfractuosités de la grotte, l'enveloppèrent et la drapèrent dans un manteau gris. Ariane semblait devenue une vestale sévère.

— Suis-moi, dit-elle.

Ils traversèrent la partie ténébreuse de la grotte et gagnèrent la petite terrasse d'où l'on voyait Baïes avec ses lumières et tout le golfe de Néapolis. La cime du Vésuve avait sa lueur rouge, qui se reflétait dans la mer comme une aigrette de feu.

— Vois-tu ce golfe ? dit Hédonia. C'est le miroir de ma puissance. Je m'en sens la reine et j'y puise ma force, mais mon pouvoir s'étend bien plus loin. Veux-tu le partager ?

— Le partager... avec les princes éphémères de ta maison... avec ces jouets de ton caprice... ces faibles que j'ai vu ramper à tes pieds?

— Non, tu es l'Unique, l'Élu. Demain, si tu veux, ils ne seront plus rien et tu seras tout!

A cette promesse enivrante, Ombricius enveloppa doucement de son bras la femme, qui semblait devenue intangible sous sa draperie de prêtresse, et dit :

— Sois donc Ariane pour moi !

Elle ne se déroba point au bras nerveux qui l'enserrait et continua avec la même douceur insinuante :

— Oui, mais à une condition, c'est que tu tiennes entre mes mains le serment d'Hécate.

— On m'avait dit que Hédonia Métella ne croyait pas aux Dieux.

— C'est vrai, ce sont des fantômes avec lesquels on mène les hommes.

— Et pourtant tu sers une divinité !

— Oui, une seule — et sans elle, je ne pourrais vivre, car c'est d'elle que je tiens le secret de ma force. A vrai dire, je ne sais si c'est moi qui l'ai créée ou si c'est elle qui m'a faite ce que je suis. Mais elle existe dans l'ombre... autour de moi... Elle me hante ! et, tour à tour, elle m'obéit et me commande. Elle et moi, nous ne faisons qu'un... Je vais te montrer son image.

Saisi, malgré lui, d'une crainte inexplicable. Ombricius hésitait. Mais Hédonia lui prit la main

de force et le ramena dans la grande grotte, où l'on voyait maintenant une torchère allumée, au pied d'une statue dressée dans une niche. Éclairée par la lueur mobile du flambeau, la grotte de stalactites semblait une chambre d'un palais infernal, où les flammes pleuvaient de la voûte et serpentaient le long des murs. Mais Ombricius n'aperçut que la statue majestueuse et resta muet devant sa terrible beauté. Drapée dans son manteau de marbre noir luisant, le visage blanc comme de la cire, les yeux rougeâtres, cette statue ressemblait à Hédonia Métella, mais c'était une Hédonia plus mince et plus grande, d'une pâleur sinistre et d'une expression redoutable. Elle tenait dans sa main droite une épée sanglante posée verticalement sur le sol, dans l'autre une petite Victoire ailée. Son aspect glaça Ombricius. Sa volonté se retira au fond de lui-même, et il ne savait si elle y resterait blottie ou si elle en rejaillirait par une détente subite. Lentement, solennellement, Hédonia déroula le voile sombre qui l'enveloppait de la tête aux pieds et en revêtit Hécate, puis elle plaça sur la tête de la déesse le diadème en demi-lune qui ornait la sienne et s'agenouilla devant la statue.

— Hécate, dit-elle à mi-voix, déesse unique, je te dédie ces offrandes. Souveraine puissante, toi mon autre moi-même, secourable et vengeresse, je te promets de me dédier à cet homme, s'il se dédie à toi pour l'œuvre commune... s'il tient le serment!...

Elle prit dans sa main de l'eau de la source, qui bouillonnait, toute chaude, dans un bassin de marbre, et en aspergea Ombricius, en prononçant : « Qu'il soit consacré pour notre œuvre. » Quand elle se releva, elle apparut magnifiquement belle, dans sa tunique rose et transparente d'Ariane, les yeux rayonnants de triomphe. Puis, délicatement, elle tira de sa nébride un poignard, qui reposait entre ses seins, et le présenta à Ombricius après l'avoir touché des lèvres.

— Jure par Hécate, dit-elle, du timbre profond et presque mâle de sa voix, jure d'être à moi, à la vie, à la mort. Jure, sur cette arme consacrée, d'être dans l'action comme cette lame froide dans ma main de feu — et je te ferai fort parmi les forts et grand parmi les grands. Jure de m'obéir — comme j'obéis à Hécate !

— Et tu seras à moi ?

— Sur l'heure et pour toujours.

Ombricius buvait le fluide envahisseur de ces paroles avec l'haleine de cette bouche. Il voyait, sous la gaze rose, l'épaule d'ambre de la reine des Bacchantes sortir de sa nébride tachetée en peau de léopard. Il sentait les rayons de ces yeux fixes entrer dans son cerveau, pareils à la lame effilée du poignard que Hédonia lui offrait dans sa paume ouverte... et il tremblait... car il sentait qu'il allait jurer malgré lui. Elle l'épiait, maîtresse d'elle-même et sûre de sa victoire, s'approchant toujours plus près. Tout à coup, elle posa sa main sur le

bras du tribun et lui dit, avec le pli oblique de sa lèvre :

— Jure-moi avant tout de ne plus revoir le prêtre et la prêtresse d'Isis.

— Alcyonée?... soupira Ombricius en se détournant, comme s'il émergeait du fond de l'océan à la lumière des étoiles.

— Oui, reprit Hédonia, en rapprochant la lame d'acier des lèvres du tribun, c'est mon ennemie. Il faut choisir entre Alcyonée et moi !

A ce nom suave, prononcé d'un accent de haine, Ombricius revit, comme sous un éclair, la prophantide en extase et les routes lumineuses que le verbe d'Hermès ouvre dans l'infini. Il se retourna vers Hédonia. Le visage et le regard de la patriicienne étaient devenus ceux d'Hécate. Alors il s'écria avec force :

— Cela... jamais !

— Alors adieu ! Tu es un lâche comme les autres... dit-elle d'une voix sifflante. Elle ajouta d'un ton altier : Mais malheur à toi, Ombricius Rufus, sectateur d'Isis et ennemi de l'Empire. Malheur à ton maître et à ta prêtresse !

A cette menace aggravée d'une insulte, le tribun sentit refluer son sang de son cœur à son cerveau dans une onde de colère et de désir déchaîné.

— Pourquoi m'attirer ici, s'écria-t-il, si tu ne veux pas de moi ? Tu m'as irrité, comme les gladiateurs irritent les lions dans l'arène. Tremble à ton tour ! Hédonia Métella, tu t'es jouée d'un che-

valier romain, mais j'aurai raison de toi. Sache que je ne suis pas ton esclave... mais ton maître!

En parlant ainsi, Ombricius avait déchiré d'un geste violent la gaze rose qui enveloppait Ariane. Effrayée pour la première fois, la patricienne s'enfuit jusqu'au fond de la grotte. Là, elle se retourna, et, dans un geste de défense contre le tribun, qui essayait de la saisir, elle le blessa fortement au bras de l'arme qu'elle tenait toujours. Mais Ombricius la lui arracha en lui tordant le poignet. Pendant la lutte, il lui avait fait, sans le vouloir, une blessure légère au cou, au-dessus de la nébride. Hédonia poussa un cri et s'affaissa sur sa couche, la tête renversée contre le dossier. Les globes de ses yeux s'étaient révulsés. Les prunelles superbes étaient remontées sous les paupières, et ces yeux immenses ne montraient plus que leur nacre blanche. Ombricius épouvanté, la croyant morte, se pencha sur le beau corps de sa fière victime et, d'un mouvement involontaire, posa sa bouche sur le large col ambré, où pointait une seule goutte de sang. Anxieusement ses lèvres la recueillirent. Elle poussa un long soupir; il s'écarta. Alors elle se releva lentement. Ses grands yeux nageaient sous un voile humide. Elle semblait presque attendrie et, murmura, mystérieuse :

— Tu as bu mon sang... Maintenant tu m'appartiens... sans retour...

Le tribun resta comme foudroyé sous ce mot dominateur, par lequel la savante magicienne re-

prenait possession de sa proie rebelle. Il entendit retentir jusqu'au fond de ses moelles ce cri d'une blessée, qui blessait à son tour, — et plus subtilement. Son cœur farouche et désarmé comprit ce triomphe d'une vaincue qui semblait garrotter son vainqueur. La gorge serrée, il balbutia :

— Que veux-tu dire ?

Elle se leva et poursuivit : — **Enfant superbe, athlète insensé, tu ne comprends donc rien ? Tu ne sais donc pas ce qui vient d'arriver ? Ah, tu n'as pas voulu prêter le serment ! Je ne te le demande plus maintenant. Car le rite d'Hécate, tu l'as accompli, plus sûr et plus irrévocable que par des paroles, en trempant tes lèvres dans le sang de la blessure que tu m'as faite. Tu as beau ne pas vouloir, tu m'aimes maintenant... malgré toi...**

Elle continua de sa voix profonde :

— **Et moi aussi je t'aime, toi qui as voulu me tuer... dans la fureur de ton désir... tu es le seul qui l'ait osé... Et lui prenant le bras, qu'elle serra fortement : Allons, avoue que tu as peur de moi... et que tu m'aimes !...**

Devant cet étrange amour, mêlé de volupté et de haine, de promesses et de menaces, le tribun, partagé entre le désir et la crainte, sentit son orgueil se révolter. Il se ramassa, comme le centurion se ramasse devant sa cohorte avant de se jeter à sa tête contre l'ennemi, et dit d'une voix d'airain :

— **Non ! Je suis un homme libre !**

Elle lâcha son bras avec un éclat de rire amer et presque sauvage : — Libre ? Félicite-toi d'être vivant ! Sache que j'aurais pu te faire tuer d'un seul mot de ma bouche par ceux qui me gardent. Je le pourrais encore... mais j'ai pitié de toi. Libre ? Eh bien, oui, sois libre ! Mais sache-le, jamais le spectre de Hédonia ne quittera tes yeux, ton cœur et tes flancs. Fusses-tu César, son fantôme viendra murmurer à ton oreille : « Je coule dans tes veines, je marche devant toi ! » Tu auras beau serrer ta prêtresse dans tes bras, je boirai ton haleine, je vis dans tes pensées, je règne sur ton âme. Tu vas revoir ton Memnonès et ton Alcyonée, n'est-ce pas ? mais je l'ai lu dans ton regard... tu reviendras... tu reviendras !... Et maintenant va-t'en... va donc !

Pris de peur, Ombricius sortit à pas rapides. Il parvint sur la terrasse et redescendit l'allée dans les ténèbres sans rien voir autour de lui. Il respira à longs traits l'âpre odeur des chênes-lièges dans la fraîcheur nocturne. Les servantes voilées lui ouvrirent la porte du bosquet. Il traversa le jardin désert et trouva, dans la crique, une barque amarrée où dormait un batelier qu'il réveilla. La gondole glissa en silence sur le flot. La lune, à son dernier quartier, sombrait sous une traînée de nuages noirs dans une mer plus noire encore. Quand ils furent au milieu du golfe, Ombricius se dressa sur ses pieds et voulut répéter à voix haute, à la face du ciel menaçant couvert de

nuages comme de démons échevelés et de serpents monstrueux, le dernier mot qu'il avait dit à Hédonia : « Je suis un homme libre ! » Pourquoi donc ne voulut-il pas sortir de sa gorge ? Il se rassit accablé. Dans sa tête, dans son cœur, dans ses membres circulait, comme un poison subtil, une vapeur légère qui l'oppressait.

Était-ce le souffle impérieux et délétère de Hédonia ?

Ah, bien faible était son reste de liberté!... Il fallait maintenant se lier pour toujours, d'un côté ou de l'autre. Il fallait choisir entre le serment d'Isis et le serment d'Hécate !

Est-ce que déjà Hécate le tenait ?

CHAPITRE XIV

LE BAISER D'ANTÉRÔS

Après sa rencontre avec Ombricius, au xylos d'Helvidia, Alcyonée s'enferma avec sa Nubienne à la curie isiaque. Le geste audacieux du tribun avait bouleversé ses sens vierges et ramené brusquement son âme, des hauteurs où elle planait, dans une région trouble et ténébreuse. Elle se replia sur elle-même en un silence farouche. Le jour, elle méditait sur son avenir inconnu et redoutable, car elle ne pouvait plus le séparer d'Ombricius. La nuit, des rêves effrayants la hantaient. Tantôt des rondes de Faunes et de Bacchantes la narguaient. Tantôt elle voyait une superbe femme, avec un diadème d'impératrice, qui la fixait avec des yeux d'oiseau de proie. Lorsque cette femme étendait les bras, elle déployait des ailes membraneuses, comme une

immense chauve-souris, et menaçait d'étreindre sa victime. Toutes les nuits, Alcyonée rêvait d'Ombricius. Elle le voyait non plus en laticlave, mais sous l'armure du tribun militaire, et la femme-harpie l'emportait dans un nuage sanglant. Au-dessous d'eux, une troupe de Centaures et de Centauresse galopait en bonds sauvages et sonnaient des trompettes de guerre. Après ces cauchemars, elle s'éveillait pâle, en sueur, demimorte d'épouvante. Memnonès, prévoyant un malheur, voulut la calmer. A ses questions, elle demeura muette. Il la traîna de force au temple et l'endormit malgré elle. Au moment de passer dans la seconde phase du sommeil, elle cria : — « Je ne veux pas voir ! Je ne veux pas savoir ! Le cercle noir, la sphère des monstres et des tempêtes m'enveloppe... Réveille-moi ! — Monte ! monte plus haut, à la porte de lumière ! » commanda Memnonès. — Je ne peux pas. » Et elle tomba en léthargie. Voyant qu'il n'avait aucune prise sur elle, l'hiérophante résolut de laisser la prophantide à elle-même et de l'observer. Quand elle se réveilla, elle demanda avec douceur et fermeté à passer huit jours avec Helvidia au jardin d'Isis, où il y avait une habitation rustique près du temple de Perséphone. Memnonès accéda d'autant plus volontiers à cette prière qu'il comptait sur le repos de la campagne pour guérir sa fille adoptive et que cet éloignement empêcherait tout contact entre elle et le tribun jusqu'au jour du serment d'Isis.

*
* *

Le jour venu, Memnonès et Helvidius attendirent vainement Ombricius au temple. Dans l'après-midi, le prêtre resté seul vit arriver le tribun. Il avait l'œil hagard, les traits contractés, le visage livide, les mouvements fiévreux. Tout en lui annonçait le plus violent des combats intérieurs. Il dit d'une voix saccadée :

— Je ne puis prêter le serment d'Isis sans avoir revu la prophantide. Je veux entendre de sa bouche qu'elle m'aime encore... qu'elle m'aimera malgré tout...

L'hiérophante regarda longuement son disciple et ressentit une compassion profonde pour la tourmente qui l'agitait. Il mesura la situation d'un coup d'œil et dit après un silence :

— Tu souffres, mon pauvre ami, je le vois et je devine tout. Te voilà parvenu au point où il faut choisir entre la voie de ténèbre et la voie de lumière. Les ténèbres te fascinent, elles t'envahissent, elles t'ont presque saisi... Il est temps encore de t'en arracher ; demain il sera trop tard. Je vais te montrer la lumière... et tu choisiras. Viens ! Nous allons voir Alcyonée.

L'œil inquiet d'Ombricius eut un éclair de joie fébrile. Sans dire une parole, le prêtre et le tribun traversèrent la ville et la campagne de Pompéi

pour se rendre au jardin d'Isis. Un affranchi d'Helvidius leur ouvrit la porte. Ils firent quelques pas dans le jardin sauvage, où les herbes et les arbres poussaient librement autour des ruines de l'ancien temple de Cérès. Ombricius aperçut de loin la fontaine de lotus, où jadis la prêtresse lui avait promis son amour en bravant Memnonès. La fontaine semblait abandonnée et envahie par la végétation. Ils gagnèrent une allée de cyprès qui montait vers la chapelle de Perséphone. Quatre cariatides formaient sa façade et soutenaient sa corniche. Des sycomores touffus protégeaient le temple abandonné. Les feuilles des branches retombantes, agitées par le vent, frémissaient sur le fronton bruni.

— C'est ici qu'elle passe ses journées avec la femme d'Helvidius, dit Memnonès. Elle est souffrante depuis huit jours ; peut-être qu'elle dort en ce moment. N'entrons qu'avec précaution et ne lui parle pas si elle est dans l'état prophétique.

Ils pénétrèrent dans la chapelle par la porte ouverte. L'intérieur était si sombre qu'au premier moment le tribun ne perçut que l'obscurité. Peu à peu l'architecture apparut. Point de colonnes. Des parois nues avec des niches vides, et, dans les intervalles, des candélabres sans lumière. Au fond de la cella, sur un piédestal carré, une statue de Perséphone debout, à double couleur. La tête et les bras en marbre blanc sortaient d'un péplos en marbre noir. Une couronne de pavots ornait ses

cheveux. Dans sa main droite, la déesse tenait son sceptre de reine des morts, et, dans sa main gauche, une lampe allumée, dont la lumière douce effleurait ses traits graves et rayait l'ombre comme une étoile au nimbe vapoureux. « Quel contraste, pensa le tribun, entre la noblesse de cette statue et la beauté sinistre d'Hécate au sanctuaire de Hédonia Métella ! » Tout à coup Ombricius éprouva, dans son être intime, une commotion inexprimable. Ce fut comme une explosion de désir, de douleur et de crainte. Sur le piédestal de la statue de Perséphone, il venait d'apercevoir Alcyonée endormie, mollement couchée, dans la plus gracieuse des postures, la tête appuyée sur un coussin de byssus. A gauche de la prêtresse, le feu couvait dans un brasier, sur un trépied de bronze. Des aromates y fumaient et répandaient des parfums chastes, mais pénétrants, dont l'acuité semble vouloir séparer l'âme du corps. A la droite de la prophantide, Helvidia était assise, sur un siège de bronze, et tenait un théorbe entre ses bras. Alcyonée était pâle, transparente comme l'albâtre sous la lumière de la lampe, qui, en filtrant dans la pénombre, enveloppait ses cheveux fauves à demi dénoués d'une vague auréole. Sur son visage errait l'expression d'un bonheur suave et parfait. Le tribun eut le pressentiment que ce bonheur ne venait pas de lui ; et puis, le sommeil magique mettait entre lui et la prophantide un abîme. Il voulut le franchir.

— Puis-je lui parler ? dit Ombricius à Memnonès.

— Essaye, dit le prêtre à tout hasard.

Le tribun s'approcha de la dormeuse. Mais à peine eut-il touché la main tiède d'Alcyonée que celle-ci poussa un cri et fit un bond en se réfugiant dans les bras d'Helvidia, qui s'était précipitée pour la soutenir.

— Oh ! cria-t-elle, pas celui-ci ! pas lui maintenant !... Il me fait mal... il me tue !... Qu'on me laisse dormir.

Ses yeux étaient restés fermés pendant ce soubresaut. Elle se tordait dans les bras d'Helvidia avec une expression d'angoisse.

— Tu le vois, dit Memnonès au tribun. Tu ne peux forcer sa volonté. Laissons-la dans la haute sphère, où pour l'heure elle plane, et d'où peut-être elle te dira son message. Accomplissons les rites pour l'aider à monter au sommet de l'extase.

Memnonès toucha du doigt le front de la prophétide pour la replonger dans le sommeil profond. Elle retomba sur les coussins dans la même posture. Puis il jeta du styrax sur le brasier. Des tourbillons de fumée en jaillirent et remplirent la chapelle. Alors l'hiérophante, à voix haute, prononça la prière et l'invocation :

— « Esprit souverain, qui règnes sur les mondes par l'Ame de la Nature et ne fais qu'un avec elle, Osiris-Isis, nous t'invoquons pour que le pur Génie, qui plane sur cette vierge, se manifeste en

elle et parle par sa bouche comme il m'a parlé jadis, afin qu'il dise la vérité à cet homme et lui montre un rayon de ta lumière, le rayon qui sauve et purifie ! »

Pendant que Memnonès parlait, Helvidia, debout près du théorbe, s'était mise à toucher ses cordes fortement. Elles rendirent un son mâle et grave avec les accents de l'hymne dorien au soleil. Il semblait que les ondes sonores eussent une action plastique sur les nuages d'encens, qui vinrent tourner en spirale autour de la prophantide. De vives lueurs, de légers éclairs les sillonnaient de temps à autre. Une étoile brillante apparut un instant, tout en haut, sous la voûte. A ce moment, Alcyonée se dressa sur son séant et murmura, les bras étendus, la tête levée :

— Le jour des fiançailles est arrivé... Viens... oh ! viens, mon Antérôs !

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Ombricius angoissé.

— Ne crains rien, dit Memnonès, elle vit de son autre vie en ce moment. Les dieux seuls ont pouvoir sur elle. Attendons.

Mais l'hiérophante lui-même commençait à s'inquiéter, car jamais l'approche du Génie mystérieux n'avait pris cette forme. Un épais nuage d'encens flottait autour d'Alcyonée. Un coup de vent, venu par la porte ouverte de la chapelle, éteignit la lampe et passa comme un souffle rapide sur la harpe, qui rendit un son de fluidité éolienne.

A ce moment, Helvidia poussa un cri et les deux hommes restèrent cloués sur place. Alcyonée s'était recouchée, les yeux clos, les lèvres entr'ouvertes. Une forme lumineuse, agenouillée, était penchée sur elle. On eût dit un jeune berger de haute taille, mais beau comme Apollon et brillant comme Erôs. Les boucles de sa chevelure reluisaient comme de l'or vivant. La peau d'agneau, passée en sautoir sur sa poitrine, fulgurait comme une armure d'argent. Memnonès avait reconnu Horus. On ne voyait pas ses yeux, car il demeurait courbé sur la prophantide. Son visage éclairait le sien d'une blancheur éclatante. Il approcha ses lèvres des lèvres d'Alcyonée et y imprima un baiser nuptial, pendant lequel on vit resplendir les deux figures, comme inondées d'un même afflux de lumière incandescente. Puis tout pâlit subitement. Le prêtre et le tribun se virent un instant replongés dans d'épaisses ténèbres. Aussitôt après ils crurent apercevoir, à mi-hauteur de la voûte, un buste humain à travers la fumée. C'était celui de Horus-Antérôs. On voyait distinctement ses grands yeux, des yeux brillants et passionnés d'Erôs, dont les rayons frappaient toujours Alcyonée. De sa main, il semblait cueillir, dans les flots d'encens, des roses blanches, qui tombaient sur sa fiancée endormie.

Ombricius avait suivi l'apparition dans un étonnement qui ne lui avait permis aucune réflexion, aucun retour sur lui-même, ainsi qu'il arrive dans

l'état de rêve. Maintenant, il reprenait sa conscience d'homme éveillé, et sans se rendre compte de ce qu'il avait vu, sans chercher même à l'expliquer, il ne ressentit qu'une déception furieuse et une rage concentrée. Ne sachant trop ce qu'il disait, il s'écria :

— Je me moque de vos esprits, je n'y crois pas, mais je veux savoir si Alcyonée m'aime encore. Malgré vous tous, je le saurai !

En parlant ainsi, il fit mine de se jeter sur elle. Memnonès essaya de le retenir, car le choc pouvait être mortel pour sa fille.

Le tribun s'arracha à son emprise avec une violence de fauve pour se jeter sur sa proie. Mais il s'arrêta sous le coup d'une douleur insupportable dans ses yeux et dans tout son corps. Derrière l'endormie, devant le trépied fumant, il avait vu le même personnage qui, tout à l'heure, s'était penché sur la prophantide. Mais cette fois-ci, il était debout ; ses yeux terribles flamboyaient et son bras tenait une torche allumée. Sa lumière aveuglante était entrée dans les yeux d'Ombricius. En même temps, il avait eu la sensation d'un coup de couteau labourant son cerveau. Le phénomène, qui avait eu la force d'un coup de foudre, n'avait duré que peu de secondes ; mais le tribun en demeura comme paralysé de tous ses membres. Comme un tigre cramponné aux barreaux de sa cage sous le brandon du belluaire, Ombricius tremblait et sa bouche écumait de fureur. Pourtant on

ne voyait plus rien d'insolite dans la chapelle de Perséphone. Alcyonée dormait toujours. Helvidia, à genoux près d'elle, réchauffait ses mains glacées dans les siennes. Par la porte ouverte du sanctuaire, on voyait le soleil se coucher derrière un groupe de cyprès. Mais la vision fulgurante avait été une réponse trop immédiate au geste sacrilège pour n'être pas l'effet du pouvoir invisible auquel il se heurtait. Le tribun sentit, dans cette partie secrète de l'âme où se forment les convictions incoercibles, qu'après le baiser d'Antérôs, lui, Ombricius, n'avait plus aucune prise sur Alcyonée. Sa colère maintenant s'augmentait de son impuissance. L'insaisissable ennemi, qui lui arrachait sa proie, l'exaspérait bien plus que ne l'eût fait un adversaire vivant, un amant en chair et en os, qu'il eût pu frapper de son poing et transpercer de son épée. Mais son orgueil, plus fort chez lui que tout autre sentiment, ne lui permettait pas d'admettre la réalité de ce pouvoir formidable, qui le mâtait et l'humiliait. Aussi — par une brusque révulsion de tout son être — il nia, dans son for intérieur, la réalité de ce qu'il avait vu, attribuant le tout à un artifice du prêtre ou à un pouvoir d'illusionner ses disciples par la force de sa volonté. Tout l'empire que Memnonès avait pris sur lui fut renversé du coup. Tout l'enseignement qu'Ombricius avait provisoirement accepté fut balayé en une seconde, et il ne resta plus dans le cœur du disciple que l'amertume d'un ressenti-

ment, qui se fit jour par l'ironie et le blasphème :

— Mauvais magicien ! clama-t-il, imposteur, tu m'as trompé ! Cette vierge m'était destinée. Elle s'était promise à moi. Tu me l'as soustraite par le poison de tes arts malsains, et tu as cru faire de moi un esclave en me leurrant de fantômes. Mais je méprise aujourd'hui et ta doctrine, et tes esprits, et ta parole, et ta prophétie !

Memnonès écoutait, les bras croisés, comme absorbé en lui-même. Il répondit avec tristesse :

— Je ne t'ai pas attiré. C'est toi qui avais cherché le sentier de lumière et c'est toi qui choisis aujourd'hui le chemin des ténèbres. Fou d'orgueil et d'ambition, ta faute serait petite si tu ne faisais qu'abandonner une vierge amoureuse et renier un maître. Cela n'est rien. Ta faute, ton crime irrémissible, c'est d'empoisonner ta propre âme à sa source. Ton plus grand châtement ne sera pas celui que verront les hommes ; ce sera de perdre le sens même de la vérité. Tu as crevé les yeux de ton esprit en chassant de ton cœur la dernière goutte de tendresse. Tes appétits féroces t'ont rendu hypocrite. Tu ne voulais de mon enseignement que pour dominer les autres et moi-même. Tu en seras puni par les ténèbres qui vont t'envelopper au milieu du luxe et des grandeurs. Cœur endurci, tu ne peux plus avancer que dans le mal. Je te laisse à ton sort désormais inévitable. Va ton chemin. A ta dernière heure peut-être te sou-

viendras-tu de moi. Quant à la prophantide, tu n'as plus pouvoir sur elle.

— Tu crois cela ? dit Ombricius, d'un ton amer et froid. Peut-être. Mais quand César un jour connaîtra vos menées — tremblez ! Quant à moi, je ne crois plus qu'à la volonté qui siège dans mon crâne, au sang qui bat dans mes veines et à l'épée que je tiens à la main. Avec eux et par eux seuls, je saurai conquérir ma vérité et mon pouvoir ! Adieu.

Il avait tiré l'épée courte, que depuis la nuit de Baïes il ne cessait de porter à la ceinture de sa tunique — son épée de tribun, — et, la brandissant comme pour défier d'invisibles adversaires, il sortit.

*
* *

Memnonès suivit d'un regard douloureux le disciple, qui fuyait à jamais l'étreinte amie du maître pour suivre son destin fatal. Que de choses redoutables s'étaient passées dans cette heure tragique ! Oui, un rayon avait transpercé le voile ; l'Invisible était apparu visible, accomplissant le désir de l'initié, couronnant sa science. Un esprit immortel était intervenu dans les destinées humaines pour y donner un coup de barre, mais, si son éclat fulgurant avait préservé la prophantide et chassé le profanateur, l'hiérophante lui-même en demeurerait

mutilé comme un arbre ébréché par la foudre. Il perdait à la fois son disciple et sa fille. Alcyonée aimait Ombricius, en ce monde, et Antérôs, dans l'autre ! Le meilleur de son âme appartenait à son Génie. Il la possédait... et la possédait dans l'Éternel ! Si le tribun courait inévitablement à quelque catastrophe, du moins avait-il pour s'étourdir l'ivresse des passions. Mais lui, Memnonès, le voyant, le souffrant, restait seul, en face du ciel, où se perdent les routes divergentes des âmes, en portant dans son cœur le tourment de l'Infini !

La prophantide venait de s'éveiller. Elle se leva, très pâle, très grave, recueillie en elle-même et comme illuminée du dedans.

— Tu ne souffres pas ? dit Memnonès.

— Non, dit-elle, en touchant sa poitrine de ses doigts écartés en palme, mon cœur est assouvi et j'ai reçu une cuirasse de diamant.

— Sais-tu qu'Ombricius est parti ?

— Oui, dit-elle, un ouragan l'emporte.

— Il faut l'oublier.

— Non, dit Alcyonée avec une douceur tranquille, qui ne souffrait point de réplique, il faut le sauver !

Memnonès constata ainsi la persistance des deux amours d'Alcyonée, le terrestre et le divin, indéracinables tous les deux, chacun occupant en quelque sorte un autre étage de l'âme et se rapportant à une autre sphère vitale. Cependant un rapport s'était établi entre les deux régions ; un

progrès s'était fait dans sa voyance. Autrefois elle ne gardait aucune mémoire des événements de son sommeil, une fois qu'elle était réveillée. Maintenant elle paraissait s'en souvenir, mais refusait d'en parler.

Alcyonée, Helvidia et Memnonès sortirent de la chapelle de Perséphone et s'arrêtèrent sous le péristyle. Le crépuscule était venu. Des montagnes lointaines se dressaient comme des autels enflammés autour du golfe pâle. Quelques astres frissonnaient, fleurs lumineuses sur le velum céleste. La prophantide les regardait, et, quittant les mains de ses amis, fit un geste pour saluer les étoiles.

— Que te disent-elles ? demanda Memnonès.

— Il me semble qu'elles sont toutes en moi, dit Alcyonée en ramenant ses mains sur son cœur. Entre moi et le monde il n'est plus de barrières. Je suis libre... libre !

Alors Helvidia prit une couronne de lauriers, suspendue à l'une des cariatides du péristyle, et la plaça sur la tête de la prophantide. Ils descendirent les marches du temple et traversèrent le jardin sans parler. Une larme silencieuse roula sur les joues de Memnonès. Douce et résolue, la prêtresse couronnée ressemblait à une victime marchant au sacrifice.



LIVRE TROISIÈME

TÉNÈBRES

L'Amour et la Haine, c'est toute la magie.

PLOTIN.



CHAPITRE XV

AU TEPIDARIUM

Une tiède matinée d'automne inondait de sa chaude lumière les places dallées de lave, les cours en mosaïque, les innombrables colonnades de Pompéi. Elle plongeait dans les jardinets enfouis à l'intérieur des maisons comme en de frais calices et dessinait en plein soleil les bosquets de verdure épanouis sur les terrasses. Elle faisait briller, comme des filets d'argent, les petits ruisseaux coulant dans les ornières des rues, pavées de galets blancs et gris. Au fond des atriums, des femmes indolentes s'habillaient aidées d'esclaves empressées ; les enfants jouaient avec les chiens ; les patrons, tenant leurs tablettes, discouraient avec leurs clients. Les affranchis circulaient dans la ville, pour les achats et les affaires. Aux temples, les prêtres disaient leurs prières ou prépa-

raient les sacrifices. La ville s'éveillait, comme tous les jours, à sa vie d'indolence et de plaisir. Pour l'aigle des Apennins, passant sur Pompéi, à la hauteur du Vésuve, l'exquise cité, posée au bord de son golfe, ressemblait à un coquillage ou à une branche de corail jetée sur une couronne de chêne. Mais le passant des rues, qui regardait cet aigle planant dans l'azur, ne l'apercevait qu'à travers le léger nimbe rose épanché dans l'espace entre terre et ciel.

La porte de la maison de Hédonia Métella était largement ouverte. Le portier, un géant basané, coiffé d'un turban bleu, s'y tenait et regardait les passants avec mépris. Peut-être songeait-il à la vie libre du désert, au galop des chevaux sur la terre poudreuse quand les oasis paraissent à l'horizon. Tout à coup un jeune homme en laticlave, à l'œil fiévreux, aux traits contractés, se présenta.

— L'illustre patricienne Hédonia Métella est-elle dans sa maison ? Il faut que je lui parle à l'instant.

— Elle est ici, mais on ne peut la voir.

— Il le faut absolument ; quand elle saura mon nom, elle me recevra.

— Tu serais César en personne que tu n'entre-rais pas. Ma maîtresse est invisible le matin.

Le jeune homme obstiné, aux traits énergiques, aux yeux violents, voulut passer quand même, tête baissée. L'Africain le retint au bras et faillit le briser de son poing. Une lutte allait s'engager,

quand le nomenclateur à face sournoise, à pas de lièvre, sortit du vestibule.

— Je connais cet homme, dit-il, c'est un chevalier romain.

— Que m'importe ? dit le gardien, j'ai mes ordres.

— Je vais du moins porter son nom à notre maîtresse.

Le nomenclateur tendit une tablette d'ivoire et un bout de minium rouge au visiteur qui traça quelques mots dessus. Au bout de peu d'instants, le nomenclateur revint et dit :

— J'ai ordre de conduire le tribun au tépidarium.

— Qu'il passe donc, grommela le Numide morose.

Précédé de son guide, le jeune homme traversa une enfilade de péristyles et de galeries. Au bout de l'une, il ouvrit une porte, y fit entrer l'hôte et la referma derrière lui. Après avoir traversé un obscur corridor, le visiteur entra dans une salle voûtée remplie d'une vapeur tiède. Les murs étaient nus. Le long de la frise en rinceaux, des Amours en terre cuite colorée jouaient comme une troupe d'enfants vivants. Au-dessus, quelques fenêtres en verre épais tamisaient un jour bleuâtre. Au centre de la pièce, ardaient un brasier dans un bassin de cuivre. Au fond, Hédonia était assise en chlamyde violette à franges d'or. Elle venait de sortir du bain. Une esclave était en train de

natter ses cheveux opulents et de reconstruire l'édifice compliqué de sa coiffure. Le tribun intimidé et confus resta debout à distance.

— Le tribun primipilaire !... dit Hédonia Métella avec une imperceptible nuance d'ironie, qui ressemblait pourtant à une caresse. En parlant, elle agrafait tranquillement à son épaule la molle étoffe du peignoir soyeux, qui laissait voir toute la magnificence de son col et de ses bras. Comment ? c'est toi, Ombricius Rufus ? Vraiment, tu m'étonnes, illustre philosophe. Je te croyais enfermé au temple d'Isis, dans la cellule des novices, à jamais perdu pour nous autres simples mortels. Et te voilà déjà revenu ! En croirai-je mes yeux ?

— Je suis indigne de tes yeux, dit le tribun en fixant les siens à terre. Noble Hédonia Métella, il m'arrive malheur. Je viens demander ta grâce... et ton aide.

— Dis-moi d'abord ce qui te ramène à nous.

— Je ne puis parler que devant toi seule.

— Va-t'en, Galla ! fit Hédonia, je te rappellerai tout à l'heure.

L'esclave laissa tomber la lourde chevelure en désordre sur la nuque de sa maîtresse et sortit.

— Mon espérance s'est effondrée après ma gloire, reprit le tribun. Tu avais raison, illustre fille de Métellus, gloire de Rome et de Pompéi. Ils m'ont trompé, bafoué. Honnêtement, sincèrement, je cherchais la vérité auprès de ce prêtre fourbe et de cette fausse prêtresse. Isis s'est moquée de moi !

Je le croyais un maître, lui, et elle une inspirée... Eh bien, ce Memnonès est un lâche imposteur. Quant à son Alcyonée...

— Eh bien ?

— Eh bien, cette vierge, cette prophantide... a un amant !

— Vraiment ? dit Hédonia frappée d'étonnement, en laissant tomber une fiole de parfum en verre opaque. La fiole se brisa sur la mosaïque et, dans les grands yeux noirs de la patricienne, parut une curiosité sauvage qui était presque de l'admiration. Elle ajouta, après un silence :

— Tu l'as vu ?

— Oui, dans le jardin d'Isis, à la chapelle de Perséphone. C'est un jeune homme superbe, beau comme un dieu. Je l'ai vu, à travers un nuage d'encens, à genoux près d'Alcyonée endormie. Je l'ai vu se pencher sur elle, toucher ses lèvres des siennes... boire son souffle!...

— Et que faisais-tu pendant ce temps ?

— J'ai voulu le frapper, le saisir. Impossible ! Il m'a paralysé d'un éclair, comme d'un coup de foudre... puis tout a disparu. Non, ce n'était pas une illusion de mes sens. Était-ce une forme vaine, un fantôme créé par la magie de Memnonès ? Ou bien... était-ce un esprit ?

A ce dernier mot, Hédonia fit retentir le tépidarium d'un rire moqueur, qui retomba de la voûte sur les dalles comme une pluie de perles. Puis soudain elle devint pensive :

— Et pourtant, dit-elle, tout cela est bien étrange...

Ses yeux fixes prirent une expression d'inquiétude, comme attirés par une puissance inconnue.

Enfin elle reprit d'un ton sérieux :

— Et tu l'aimes toujours, ton Alcyonée ?

Ombricius reprit avec une sombre énergie :

— Ah ! tu ne sais pas à quel point je la hais à présent, elle et tous les siens !

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Quitter cette ville de malheur, retourner à l'armée. Marcher, agir et combattre pour oublier ces bourreaux subtils — jusqu'au jour de la vengeance !

— Voilà qui t'honore, mon fier tribun. As-tu la grâce de Titus ?

— Non. Sans elle je ne puis rien, mais comment l'obtiendrai-je jamais ?

— Attends un instant. Pendant que tu rôdais auprès de ta prêtresse, je m'occupais de toi, mon cher Ombricius.

Elle frappa dans ses mains. L'esclave revint.

— Galla, dit-elle, apporte-moi la cassette d'or, qui se trouve dans l'armoire d'ébène de ma chambre à coucher.

L'esclave revint avec la cassette et en tira un rouleau de papyrus, entouré d'un fil d'or, où pendait un cachet de cire rouge portant l'effigie impériale. Elle l'ouvrit et le tendit au tribun. Ombricius lut :

« *Titus César, fils de César-Auguste Vespasien, à Hédonia Métella, salut!* Puisque tu me garantis la fidélité d'Ombricius Rufus avec ta tête et ton sang, qu'il soit pardonné. Dès son arrivée à Rome je lui promets un commandement. »

Stupéfait de cette lettre, Ombricius laissa tomber la feuille de papyrus :

— Tu as fait cela ? balbutia-t-il.

— Pourquoi non, puisque je t'aime ? dit Hédonia en renouant négligemment derrière sa tête la masse somptueuse de ses cheveux.

— Oh, divine !... s'écria Ombricius dans un vertige d'émotion. Tu as engagé ta vie pour celui qui t'avait blessé ? Je voudrais être ton esclave !

Il se jeta à ses pieds en embrassant ses genoux.

— Prends garde ! mon fier tribun, dit ironiquement Hédonia Métella, tu cesses d'être l'homme libre que tu disais être il y a huit jours... Et moi aussi je suis jalouse de ta liberté !

— Ma liberté ? cria le tribun avec une sorte de fureur, c'est toi qui me la rends en me délivrant, en me vengeant de mes ennemis. Qu'ils tremblent maintenant ! Être libre ? Je ne puis plus l'être que par toi et avec toi ! Je mettrai mon ambition à t'obéir. Commande, ordonne, torture-moi si tu veux ; j'accepte tout avec délices. Le serment d'Hécate, je suis prêt à le tenir.

Elle se pencha sur lui et le pénétra du regard avec cette volupté dominatrice, qui était chez elle la forme unique de la tendresse.

— Il n'en est plus besoin. Ne sais-je pas que tu m'appartiens depuis que tu as bu une goutte de mon sang?

— Alors laisse-moi du moins baiser tes pieds.

— Tu veux ? dit Hédonia avec un sourire qui mit des paillettes d'or dans ses yeux noirs.

— Je veux... et je supplie !

La fille de Métellus souleva légèrement le bout de sa chlamyde et montra son pied d'albâtre auquel le peignoir violet et la lumière bleue, qui flottait dans le tépidarium, donnaient une teinte ivoirine. Ombricius y imprima ses lèvres avec une sorte d'emportement — et doucement la patricienne posa son pied sur la tête du jeune homme prosterné. Il sentit avec ivresse, sur sa nuque, la griffe de la panthère humaine. Cette rage de servitude lui semblait la plus éclatante des revanches contre ce qu'il appelait la trahison d'Alcyonée. Dans le revirement subit et total de son âme, il croyait retrouver sa force aliénée.

— Maintenant parle et j'obéis... dit-il en se relevant. Faut-il partir à l'instant pour Rome ?

D'un bond, elle saisit les deux épaules du jeune homme :

— Partir ? Maintenant ? Tu ne partiras pas de cette demeure avant un mois... et tu en seras le roi !

De bonheur, le tribun faillit s'évanouir. Ses mains tremblantes erraient sur la chlamyde et les bras nus de la patricienne. Il ferma les yeux sous

le tiède effluve des parfums qui émanaient de ce corps royal, puis tout à coup il voulut l'étreindre avec ce cri étouffé :

— A moi ! à moi !

Mais elle l'arrêta d'un geste puissant, et le dominant de son regard impérial qui jetait des flammes :

— Sois prudent, dit-elle, nos esclaves pourraient nous surprendre — et nous devons rester les maîtres ! Reprends ta toge de chevalier romain et suis-moi.

Docilement Ombricius obéissait. Il ramassa la toge et la jeta sur son épaule. Hédonia s'était levée aussi, majestueuse et souriante.

— Et maintenant, viens ! dit-elle.

Elle prit les devants ; la chlamyde avait glissé légèrement d'un côté et laissait voir, avec l'épaule souple, la ligne onduleuse creusée dans le dos. Les vitraux bleus du tépidarium caressaient d'une teinte olivâtre le beau corps de la Romaine croisée de sang numide. Ils traversèrent des portiques où des fontaines coulaient dans les bassins parmi des guérets de fleurs. Des affranchis à l'œil oblique et des esclaves muets s'inclinaient sur leur passage. Tout au fond, dans un retraits obscur, sous des tentures et des palmes, un lit d'Orient apparut comme un trône.

CHAPITRE XVI

ENVOUTEMENT

Un an s'était passé. — Ombricius Rufus, nommé par Titus légat propréteur d'une légion de Bretagne, avait remporté trois victoires et repoussé l'ennemi au cœur de ses montagnes. Revenu à Rome, il habitait dans la maison de Hédonia Métella. Le sénat lui avait décerné les décorations triomphales, une statue et une couronne d'or, bref tout ce qu'on donne à la place du triomphe. Titus, trop grand pour être jaloux d'un subordonné, les avait permis. Ces hautes distinctions ne suffisaient pas à la protectrice du tribun devenu chef de légion. Hédonia voulait qu'il brigât le consulat vacant. A cette proposition de la fille de Métellus, Titus avait froncé le sourcil sans rien répondre. Ombricius voulait se désister, trouvant

qu'il risquerait sa fortune par une trop grande audace. Mais, devant ses hésitations, sa maîtresse orgueilleuse avait haussé les épaules, et sa bouche, aux coins rabaissés, avait pris son mauvais pli. « Ce qui paraît impossible, avait-elle dit, ne l'est plus, quand on sait choisir les moyens. » Sur ces moyens, elle avait gardé un silence ambigu. Toutefois Ombricius sentait qu'elle ne démordait pas de son dessein obstiné, comme toutes les résolutions de sa volonté mystérieuse et indomptable.

La maison romaine de Hédonia Métella brillait en vedette au flanc du mont Coelius, accrochée comme un nid d'aigle entre le temple de Claude et le nymphéum de Néron. On y parvenait par une étroite ruelle grimpant entre de hauts murs. Du haut de sa terrasse, on dominait le centre de Rome comme d'un observatoire. Le mont Palatin se dressait en face avec ses contreforts en arcades et le palais des Césars éclatant de marbre, de porphyre et de bronze. A gauche, le mont Aventin profilait ses sombres mesures, demeures du petit peuple. Dans la large vallée, entre les deux collines, les jardins de Néron étalaient leurs bosquets, leurs étangs, leurs ponts légers et leurs pavillons de plaisance. Derrière eux, le grand Cirque allongeait, comme un stade énorme, son arène sablée et ses gradins rougeâtres, jalonnés de perches à banderoles multicolores. Les nombreux vomitoires, qui perçaient comme des trous son pourtour inférieur, le faisaient ressembler à quelque

immense souricière, préparée pour les gladiateurs et les bêtes féroces.

Au faite de la maison hédonienne, Ombricius se tenait seul, assis au bord de la terrasse, le bras appuyé sur la balustrade. Il portait sur sa poitrine les grandes plaques de cuivre, bosselées de têtes d'aigle et de lion, insignes de ses victoires. Sa tunique rouge avait des franges jaunes, qui rappelaient les lanières métalliques du ceinturon de combat. Une couronne d'or posait sur ses cheveux coupés courts. C'est dans ce costume que les chefs d'armée victorieux avaient coutume de paraître en public, au cirque, au théâtre et dans les festins. Le légat propréteur devait se rendre ce soir-là au banquet de Titus. Pour l'heure, il regardait Rome étalée sous ses yeux et songeait à sa destinée passée, présente et future.

Après un mois d'oubli complet passé avec Hédonia à Baïes, le tribun chargé d'un commandement par Titus avait repris son existence militaire, dans un climat rude, au milieu des barbares. Mais ses sens, son âme, son esprit étaient si bien imprégnés du souffle de l'ambitieuse patricienne, qu'elle ne le quittait pas. Elle le poursuivait sur ces mers inclémentes, au milieu des récifs, dans le choc des cohortes disciplinées contre des peuplades sauvages. Son voluptueux fantôme, devenu presque charnel, l'obsédait aux heures du repos, lui promettant de plus âpres délices à son retour. Son regard impérieux le poussait aux décrets

implacables contre les vaincus, aux massacres sommaires pour hâter sa conquête. Quelquefois, il est vrai, dans la nuit profonde, couché sous la tente sur une peau d'ours, lorsqu'on n'entendait que le cri des sentinelles, l'image d'Alcyonée lui revenait. Il revoyait la prophantide visionnaire, la messagère mélodieuse de la divine Psyché; il revoyait le grave Memnonès, dont la parole éveilleuse semblait déchirer le voile de la nature et développer à ses yeux des horizons sans limite. Alors une pensée douloureuse traversait son cerveau : n'était-ce pas là la source de toute lumière et de tout bonheur? Et cette source, il s'en était fermé l'accès pour toujours! Mais dès qu'il pensait à Antérôs, sa fureur chassait son regret. Et puis le souvenir de Hédonia l'inondait d'effluves enivrants. Ariane, la reine des bacchantes, l'affolait de sa nébride et de son corps souple. Et puis, la prêtresse d'Hécate lui désignait un but lointain de son œil fixe et sanglant. Mais lequel? lequel?

Et maintenant qu'il était vainqueur, comblé de gloire, son inquiétude, son tourment redoublaient. Après les premières ivresses du revoir, Hédonia était devenue fiévreuse, sombre et agitée. Le jour, elle recevait des émissaires inconnus et tenait avec eux des colloques secrets. La nuit, elle se livrait à de longues méditations devant une statuette d'Hécate, copie de la grande statue de Baïes, et qui ornait comme la divinité familière le lararium de sa maison romaine. Devenue froide et dure

depuis quelques jours, Hédonia se refusait à son amant sous prétexte de graves soucis. Quel était donc ce danger qui la menaçait ou quelle chose terrible roulait-elle dans son esprit ?

Ombriçius regardait ce Palatin, ce cirque, ces jardins. Malgré les honneurs conquis, cette Rome impériale l'enfermait comme une prison, lui pesait comme une armure trop lourde.

Tout à coup, il vit Hédonia debout devant lui. Elle s'était approchée sans qu'il l'eût entendue par la chambre à coucher du propréteur, qui donnait sur la terrasse. L'air sévère, drapée dans une grande stole de matrone, elle tenait un rouleau de papyrus à la main.

— Lis, dit-elle.

Ombriçius lut avec étonnement une proclamation incendiaire aux légions d'Italie, une provocation à la révolte contre Vespasien et Titus, enfin un appel au choix d'un nouveau César.

— Que signifie ce discours ? dit Ombriçius.

— Il est écrit de la main de Cécina.

— Et cela veut dire ?

— Qu'il conspire contre Titus et Vespasien. La révolte est fixée à la fête d'Auguste, dans trois jours. Titus doit être assassiné au Capitole.

— Qui t'a donné ce papyrus ?

— Un affranchi de Cécina, acheté par moi.

— Et qu'en veux-tu faire ?

— Le montrer à Titus. Mais il faut qu'avant cela Cécina soit frappé à mort. Ainsi seulement la

nouvelle sera heureuse pour César. Il ne pourrait rien refuser à celui qui l'apporterait. Je sais d'ailleurs que Titus hait Cécina, comme son plus mortel ennemi, quoiqu'il l'ait invité au banquet de ce soir, où nous sommes conviés.

— Et qui aurait cette audace ?

— Toi ! dit Hédonia, en lui présentant le poignard consacré par Hécate.

Ombricius bondit sur ses pieds :

— Moi ? commettre ce meurtre ?

— Si tu ne tues pas Cécina, tu ne seras pas consul.

— J'aime mieux ne pas l'être, que de le devenir ainsi. Je ne souillerai pas mes victoires avec le sang d'un général romain.

— Alors tu resteras esclave... et je veux un maître pour époux. On ne monte au Capitole que par un escalier sanglant. Une fois en haut, l'eau lustrale du triomphe emporte le sang versé.

— Cette œuvre de bourreau n'est pas la mienne.

— Tu ne sais donc pas, dit Hédonia d'une voix sifflante, que cet homme a mérité cent fois la mort ? C'est mon pire ennemi. Jadis il m'a trahie, insultée, honnie. En le tuant, tu me vengeras !

— Ta vengeance est au-dessous de ma gloire.

— Ta gloire ?... dit Hédonia en se redressant avec mépris, mais c'est mon œuvre !... Alors tu ne veux pas ?

— Fais-moi plutôt lutter avec les bêtes fauves dans l'arène devant le peuple romain. — Du geste,

Ombricius montrait des gladiateurs casqués, armés de masques et de filets, qui s'exerçaient dans le cirque à leurs pieds.

— C'est bien, dit Hédonia Métella, je vais chercher un vrai Romain, qui a plus de courage que toi. Allons au banquet de Titus.

Une heure après le propréteur Ombricius Rufus et la patricienne Hédonia Métella se faisaient porter en litière au Palatin. Aucune parole ne fut échangée entre eux pendant le trajet.

*
* *

La table du festin impérial se dressait dans une vaste salle entourée de colonnes de porphyre. La flamme des candélabres, le jaspe et le marbre des vases, les pierreries sur les cous et les bras nus, étincelaient et chatoyaient de mille feux divers. Trente convives étaient couchés sur des lits somptueux. Cinquante esclaves, portant la vaisselle d'or et d'argent, des cratères de vin et des cassolettes de parfums, tourbillonnaient autour de ces privilégiés de l'Empire comme un essaim d'abeilles. Titus, majestueux et grave sous sa tunique de pourpre, parlant peu, observant tout le monde, avait l'aspect de la puissance qui se possède, plus redoutable dans son calme que dans sa colère. Sa femme occupait sa droite, Hédonia sa gauche. A côté de celle-ci une sorte de géant

aux larges épaules, aux traits rudes, à l'œil aigu, se tenait campé sur le coude ; c'était Cécina. Ombricius était placé en face d'eux, de l'autre côté de la table. Dans le bruit du festin, Ombricius ne put saisir que des mots épars de la conversation de ses vis-à-vis, mais l'attitude provocante de sa maîtresse devant son amant d'autrefois l'atterra. Cet homme, qu'avec sa haine implacable elle venait de vouer à la mort, visiblement elle cherchait à le reconquérir en lui parlant de leur vie ancienne avec des propos légers et des regards sérieux. Cécina resta d'abord insensible à ce jeu effréné, mais à force de voir les yeux de Hédonia le couvrir, sa poitrine palpiter sous la mousse du rire, son bras s'arrondir sur la coupe en lui versant le vin, le lourd colosse s'anima par degrés et finit par tourner vers sa voisine des yeux inquiets et fascinés. Plusieurs fois ils échangèrent des paroles à voix basse en rapprochant leurs têtes. Quand Titus se leva pour se rendre dans une autre salle, où il offrait une représentation d'*athellanes* à ses hôtes, Hédonia prit congé du couple impérial et gagna la sortie du Palatin sans faire le moindre signe à Ombricius, qui semblait ne plus exister pour elle. Cécina la suivit de près. Ombricius, la gorge serrée, descendit les escaliers derrière eux à distance. De nombreuses litières stationnaient dans l'étroite tranchée, qui forme la sortie du Palatin sur le Forum, et ressemble, avec ses meurtrières et ses portes basses, à la courtine d'une

prison, ou à un coupe-gorge. Là brillèrent les cuirasses et les glaives toujours tirés de la garde prétorienne. A la lueur d'une torche, Ombricius avait vu sa maîtresse se retourner et croiser son regard. Elle savait donc qu'il la suivait. Caché derrière un faisceau d'armes, il vit Hédonia s'arrêter devant sa palanque et entendit ces mots échangés entre elle et Cécina :

— J'ai à te parler. Monte dans ma litière jusqu'à ma maison.

— Je me méfie de toi.

— Tu as tort. Il y va de ta vie. Je connais ton secret, et, si tu ne viens pas, tu es perdu

Aidée de ses Libyens, la patricienne monta dans sa large litière. Cécina s'assit à ses côtés. Les Libyens tirèrent les rideaux, soulevèrent la palanque et sortirent avec leur charge sous la herse levée du Palatin. Marchant derrière, le propréteur vit la litière se diriger à gauche vers le Vélabrum, terrain solitaire et marécageux. Une sueur froide inondait les membres d'Ombricius. Il se demandait si, par une de ces brusques volte-face dont elle était capable, Hédonia avait changé de parti pour se jeter dans la conjuration de Cécina, tandis que lui, Ombricius, serait balayé avec Vespasien et son fils. Ce qu'il allait faire, il l'ignorait, mais il marchait comme le chasseur dans la piste des fauves et qui renifle leur odeur, fauve lui-même. Les lanternes falotes des Libyens oscillaient devant lui. A sa droite, se dressaient dans l'azur foncé de

la nuit, en masses noires et inégales, les temples, les portiques, les arcs de triomphe du Forum. De quelle suprême ironie ces monuments dominaient à cette heure ce fils de Rome, fou d'ambition et haletant de jalousie ! Il lui semblait qu'ils suintaient le sang et qu'ils étaient cimentés avec sa propre chair. Il faillit crier en apercevant la Louve de bronze avec ses deux nourrissons, qui le narguait du haut d'une colonne et semblait prête à le dévorer. Les lanternes des Libyens longeaient maintenant le Grand Cirque, et la litière, enlevée sur leurs torsos vigoureux, grimpait la rampe du mont Coelius, par la ruelle escarpée, entre les hauts murs, pour gagner la maison de Hédonia Métella.

Ombricius n'avait plus qu'une pensée : tuer les deux monstres accouplés contre lui ! Il se rencontra près de la porte. Cécina sortit de la litière et dit seulement :

« A demain ! » D'un seul bond, le propréteur se jeta sur lui et l'atteignit au cou de son poignard. La lame avait pénétré dans la chair, mais Cécina s'était dérobé. Homme puissant, d'une rare vigueur, il saisit son adversaire pour le terrasser. Ombricius, animé d'une force surhumaine, le prit à la gorge et, raidissant ses bras nerveux, le cloua contre le mur. Aucun des deux lutteurs ne lâcha prise dans ce combat furieux, où pas une parole, pas un cri ne trahit l'étreinte des volontés muettes et terribles. Enfin Cécina, étranglé par les poings d'Ombricius et suffoqué par son sang, roula comme

une masse inerte sur les marches de l'escalier.

Hédonia avait regardé la lutte sans sortir de sa litière, à la lueur sourde des lanternes de corne, avec le calme d'une lionne que se disputent deux lions, et qui, tranquille, attend le vainqueur.

Cependant la mort de son rival n'avait pas calmé le sang d'Ombricius. Il se retourna vers la patricienne, l'œil hagard, l'arme levée. Les Libyens se précipitèrent sur lui. Hédonia leur dit : « Laissez donc ! » et, posant une main légère sur l'épaule de son amant exaspéré, elle s'écria :

— Enfin je te retrouve !

Impassible, elle le regardait de ses yeux de Victoire, prête à recevoir le coup mortel. Au bout d'un instant, Ombricius vaincu laissa tomber son arme.

Sans perdre une seconde, Hédonia dit à ses porteurs : « Retournez au Palatin » ; et désignant à Ombricius la maison, dont les serviteurs ouvraient la porte, elle ajouta :

— Attends-moi dans ta chambre.

Une demi-heure après, Hédonia se présentait au Palatin devant César. Du haut d'une estrade, entouré de ses invités, Titus assistait au jeu des histrions d'un air pensif et ennuyé.

— Je demande audience secrète à l'impérator de Rome, dit Hédonia Métella à voix haute.

Elle ajouta à voix basse en s'approchant :

— Il s'agit de la vie de Vespasien, de la tienne et du salut de l'empire.

— Que tout le monde sorte, ordonna Titus.

Quand ils furent seuls, Hédonia tira de dessous sa stole le rouleau de papier sur lequel était écrit le discours de Cécina appelant les légions à la révolte. En le parcourant, Titus ne put réprimer un cri de surprise. Hédonia reprit :

— Qu'a-t-il mérité ?

— Le châtement des criminels. Je m'en charge.

— Il est châtié, dit la patricienne.

— Qui l'a frappé ?

— Ombricius Rufus.

— Il est bien prompt à venger les injures faites à César ! dit Titus d'un regard perçant.

— Nous avons assuré le règne des Flavius, dit Hédonia en baissant humblement la tête. Cécina était leur dernier et leur plus dangereux ennemi. Désormais le noble Titus pourra suivre son naturel et user de clémence.

— C'est bien, dit le fils de Vespasien d'un air sévère mais avec une satisfaction secrète, c'est bien, Hédonia Métella. Ombricius Rufus sera consul dans un mois.

— Merci, ô grand César. A Vespasien Auguste longue vie. A Titus César victoire et gloire immortelle !

En parlant ainsi, Hédonia prit la main du prince, se courba pour baiser l'anneau impérial et sortit.

— Et maintenant, dit Titus à ses courtisans, qu'on reprenne la pièce.

*
* *

Près de son lit couvert d'étoffes précieuses, entre une torchère, où brûlaient de lourds parfums, et une lampe de naphte, Ombricius songeait le coude posé sur un siège de bronze. Il plongeait dans un de ces recoins de la conscience, où l'homme ne comprend plus son être et recule avec horreur devant ses propres actions. Qu'avait-il commis? Un acte de courage ou un meurtre infâme? Qui était-il? Avait-il agi de son propre mouvement ou sous l'impulsion de cette femme redoutable? Ah, comme elle avait su se servir de ses passions! Il n'avait été qu'un jouet de sa volonté, un stylet dans sa main savante. Qu'était-il à cette heure? Un collier à son cou ou une hache bonne à jeter au Tibre? Qu'allait-elle lui apporter en revenant du Palatin?

La gloire ou les gémonies? Après cette énorme dépense de fureur et de volonté, il attendait passif, anéanti. Hélas, il le sentait bien, par je ne sais quelle sombre magie, sa conscience, sa volonté, son désir, tout s'était englouti dans cette femme terrible comme dans une bouche d'abîme. Et voici qu'il l'attendait avec toute la soif de son être, de ses sens exaspérés.

D'elle seule, de ses yeux, de ses lèvres il recevrait la réponse du destin, la mort ou la vie.

Le cubiculum donnait sur la terrasse. Par la porte ouverte, on voyait un bout du Palatin et un coin de ciel pur. La torchère crépitait inquiète et trouble. Tout à coup, une grande flamme oscilla devant la porte, masquant la vue d'une onde rougeoyante. C'était Hédonia. Elle avait jeté son manteau sur les dalles et apparut dans sa tunique syrienne de pourpre mousseuse et transparente.

— Tu es consul ! cria-t-elle. Salut, mon Bacchus et mon roi !

Et la froide patricienne, métamorphosée en Bacchante fougueuse, jeta ses bras autour d'Ombrius comme sur une proie.

— Qu'a dit Titus ? dit le jeune homme en tremblant de peur et de plaisir.

— Il s'agit bien de cela ! dit Hédonia d'un rire clair, en froissant les gemmes de son collier sonore. Je me moque de Titus, de Vespasien, et de tous les Césars. Je ne sais qu'une chose c'est que maintenant tu es à moi comme tu ne l'as jamais été !

Assise sur ses genoux, elle couvrait de baisers la tête, le cou, les bras de l'homme qu'elle possédait maintenant tout entier. Ils pleuvaient sur lui comme des roses rouges. Ils brûlaient jusqu'à travers sa tunique. On eût dit que la passion longtemps contenue de Hédonia Métella se déversait comme un torrent de lave. Submergé par cette vague de feu, qui emportait ses craintes, Ombrius murmura encore :

— Je veux tout savoir !

— Demain, mon Bacchus, demain !

Et, prenant sa tête entre ses mains, elle le couvra des yeux, concentrant dans un regard son âme déchaînée. Ombricius ne résistait plus... La lampe de naphte s'éteignit... Et longuement, éperdument, les amants s'étreignirent...

*
* *

La nuit régnait tranquille et sereine, quand Hédonia sortit sur la terrasse en tenant par la main le futur consul. Le ciel fulgurait d'étoiles. Rome silencieuse et noire dormait à leurs pieds. Une sombre tristesse, une angoisse étrange se peignait dans les yeux d'Ombricius.

— N'es-tu pas heureux ? dit-elle.

— Si, reprit Ombricius comme dans un rêve.

Elle montra du doigt la Ville Eternelle :

— Regarde ce cirque vide dans la nuit ; c'est l'arène de toutes les ambitions. Regarde l'Aventin ; c'est la montagne du peuple, souvent vainqueur dans ses révoltes, mais toujours dompté par un monstre né de ses fureurs. Regarde le Palatin ; c'est le trône des Césars. Eh bien, si tu voulais... tout cela serait à nous !

Ombricius recula en frémissant. La patricienne posa sa main sur l'épaule du Romain étonné et continua d'une voix à peine perceptible, comme

si elle craignait que le vent de la nuit n'emportât ses paroles aux échos du Palatin noir, qui semblait dormir, mais où veillaient des sentinelles :

— Tribun militaire... chef de légion... consul!... Pourquoi ne serais-tu pas César un jour?

Elle était grave et majestueuse dans sa robe de mousseline rose, pareille au péplum de ces Vénus de marbre, dont la draperie flottante moule chaste-ment les formes voluptueuses. Devant la cité nocturne, devant ses monuments trapus et implacables comme les fils de la Louve, elle semblait le Génie de la Rome impériale.

— Veux-tu?... murmura Hédonia, et sa voix n'était plus qu'un souffle.

Une brusque rafale, venue de la mer lointaine, passa sur les sept collines. Elle siffla sous le portique sombre du temple de Claude et frôla d'un long gémissement les jardins de Néron. Les pins-parasols se tordirent et les cyprès géants du nymphéum se courbèrent en frissonnant comme de noirs fantômes. Les astres pâlirent un instant, puis reflambèrent plus splendides et parurent tout proches. Ombricius fasciné regardait Hédonia. Sa main, qui serrait la taille, remonta jusqu'aux seins durcis par la violence du désir et devenus d'airain. Alors, les yeux dans les yeux, il chuchota :

— Oui... César, si tu veux... Augusta...

Ces mots, à peine articulés dans le silence de la nuit, eurent la gravité d'un serment prononcé

devant des Dieux invisibles. A ce moment, par un remous de l'âme profonde, le visage en larmes d'Alcyonée émergea dans le souvenir d'Ombrius, mais l'image incertaine s'effaça sous les bras de Hédonia Métella qui se refermèrent sur lui comme une chaîne infrangible. L'aube blanchissait sur le Palatin et, dans les souterrains du Grand Cirque, les lions affamés commençaient à rugir.

CHAPITRE XVII

MAGIE BLANCHE ET MAGIE NOIRE

Pendant les quatre années, qui suivirent le départ d'Ombricius, la ville de Pompéi fut en proie à de violentes dissensions publiques. Le sénateur Lentulus avait été nommé duumvir avec Marcus Helvidius. Ces deux magistrats, ennemis déclarés, gouvernaient la ville. A leur suite, tout Pompéi se divisa en deux camps : les hédoniens et les isiaques. La prophantide, qui vivait repliée sur elle-même, n'en savait rien ou n'y donnait aucune attention.

Depuis la scène émouvante du baiser d'Antérôs, une grande transformation s'était faite dans l'âme et dans la vie d'Alcyonée. Une sorte de paix supérieure était descendue en elle en l'enveloppant d'une tristesse divine. Par sa souffrance mystérieuse, par son silencieux martyre, elle était vrai-

ment devenue la prophantide, mais une prophantide libre, affranchie de son maître. Memnonès la surveillait et l'écoutait religieusement, mais ne la dirigeait plus. Il remarqua cependant qu'une sorte de nostalgie entraînait maintenant la prophantide vers le puissant consolateur, vers l'invisible ami, qui l'avait visitée à une heure tragique, et qu'en s'abandonnant à ce désir de l'âme elle risquait de rompre tous ses liens corporels et de glisser à la dérive vers l'autre monde, par la porte de la mort. Il s'en effraya et fit un énergique effort pour la ramener à la vie. Il y fut secondé, pouvait-on croire, par Antérôs lui-même, qui, dans le sommeil profond, dit à la vierge éperdue : « Redescends sur la terre. Tu dois souffrir encore pour guérir et sauver. Après tu me reverras comme tu ne m'as jamais vu. » Dès lors Alcyonée reprit goût à l'existence. Quelquefois elle parlait d'Ombricius à Memnonès ou à Helvidia comme d'un ami lointain, qui devait revenir un jour et revenir à la lumière d'Isis. Le prêtre et la femme du duumvir la laissaient dire, sans rien lui apprendre des triomphes de l'ancien tribun et de sa destinée brillante, que la renommée disait indissolublement liée à celle de Hédonia Métella. En même temps, sur les conseils de Memnonès, elle prit l'habitude de recevoir au temple, en présence de l'hiérophante, toutes sortes de postulants, malades ou souffrants, hommes ou femmes éprouvés par le destin. Au regard, au toucher, elle reconnaissait leurs maux

physiques, lisait dans leurs pensées secrètes, dans leur vie passée, leur donnait des conseils. Quelquefois même, quoique rarement, elle prévoyait l'avenir en termes vagues ou précis. De là cette popularité croissante de la prophantide, que le malheur transfigurait et qui semblait avoir trouvé dans sa résignation des facultés nouvelles.

Mais un événement imprévu vint bouleverser ce calme, événement qui devait déchaîner la tempête dans l'âme de la prêtresse comme dans la cité de Pompéi.

Un matin, Alcyonée dormait dans son hamac, à la curie isiaque. La vieille Nourhal, couchée à ses pieds, jouait avec des plumes d'autruches et des verroteries. Tout à coup, on entendit une clameur dans les rues : « Vive Ombricius Rufus, consul ! » Alcyonée s'éveilla et bondit sur ses pieds.

— Ombricius ! cria la prophantide. Nourhal, va voir ce qu'il y a !

La Nubienne partit en trébuchant et revint bientôt avec des nouvelles. On venait d'apprendre que le consul Ombricius Rufus célébrait son triomphe à Rome et allait faire, dans quelques mois, son entrée solennelle à Pompéi. Des bandes, ameutées par les Hédoniens, acclamaient à l'avance l'heureux événement. Au nom d'Ombricius, proféré par la foule, le passé endormi s'était réveillé dans le cœur d'Alcyonée.

— Apporte-moi la cassette d'ivoire, dit-elle à la Nubienne.

Assise sur un banc de pierre, dans le préau de la curie, Alcyonée plaça la boîte sur ses genoux. Elle regarda longtemps les petits Amours formant la frise du coffret et la Vénus sculptée sur le couvercle. N'était-ce pas là un gage de l'amour d'Ombricius, son présent de fiançailles ? Lentement elle ouvrit la cassette. Ses mains frêles palpèrent les lourds bracelets. Brusquement elle saisit le collier de corail et le porta à ses lèvres. En même temps elle poussa un cri aigu. Elle avait cru sentir à nouveau sur sa bouche le baiser terrible par lequel jadis l'audacieux tribun avait pris possession des sens et du cœur de la prophantide.

— Je ne veux pas rester ici... dit Alcyonée, conduis-moi à la maison d'Helvidia !

Les deux femmes s'habillèrent de longues stoles, s'enveloppèrent la tête de voiles et sortirent dans les rues populeuses.

Alcyonée trouva Helvidia sous la colonnade de l'atrium, parmi les statues souriantes, au murmure de la fontaine qui babillait en tombant dans l'impluvium. Devant elle, un métier de tissage, et, sur la table de jaspe aux pieds de griffon, des bobines de laine de toute couleur. Mais elle avait quitté son travail pour contempler, dans un berceau d'osier pareil à une nacelle, son second enfant, âgé de deux ans, qui dormait. Au pas d'Alcyonée, elle leva la tête et s'écria :

— Viens voir comme il est beau ! Dans son sommeil il ressemble à Helvidius.

La prophantide regarda l'enfant sans rien dire. Helvidia se redressa. Les deux femmes se regardèrent en se prenant par la main. Elles faisaient contraste. Helvidia, brune et majestueuse, avait dans ses yeux calmes, ses cheveux lisses, son visage limpide, je ne sais quoi de puissant et d'apaisé, qui trahissait la plénitude du bonheur. Par contre, un vent d'orage semblait avoir tordu les cheveux fauves sur la tête d'Alcyonée. Ses traits étaient bouleversés et la cernure de ses yeux creusée par la passion.

— Qu'as-tu ce matin ? dit la femme du duumvir.

— Rien, mais j'ai besoin d'entendre ta voix. Chante-moi l'hymne qu'aime tant Helvidius, le *Chant de la Femme Dorienne*.

— Je ne veux pas, dit Helvidia. Ce chant te fait mal.

— Il me fera du bien aujourd'hui. Chante-le, si tu m'aimes. Tiens ! je l'exige !

En parlant ainsi, Alcyonée avait saisi une lyre d'ébène incrustée d'ivoire, pendue à un clou doré de la colonne. Elle la plaça entre les mains de son amie et la força de s'asseoir près du berceau en l'embrassant. Domptée par ces caresses, Helvidia se laissait faire, et, bientôt, sous le regard impérieux de la vierge, l'épouse entonna, de sa voix profonde, le chant passionné qui vibrait sur un rythme orageux :

Dans les forêts du mont sauvage,
 J'ai dormi sur la pierre.
 La tempête sifflait; derrière le branchage
 M'apparut Apollon, le Dieu solaire.
 Ses cheveux flamboyaient à travers les nuages,
 Son regard me perça... sa flèche de lumière !
 Blessée au cœur,
 J'ai languï d'amour,
 J'ai traîné, triste et hâve,
 Mes nuits de désespoir dans la caverne vide.
 Dans ma rancœur
 J'ai maudit le jour,
 J'ai tordu, vile esclave,
 Mes cheveux en sueur sur la source livide.
 Mais je te vis debout, seul, sur ton char de guerre,
 Libre et fier, héros radieux...
 Et j'ai cru revoir mon maître, mon dieu,
 Le roi solaire !
 Je garderai le feu de ta demeure,
 Je lancerai ton javelot,
 Je monterai sur ton beau char de guerre,
 Homme au cœur de lion !
 J'ai arraché la flèche de mon cœur,
 Depuis que je t'ai vu, mon maître, mon héros
 Depuis que m'a souri ton œil solaire,
 O fils d'Apollon !

Alcyonée avait écouté immobile, les bras enlacés
 à une colonne et la tête appuyée à ses cannelures.
 Mais lorsque Helvidia, entraînée par le rythme
 poétique, termina son chant dans un cri d'enthousiasme
 et de joie, Alcyonée fondit sur elle, lui arracha la lyre
 et clama :

— Arrête! Toi, tu as un époux, un héros, un fils d'Apollon, — et moi, je n'en ai pas!

— Je le savais bien, dit Helvidia en la serrant dans ses bras avec une tendresse mêlée de colère. Pourquoi m'as-tu forcée à chanter?

— Je voulais savoir si moi aussi j'aurais la force d'attirer mon héros. Eh bien, je crois que je l'ai!

— De qui parles-tu?

— D'Ombricius Rufus, le consul, qui va venir à Pompéi.

— Malheureuse! Tu ne sais donc pas qu'il est au pouvoir d'une femme perverse et terrible, d'une magicienne noire, d'une envoûteuse infernale?

— Je le savais depuis longtemps par mes rêves.

— Tu crois pouvoir arracher ce misérable à cette femme? Tu ne feras que te perdre toi-même.

— Qu'importe? Il faut que je tente de le sauver. Allons au jardin d'Isis, où je ne suis pas retournée depuis le baiser d'Antérôs. Je veux revoir la fontaine des lotus, où j'ai fait serment d'aimer Ombricius jusqu'à la mort.

Alcyonée cacha sa tête en pleurant dans le sein d'Helvidia, mais la relevant brusquement elle dit :

— Partons, je le veux!

Cheminant par les champs brûlés de soleil, sous les pampres en fleurs suspendus en festons aux troncs des ormes, les deux femmes se rendirent au jardin d'Isis. Tout y trahissait l'abandon. Les lentisques et les euphorbes poussaient sur les ruines. L'ivraie envahissait les sentiers. A la fon-

taine des lotus, les joncs et de vulgaires plantes aquatiques couvraient le bassin, étouffaient de leur moisissure la fleur sacrée d'Égypte. Les yeux d'Alcyonée se dirigèrent vers l'endroit où Ombricius lui avait parlé d'amour et où elle s'était liée à lui d'un serment solennel. Ils cherchaient instinctivement la statuette d'Isis. A sa place, elle aperçut une urne funéraire, où pendait un crêpe noir déjà mis en loque par la pluie. Trois jeunes cyprès poussaient autour du petit monument.

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela ? s'écria la fille de Memnonès.

— Tu ne connais donc pas la coutume de l'école de Pythagore ? dit Helvidia. Lorsqu'un disciple est devenu infidèle à la doctrine et s'est tourné contre ses maîtres, on le considère comme mort. Ceci est le tombeau de l'Ombricius d'autrefois qui n'est plus.

— Est-ce possible ?... dit Alcyonée en frissonnant de la tête aux pieds et devenue plus pâle encore.

— Regarde et lis ! dit Helvidia.

Alcyonée lut en se penchant ces mots gravés sur la pierre :

« *Ci-gît OMBRICIUS RUFUS. Il est plus mort que les autres morts, parce qu'il est retourné à la vie mauvaise. Son corps se promène parmi les vivants, mais son âme s'est éteinte. Disciples, pleurez-la.* »

D'un geste éploré, Alcyonée s'affaissa le long

de la stèle qu'elle étreignit de ses bras. Après avoir longtemps pleuré, elle se releva et dit avec une sombre énergie :

— Eh bien ! je ressusciterai cette âme !

— N'essaye pas de tenter l'impossible, objecta Helvidia d'une voix suppliante.

Mais rien ne prévalut contre la volonté de la prophantide. Quelques jours après, avec l'aide d'Helvidia, elle avait remplacé l'urne funéraire par une statuette d'Erôs ailé, au flambeau renversé, symbole du Génie de la résurrection qui veille sur les morts. Tous les jours elle revint au jardin d'Isis, songeant, méditant et priant près de la stèle. Sa pensée se fixait parfois sur son ennemie Hédonia Métella qu'elle n'avait jamais rencontrée mais qu'elle voyait souvent la nuit en rêve. Souvent la patricienne lui apparaissait nue, dans sa beauté merveilleuse, les yeux flamboyants et fixes, sa coiffure impériale couronnée d'un diadème, les bras étendus. Mais, chose repoussante, subitement son corps s'augmentait d'une large membrane de couleur grise, presque noire. Cette membrane qui liait les jambes et les bras, comme deux éventails, était munie à ses extrémités d'ongles écarlates comme des griffes, ce qui faisait ressembler cette femme magnifique à une gigantesque chauve-souris ou plutôt à une harpie, prête à fondre sur la prophantide pour l'étouffer en la déchirant. Mais celle-ci fixait sur la vision sa volonté comme un glaive aigu, si bien

que la forme effrayante pâlissait et s'évanouissait avec un cri d'oiseau sauvage. Quant à Ombricius, Alcyonée le voyait sombre et agité. Elle le couvait de son amour comme avec des ailes blanches de colombe. Mais il lui était impossible de le fixer. Il s'échappait toujours. Par ces méditations intenses et concentrées, la prophantide acquit la conviction qu'elle agissait sur son ennemie lointaine et parvenait à l'entraver.

*
* *

A la même époque, Hédonia Métella revenue à Pompéi rassemblait ses partisans et préparait savamment la ville pour la réception d'Ombricius Rufus consul et pour son mariage avec lui. Depuis plusieurs jours, elle s'était retirée à sa maison de Baïes. Gardée par ses esclaves libyens, elle passait toutes ses nuits seule dans la grotte du promontoire, au petit temple d'Hécate. C'est là qu'elle avait l'habitude de se recueillir, aux heures difficiles, pour ramasser toutes ses forces.

La fille de Métellus touchait au but de ses désirs. L'entrée triomphale d'Ombricius à Pompéi avec les honneurs consulaires, suivie des noces entre le triomphateur et la patricienne, n'était-ce pas le couronnement de toute sa vie de luxure et d'ambition ? Longtemps elle avait cherché l'homme qui serait son égal et que cependant elle saurait

dominer. Elle l'avait enfin trouvé dans le tribun âpre et farouche. Lentement et sûrement elle l'avait assoupli pour en faire son instrument. Et voici qu'elle l'aimait uniquement, jalousement, comme son arme, comme son œuvre, comme sa chose. Aussi, quand elle lui versait le poison de ses regards et de ses caresses, dans le mystère de leurs épanchements nocturnes où nul ne pouvait les surprendre, l'appelait-elle « son César en puissance ». Et malheur à celle qui voudrait le lui disputer ! Mais qui le pouvait ? Qui l'oserait jamais ? Et pourtant de sourdes inquiétudes la saisissaient à l'improviste. C'est au moment d'atteindre le but suprême de la vie et de saisir la proie si longtemps désirée que l'angoisse de la perdre atteint son comble. Hédonia passait de mauvaises nuits. Elle rêvait d'alcyons et de fleurs de lotus qui l'effrayaient sans qu'elle sût pourquoi. Le ciel était terne et chargé de nuages, le temps lourd. La femme qui ne craignait personne avait des peurs subites du silence et de la nuit.

Un matin, sous l'aube blafarde, une tempête furieuse éclata sur le golfe de Néapolis. Aux premières rafales, Hédonia bondit de sa couche et gagna le parapet du promontoire d'où l'on pouvait jouir du spectacle. Secouant ses terreurs, elle respirait à l'aise et se retrouvait dans son élément. D'épais nuages interceptaient le jour naissant et trouble. Déjà l'ouragan se déchaînait avec des sifflements aigus. La mer, de bleue devint noire.

Puis elle se couvrit d'une bave blanchâtre comme de mille chiens hurlants. Enfin elle devint fauve comme une troupe de lions bondissants à la cri-nière échevelée. Plus frêles que des mouches chassées par le vent, toutes les barques se réfugièrent dans les criques. Bientôt le vaste golfe fut semblable à une chaudière écumante. L'armée des vagues innombrables assaillait les côtes. On les voyait danser autour des récifs et des îles, comme la ronde d'Amphitrite et de ses nymphes.

Debout sur son promontoire, penchée sur l'abîme, les narines ouvertes, Hédonia buvait avec ivresse le vent, l'écume, l'espace et toute la mer. Ah ! cette mer... où elle s'était baignée la veille, pénétrée de ses effluves, imprégnée de sa force, n'était-ce pas elle-même ? En lui livrant son beau corps, en s'y fondant tout entière, ne l'avait-elle pas absorbée pour devenir à son tour la vague, l'algue et la sirène ? Ce qu'elle aimait dans la mer, c'était à la fois sa fureur dévorante, cruelle, insatiable, sa richesse faite de naufrages et son indomptable impassibilité. Oui, cette mer était pareille à son désir immense, avec toutes ses forces latentes et toutes ses énergies. Et l'ouragan qui la fouettait, qui labourait son sein, n'était-ce pas la volonté de Hédonia qui maniait ces forces et pétrissait à son gré ce désir ? Pour mieux jouir de l'étreinte des éléments, elle rejeta son voile, déroula ses cheveux, dénuda ses bras et son sein. La tempête rugissait avec frénésie, la mer grossissait. L'em-

brun des vagues montait jusqu'au temple d'Hécate et battait le visage de sa prêtresse. La femme et l'ouragan s'embrassaient.

Elle criait : — A moi, démons de l'air et de l'océan ! Entrez au cœur d'Hécate pour qu'elle dompte le cœur de Pompéi !

Maintenant il semblait à Hédonia que ce vent furieux rué sur la mer, c'était Ombricius essayant de dompter sa maîtresse. Mais il ne pouvait y réussir. Car la mer, équilibrée entre ses côtes et ses récifs, retombait toujours sur sa masse, souveraine quoique déchaînée, furieuse à la surface, mais tranquille au fond. A la longue, elle fatiguait son maître, elle l'absorbait, maîtresse d'elle-même et du vent. Alors ils ne faisaient plus qu'une seule force, capable de tout renverser.

Satisfaite d'avoir retrouvé son calme et sa confiance en elle-même dans cette pensée, Hédonia rentra dans sa villa, sise derrière le promontoire, sur le bas de la côte, dans un petit bois. Là, toute la journée, elle écrivit des lettres, reçut des émissaires, donna des ordres. Le soir, quand elle revint à la grotte du promontoire, dans la retraite, où elle avait coutume de passer la nuit, derrière le temple d'Hécate, la tempête avait cessé. La mer clapotait encore au pied des falaises. Des nuages noirs déchiquetés couraient dans le ciel et la lune y naviguait sur une écume d'argent et d'opale. Hédonia s'étendit sur la couche où elle avait reçu le premier baiser d'Om-

bricius, baiser sanglant dont le charme terrible durait en lui comme en elle, mais dont nul ne pouvait prévoir l'issue finale. Cette nuit avait quelque chose d'inquiétant et de sinistre. Dehors le vent gémissait dans les arbres par petites rafalés. Ce vent qu'elle bravait lorsqu'il soufflait en bourrasque, lui semblait maintenant un traître qui venait épier ses pensées. Une chauve-souris avait pénétré dans la grotte et voletait contre ses parois à peine éclairées par la rouge lueur de la torchère. Dans le crépuscule, Hédonia crut voir d'innombrables yeux de larves, fixés sur elle, et sentir des ailes surnoises et des pattes velues se traîner sur sa peau crispée. Qu'étaient-ce que ces fantômes fluides et fugaces, enfantés par les abîmes de l'air ? Hédonia, qui aimait l'ouragan comme on aime un amant, Hédonia qui n'avait pas peur des hommes et ne croyait pas aux Dieux, Hédonia Métella avait peur de ce crépuscule et de ce petit vent qui furetait partout. Un chien hurlait à la lune. Elle crut entendre le râle d'un agonisant et puis le pas d'un assassin. Elle sursauta en saisissant le poignard qui ne la quittait jamais et sortit sur la terrasse. Les bruits qui l'inquiétaient n'étaient que le gémissement d'un chêne brisé par la tempête. En rentrant dans la grotte, qui lui servait de chambre à coucher pendant ses opérations magiques, la patricienne vida une coupe de vin de Sicile épicé de laurier et de clous de giroflée.

Cette boisson la fit dormir d'un lourd sommeil, mais sa nuit fut pleine de cauchemars. Elle crut voir Ombricius enveloppé du sang de Cécina, comme d'un manteau de pourpre. Il la regardait avec des yeux de reproche. Une vierge toute blanche s'approcha de lui avec un geste suppliant. Aussitôt Ombricius se jeta sur Hédonia pour lui arracher le poignard consacré par Hécate. Elle l'en frappait, mais en même temps la magicienne se sentit saisie à la gorge par des griffes de fer, pareilles à celles de Némésis, la déesse des représailles aux mains et aux pieds d'airain.

Hédonia poussa un long râle et se réveilla avec un cri de bête fauve.

Quoi ? Elle serait vaincue... Elle ! Et vaincue par qui ? Par une misérable vierge ? Ah ! elle l'avait bien reconnue... Ce ne pouvait être que sa grande ennemie, la seule... Alcyonée ! Et nettement elle eut la sensation qu'à distance la prêtresse d'Isis la poursuivait du glaive invisible de sa volonté de vierge, qu'elle agissait d'une manière occulte sur Ombricius et menaçait, du fond de son temple, de défaire la trame savante tissée par la patricienne. Hédonia toucha ses tempes, qui ruisselaient d'une sueur froide. Tout son corps frissonnait. Elle alluma un faisceau de résine à la torchère et pénétra dans son sanctuaire, dans la grande grotte à stalactites. Là se dressait toujours, dans sa niche, son unique divinité, cette Hécate, fantôme de pierre, image grandie d'elle-

même, créée par elle et à laquelle pourtant elle croyait comme à la seule puissance. Hécate, pâle et terrible, la regardait avec des yeux sanglants. Ces yeux lui dirent : « Pour vaincre tes ennemis, rends-toi insensible et implacable. » Dès lors sa résolution fut prise. Il fallait qu'elle se rencontrât, seule à seule, avec la prêtresse d'Isis, pour l'effrayer en la bravant en face, la paralyser et la tuer au besoin d'un regard empoisonné de sa haine. Mais comment ménager cette rencontre ?

Revenue à Pompéi, Hédonia appela le vieil esclave qui lui servait d'agent dans ses entreprises secrètes et lui ordonna d'espionner les faits et gestes de la prêtresse d'Isis. Il revint le soir et apprit à la patricienne qu'elle se rendait tous les jours au jardin d'Isis et y passait de longues heures en méditation et en prière, près d'un prétendu tombeau d'Ombricius Rufus.

— L'infâme ! s'écria Hédonia Métella. Elle veut le tuer et me tuer avec lui par ses opérations magiques. Voilà un nouveau chef d'accusation contre les Isiaques. Ils sont perdus ! Mais il faut que je la surprenne... et que je la voie enfin... cette prêtresse... face à face !... Demain j'irai au jardin d'Isis et tu m'accompagneras.

Hédonia Métella avait repris tout son calme et toute sa force. Il est vrai qu'elle soupçonnait dans la prophantide une puissance inconnue, mais du moins se trouvait-elle en face d'un fait précis. Ce n'était plus l'Invisible qui l'enveloppait d'ennemis

impalpables. Elle savait où était l'ennemie et comment il fallait l'attaquer.

Maintenant c'était la lutte, — et une lutte à mort — entre Elle et l'Autre.

*
* *

Le lendemain de ce jour, Alcyonée avait prié Helvidia de la laisser seule à la fontaine des lotus. Un vieux serviteur devait la ramener à Pompéi, à la tombée de la nuit. Elle s'assit sous le mimosa, au bord de la source, près de la stèle. Longtemps elle regarda le bassin d'eau dormante, où les lotus étaient presque tous morts. Un seul poussait encore à fleur d'eau, mais il semblait n'avoir plus la force de s'ouvrir. Le soleil se couchait derrière un groupe d'oliviers et caressait la blanche prêtresse de ses rayons jaunes. Tout autour d'elle était baigné d'une lumière dorée, les ruines du temple de Cérès entourées d'oléandres, la chapelle de Perséphone dans son massif de cyprès, les larges feuilles des plantes aquatiques sur la source et le feuillage transparent du mimosa qui retombait sur l'eau stagnante comme une chevelure blonde. Mais, dans le cœur d'Alcyonée, tout n'était que tristesse et ténèbres, et cette tristesse s'interposait comme un voile noir entre elle et le monde. Vainement, depuis une série de jours, avait-elle invoqué Ombricius.

Vainement avait-elle espéré qu'il reviendrait, à l'appel de son cœur, en ce lieu sanctifié par leur serment d'amour. Entre elle et lui les derniers fils étaient rompus. Elle s'affaissa au pied de la stèle et ferma les yeux. Des larmes chaudes coulèrent à travers ses paupières. Intérieurement elle se consacrait à la mort. Dans cette pensée, une sorte de paix lui vint. Mais, à ce sentiment très doux, un autre succéda, inquiétant et pénible. Quoiqu'elle gardât les yeux clos, il lui semblait qu'une ombre épaisse s'étendait et pesait sur elle. La sensation devint presque insupportable. A ce moment, elle entendit un frôlement dans les joncs. Elle se retourna et poussa un cri aigu. A quatre pas, une femme de haute taille, vêtue d'une ample stole grise, élégamment drapée dans un voile noir, était debout et la regardait d'un œil sévère, les bras croisés sur sa poitrine. Sa chevelure bouffante formait sur son front une auréole sombre, couronnée d'un diadème. Alcyonée reconnut la figure qu'elle avait souvent vue en rêve, armée d'ailes de harpie. Mais la femme vivante était bien plus terrible, dans son immobilité sinistre, que son ombre fantômale, éclosée des vapeurs du sommeil. Lentement Alcyonée se redressa contre la stèle et s'y cramponna, comme l'oiseau fasciné par le serpent se cramponne à la branche. Enfin elle murmura d'une voix étouffée :

— Que me veux-tu ?

Jouissant de la peur qu'elle inspirait, Hédonia

resta muette. Alcyonée reprit avec une énergie désespérée :

— Qui es-tu ?

— Celle que tu n'attendais pas, dit la patri-cienne de sa voix profonde et timbrée. Tu dois savoir mon nom. Je m'appelle Hédonia Métella, mais je suis aussi prêtresse d'Hécate. Prends garde à toi, car je sais le crime que tu médites.

— Que t'ai-je fait ? dit la prophantide en se servant plus fortement contre la froideur du marbre.

— Ce que tu m'as fait ? tu le sais bien, sour-noise sorcière. Avec tes mauvaises pensées et les rites pervers de ta religion maudite, tu luttas contre moi pour détruire mon œuvre. Tu en veux à ma vie et à celle des miens.

— Tu mens ! dit Alcyonée. Qu'ai-je donc commis ?

Hédonia marcha sur la prêtresse d'un pas de fauve, et, la frôlant de près, pencha vers la stèle son visage mat, auquel la haine donnait une teinte olivâtre.

— Que signifie donc ce faux tombeau, où je lis ces mots : « Ci-git Ombricius Rufus » ? C'est toi, menteuse, qui as inventé ce simulacre pour envoûter son âme dans ce sépulcre et amener sa mort. C'est ici l'autel sacrilège de tes conjurations criminelles.

Sous l'injure, Alcyonée avait repris sa dignité de prêtresse.

— Ce cénotaphe, dit-elle, a été élevé au disciple

infidèle par ses maîtres. C'est la coutume pythagoricienne. On y pleure un absent ; aucune magie ne s'y rattache. Quant à moi, j'y viens tous les jours penser à celui qui m'aima jadis et que j'aime toujours. J'y pense et je l'appelle pour qu'il revienne à la lumière d'Isis. Non, je ne veux pas sa mort, mais son salut. Car il est tombé dans les ténèbres par tes maléfices.

— Des maléfices ? c'est toi qui en commets. Assez longtemps le pauvre tribun fut votre hôte et ton esclave. Que ne le gardais-tu ? Je ne te l'aurais pas disputé. Il a suffi qu'il me voie deux fois pour être à moi. Maintenant que je l'ai fait puissant et consul, tu veux me l'arracher par tes sortilèges, mais, si rusée que tu sois, tu ne réussiras pas. Ombricius Rufus m'appartient pour la vie. C'est ma conquête et mon bien, mon sceptre et mon diadème. Exerce ton art sur d'autres proies, mais ne touche pas à la mienne, sache que je ne le souffrirais pas. Je ferai mettre en pièces par mes gens ce simulacre de tombeau. Pour commencer, je vais renverser l'image de ce Génie funèbre avec lequel tu médites la mort de mon époux !

L'œil enflammé, dominateur, Hédonia allait porter la main sur la statuette, comme si, en brisant ce symbole, elle briserait du même coup le pouvoir de la prophantide. Mais celle-ci, d'un geste fier, d'un œil tragique, s'interposa :

— Tu ne toucheras pas à l'image de mon

Génie protecteur sans m'avoir brisée moi-même !

— Misérable ! s'écria Hédonia, en laissant éclater sa colère vipérine, tu veux me braver ? Tu ne sais donc pas que toi et les tiens vous êtes condamnés d'avance et perdus ? Tu ne sais donc pas que tu es en mon pouvoir ? Obéis et va-t'en, ou je te tue, enchanteuse, sorcière, comme c'est mon droit, avec cette arme consacrée à Hécate et qu'ont baisée les lèvres d'Ombricius !

La lame, qui sommeillait sous le voile et sur le sein brûlant de la prêtresse d'Hécate, étincela dans sa main levée. Hédonia était sûre que, sous cette menace, la vierge céderait. Du regard, elle couvait sa victime de tout son mépris de patricienne, de toute sa haine de rivale. Mais Alcyonée se redressa, sous l'arme nue, dans un transport de prophantide. Son regard, devenu violet, avait acquis une telle force de projection que, du premier coup, il étonna et troubla la Romaine, comme un autre poignard plus perçant que le sien.

— Mourir... pour lui... et par toi ? Eh bien, oui, je veux ! Mais tu ne sais pas qu'alors tu le perdras. Il m'aimera de nouveau quand tu auras versé mon sang. Car tu ne possèdes que son corps et moi j'ai possédé son âme ! C'est ma couronne immortelle que tu veux me donner ? Soit, je la prends.

D'un geste tranquille, Alcyonée avait saisi la couronne de laurier suspendue à la stèle, tandis que Hédonia avait reculé d'un pas.

— Frappe donc ! continua la prophantide de

plus en plus exaltée. Et comme Hédonia, effrayée à son tour, reculait toujours, d'un mouvement brusque Alcyonée déchira sa robe, découvrant à la lumière mourante du jour son sein de neige, pareil à une conque de nacre : — Frappe ici ! Frappe donc ! Alors il sera sauvé par mon sang. Frappe ce sein de vierge qui a brûlé pour lui dans les nuits solitaires, frappe celle qui s'est vouée en holocauste. Tu l'as tenu cent fois dans tes bras ; moi, la Voyante, je le possède bien autrement que toi. Je suis celle qu'un Génie protège. Je suis la Victoire après la mort !

Pas à pas, Hédonia avait reculé sous l'éclair de ces paroles et sous les dards perçants qui sortaient des yeux d'Alcyonée. Avec son arme impuissante, la magicienne en déroute avait l'air de se défendre contre la vierge impétueuse, qui la poursuivait en levant sa couronne. Les deux femmes atteignirent ainsi l'entrée du sentier en pente, de l'autre côté de l'étang. Là, Hédonia, tournant subitement le dos à la prêtresse, s'enfuit à grands pas, comme une furie vaincue, en poussant un sifflement de rage.

A la porte du jardin, elle trouva sa litière et ses Libyens qui l'attendaient. Au moment d'y monter, elle rencontra Memnonès, qui entrait dans le jardin d'Isis et qui jeta sur elle un regard étonné. Sur le visage décomposé de cette femme, le prêtre vit la peur, et, dans ses yeux, une soif inextinguible de vengeance.



Le pressentiment d'un grave danger avait fait accourir Memnonès au jardin d'Isis. La rencontre de la patricienne le confirma dans ses craintes. Il trouva Alcyonée les mains crispées contre la statuette d'Antérôs. A l'appel de Memnonès, elle se jeta dans ses bras. Il y avait dans ses yeux une expression de triomphe farouche. Le sang bouillonnait dans ses artères. Tout son corps brûlait.

— Que t'a-t-elle fait, l'infâme ? dit Memnonès, que voulait-elle de toi ?

— Me tuer... répondit Alcyonée, mais je l'ai chassée... chassée... chassée !

Ces mots étaient sortis de la gorge de la prophantide comme trois cris, dont le dernier ne fut qu'un faible soupir. La tension trop violente avait vaincu sa résistance. D'un seul coup, toute sa force l'abandonna et elle s'affaissa, évanouie, dans les bras du prêtre. Memnonès la porta avec précaution dans la grotte, derrière l'étang. Il déposa son précieux fardeau sur le sable fin et s'assit lui-même sur un rocher en appuyant la tête de la prophantide sur ses genoux. Longtemps elle resta inerte, plongée dans une sorte d'anéantissement, pendant que Memnonès lissait ses cheveux d'or d'où le fluide vital s'échappait en subtiles étincelles. Lorsqu'elle sortit enfin de sa léthargie,

la nuit avait succédé au jour et les étoiles perçaient, comme les yeux de l'abîme, le sombre azur, derrière le mince feuillage du mimosa. Alcyonée leva son buste et sa tête et se mit à genoux dans le sable. Elle passa plusieurs fois les mains sur son visage comme si elle revenait de loin. Elle regardait tour à tour avec étonnement Memnonès, le ciel étoilé et la stèle. A mesure qu'elle les reconnaissait, une désolation plus profonde, un désespoir plus vaste se peignait dans ses yeux.

— D'où viens-tu ? Qu'as-tu, mon Alcyonée ? dit Memnonès.

Elle répondit tristement en levant un doigt :

— Antérôs veille là-haut, dans sa lumière d'or, mais ici, dans les ténèbres, je n'ai plus personne pour m'aimer.

— Et moi ? dit Memnonès en ouvrant ses bras.

Alcyonée se souleva et regarda son père adoptif. Elle reconnut dans ses yeux une douleur infinie comme la sienne, celle de n'être plus aimé. Elle se souvint de tout ce qu'il avait été pour elle et resta immobile pendant quelques secondes. Ses bras enfin s'ouvrirent et elle se précipita sur la poitrine de Memnonès avec un de ces cris du cœur qu'aucune parole ne saurait rendre. Ce geste et ce cri comblaient l'abîme qui les séparait depuis quatre ans. Alors Alcyonée parut se dissoudre dans une mer de sanglots. Mais peu à peu, elle se calma sous les tendres caresses de

l'hiérophante. Lorsqu'enfin Alcyonée releva la tête et que Memnonès la prit entre ses mains, ils se regardèrent longtemps en silence à travers un double voile de larmes.

Toutes les barrières étaient tombées entre eux. Leurs âmes enfin se regardaient face à face. Elles se fondaient dans l'infini de leur douleur et cette fusion les pénétrait d'une félicité parfaite. Non, rien sur la terre et dans le ciel ne pouvait être plus divin que ce silence et ce regard. L'oubli complet d'eux-mêmes dans un pur amour les libérait de toute entrave. A travers leur être passait une vibration de l'Âme du monde, un rayon du cœur d'Isis.

CHAPITRE XVIII

LE RETOUR DU CONSUL

Par un matin d'août de l'année 833 de la fondation de Rome (79 de l'ère chrétienne), une nouvelle sinistre éclata sur Pompéi comme un coup de foudre.

Les comices venaient de s'assembler sur le forum pour nommer de nouveaux édiles. Les décurions en laticlave se tenaient au milieu de la place et haranguaient la foule en cercle pour soutenir leurs candidats. Les tabellaires, armés de leurs registres, appelaient les votants à haute voix. Le forum regorgeait d'une foule bruyante, affranchis, artisans, ouvriers de toute sorte. Les boulangers se faisaient remarquer par leur voix de stentor, les foulons et les barbiers par leurs cris aigus. Tout à coup, devant les sénateurs, au centre du forum, parut un légat de César, décoré

du titre honorifique de tribun du peuple. Comme les sénateurs eux-mêmes, il portait la toge blanche bordée de rouge, mais un crêpe noir recouvrait sa tête, signe précurseur d'une fâcheuse nouvelle. Il agitait dans sa main un rameau d'olivier où s'entortillait un voile de la même couleur funèbre. Qu'allait-il annoncer ? La mort de l'empereur ou d'un membre de la famille impériale ? Une interdiction des jeux du cirque pour punir Pompéi de ses rixes continuelles de gladiateurs ou l'exil de quelque citoyen illustre ? Quel fléau allait s'abattre sur tous ou sur un seul ? Dans cette masse humaine courait ce prurit de curiosité anxieuse, mélange de terreur, de pitié et de cruauté, qui saisit toutes les foules à l'approche d'un malheur. Enfin la plèbe se tut et l'envoyé de César parla :

— « Au nom de l'Empereur et du sénat romain, à l'illustre cité de Pompéi salut. Titus César, successeur de Vespasien, attentif à la prospérité et au bonheur de cette ville, a su qu'elle était minée par des hommes dangereux, qui pervertissent ses mœurs et menacent de l'anarchie le peuple romain avec des cultes étrangers et des doctrines ennemies de l'Empire. Pour protéger la cité contre ses adversaires, autant que pour se défendre lui-même, César traduit devant son tribunal le duumvir Marcus Helvidius et sa femme, Memnonès d'Alexandrie, prêtre d'Isis, et la prophantide Alcyonée, sous la triple accusation de conspiration contre le peuple romain, de sacrilège contre

l'Empereur et de crime de magie. Pour juger ce procès, il a délégué ses pouvoirs à son collègue le consul Ombricius Rufus, qui fera dans trois jours son entrée triomphale dans la ville et jugera la cause au tribunal de Pompéi. »

Quelques cris de : « Gloire à César Auguste ! » poussés par des Hédoniens apostés suivirent cette proclamation, mais le peuple qui remplissait la place l'accueillit d'un morne silence. Tout le monde paraissait consterné. L'accusation d'un duumvir, premier magistrat de la ville, était chose grave et presque un outrage à la cité. Et puis on respectait Helvidius à cause de son caractère affable, de son amour de la justice et de sa générosité. Quant à la prophantide, on l'aimait pour son charme et sa bonté. On la savait plus pure que Diane au sortir du bain. Elle avait guéri beaucoup de gens et l'on se plaisait à la voir passer avec sa robe de prêtresse aux longs plis hiératiques. Les gens du peuple l'appelaient : la Vestale, et les artistes : la colombe d'Isis. Il y eut donc un murmure de pitié dans cette foule bariolée, où l'on entendit courir ces mots : « Le bon Helvidius ! cette pauvre Alcyonée ! »

Cependant Lentulus, le duumvir collègue de l'accusé s'avança, pour rassurer le peuple. Il tint un discours prolix, cauteleux, plein d'habiles flatteries, et le termina par ces mots : « Ne croyez pas que Titus César ait des griefs contre cette ville, ni même qu'il ait aucune haine contre les

prévenus. De graves accusations ont été portées contre eux. Elles seront jugées ici, devant vous, en toute impartialité. Vous tous serez témoins dans cette cause. Les accusés se défendront et, s'ils sont innocents, César lui-même les comblera d'éloges et punira leurs calomniateurs. Quant à l'illustre Ombricius Rufus, il n'arrive pas seulement chargé de victoires et de la confiance de César, mais en joyeux triomphateur. Pour célébrer sa victoire sur les Bretons, il donne à Pompéi deux grands spectacles au théâtre et trois combats de gladiateurs au cirque. Préparez-vous à le recevoir dignement. »

La promesse d'une fête triomphale et de jeux publics avait un tel attrait pour le peuple, que des cris de joie accueillirent ce discours, et telle est la versatilité des foules que l'éphémère sympathie pour le duumvir et les Isiaques fut promptement noyée dans le tumulte causé par l'attente de nouvelles réjouissances.

Depuis des mois, Memnonès, informé des machinations de Hédonia à Rome et des intrigues des Hédoniens à Pompéi, avait prévu le coup fatal. Il pressait Helvidius de l'éviter en s'exilant de Pompéi avec tout le groupe des fidèles, sur la trirème depuis longtemps prête, pour continuer l'œuvre sainte en quelque ville de Grèce ou d'Égypte, loin de l'œil soupçonneux de César et de l'insidieuse patricienne, qui avait juré la perte du groupe. Helvidius émit un avis contraire. Il répondit que

l'heure de la grande lutte était venue, qu'il fallait soutenir le choc et braver l'ennemi en face, au risque de la vie. Il comptait sur la puissance de sa parole, sur le prestige de la prophantide et, malgré tout, sur la justice de César. Sa volonté prévalut.

Lorsque Alcyonée apprit qu'Ombricius revenait en triomphateur et en juge des siens, elle ne vit et ne comprit qu'une chose, c'est qu'elle allait le revoir et se retrouver en face de lui. Cette seule pensée réveilla l'invincible espoir de l'amante et tout l'orgueil de la prêtresse. Elle conçut aussitôt le désir de tenter un dernier effort pour ramener son fiancé d'autrefois, devenu le puissant consul, à la lumière de la vérité par la force de son amour. Et ce désir, à peine conçu dans ce cœur brûlant de vierge, devint une certitude rayonnante.

Quant à Hédonia, forte de la faveur de César et des victoires de son amant, elle trônait en reine dans son palais de Pompéi, préparant avec Lentulus et la confrérie hédonienne la réception triomphale d'Ombricius, que devait suivre à peu de distance son mariage avec le consul. Mais il y avait un ver rongeur dans cette joie. Pouvait-elle oublier sa défaite honteuse dans le jardin d'Isis, le sein nu de la prophantide bravant son poignard, le regard triomphant de la vierge qui l'avait chassée comme une voleuse et la couronne de laurier brandie contre elle en signe de victoire ? Femme raffinée dans la volupté et dans l'art de la vie, Hédonia était un homme dans l'action. Or ce à quoi l'homme

tient le plus, c'est sa foi en lui-même. Dépouillé de tout, il peut encore conquérir un monde avec elle. Mais il tiendrait le monde dans sa main, sans la foi en lui-même, que ce monde tomberait en poussière. Car cette foi est la force des forces, la moelle du courage, la citadelle de la volonté. Les méchants le savent comme les bons. Ils ne sauraient donc pardonner à ceux qui les font douter d'eux-mêmes. Voilà pourquoi Hédonia Métella, tout en étant sûre d'Ombricius, ne pardonnait pas à la prophantide. Il lui fallait une revanche éclatante, l'humiliation de sa rivale, la destruction des Isiaques. Alors seulement la Romaine outragée redeviendrait, à ses propres yeux, l'invincible Hédonia Métella. Aussi réglait-elle d'avance, avec Lentulus, la marche du procès, les formules de l'accusation, la liste des témoins.

Pendant ce temps, Ombricius se dirigeait de Rome sur Pompéi avec une garde composée d'une cohorte de légionnaires. On l'acclamait au passage, on lui jetait des fleurs. Il atteignait au faite de ses désirs, et pourtant jamais il n'avait éprouvé pareille angoisse. Hédonia lui avait imposé le rôle de juge des Isiaques. Leur condamnation, il le savait, était la condition de son mariage avec la patricienne. Ce rôle lui répugnait. Malgré tout, Memnonès, son ancien maître, lui imposait le respect. Et puis, pouvait-il être le bourreau d'Alcyonée ? Depuis la scène mystérieuse du baiser d'Antérôs, il avait gardé contre elle un ressentiment

amer. Mais il avait beau accuser le prêtre d'imposture et la prophantide de trahison, elle n'en demeurerait pas moins pour lui un être à part, étrange et sacré. Qu'allait-il ressentir devant elle? Comment, dans ce procès de haine et de vengeance, allait-il concilier sa dignité de consul et de juge avec la volonté tyrannique de Hédonia Métella et la pitié due à une vierge — peut-être innocente?

Mais lorsque Ombricius fut reçu en grande pompe, à la porte de Pompéi, par le sénat de la ville, par les flamines de Jupiter et par Hédonia elle-même, à la tête des prêtresses Augustales; quand, le soir, il se trouva dans le nymphéum de la patricienne, entouré des flatteries du parti hédonien; quand il vit les flambeaux de son prochain hyménée briller comme des torches ardentes dans les grands yeux noirs de sa maîtresse — ses craintes et ses scrupules s'évanouirent. Celle qui lui versait, dans une même coupe, l'ivresse de la volupté et de l'ambition, reprit tout son empire sur lui. Dès lors, le jeune consul eut cette sensation étrange. Le nectar enivrant qu'il buvait à longs traits, dans les yeux, sur les lèvres et dans la voix de Hédonia, coulait dans ses veines comme une liqueur subtile. Elle durcissait son cœur et revêtait sa poitrine d'écaillés impénétrables à tous les prestiges d'Isis.

*
* *

Le procès durait depuis une semaine. On avait

entendu les témoins, l'interrogatoire des accusés. Enfin, le jour du jugement était venu.

Le tribunal public de Pompéi était une loge ouverte, formée par trois grandes arcades, en face du temple de Jupiter, à l'autre bout du grand forum rectangulaire. Sous chaque arcade, se dressait une massive chaise curule en marbre. Sur la plus haute, celle du milieu, siégeait en juge le consul Ombricius Rufus ; à sa droite, le duumvir Lentulus ; à sa gauche, un décurion faisait office de greffier et réglait la procédure. Derrière le consul, le buste de César, en marbre blanc, se détachait sur un immense trophée d'armes, composé de boucliers, de javelots et d'aigles de bronze, insignes des légions. Dans ce soleil d'airain, aux rayons d'acier, éclatait la puissance de Rome, reine de l'univers par les armes. En face du juge, plus bas et sur la place, on avait dressé une sorte de tribune en bois, où se tenaient les quatre accusés, Helvidius et sa femme, l'hiérophante d'Isis Memnonès et la prophantide Alcyonée. Des licteurs et des légionnaires, rangés en demi-cercle, séparaient les accusés de la foule houleuse qui couvrait la place. Les témoins des diverses villes et ceux de Pompéi même n'avaient pu démontrer aucun crime des accusés ni aucune transgression des lois. Mais, ce jour-là, Lentulus, reprenant et résumant son accusation, enveloppa Helvidius et Memnonès dans un système d'insinuations perfides. Il accusa son collègue d'avoir voulu, par ses

voyages multiples, détacher plusieurs villes de l'Italie et de la Sicile du peuple romain en instiguant les sénateurs à y rétablir le gouvernement aristocratique et d'avoir aspiré lui-même à la royauté. Son discours se terminait par une apostrophe virulente au prêtre d'Isis :

— Quant à toi, Memnonès, dit Lentulus, tu n'es qu'un suppôt du conspirateur Helvidius. Tu as introduit ici le culte d'une fausse déesse, de l'Isis égyptienne, pour détourner le peuple des dieux de la patrie. Avec ta prophantide, une femme pythoïsse, tu t'es livré aux pratiques de la magie. Elle a prédit l'avenir, guéri des malades au nom de mauvais génies et jeté des sorts à ses ennemis. Enfin vous avez refusé tous les deux, ainsi qu'Helvidius et sa femme, de sacrifier à la divinité d'Auguste et du César vivant qui règne sur le monde. Pour tous ces crimes nous attendons que le consul vous condamne selon les lois. Nous demandons que la trirème funeste, qui a porté la révolte sur les côtes d'Italie, nous soit livrée ; que ses armes et ses trésors tombent au pouvoir de l'Empereur ; que la carcasse du navire maudit, chargé de malélices, soit mise en pièces et brûlée sur la plage par le municipe de Pompéi.

Helvidius se leva et réfuta de point en point les accusations de Lentulus, sauf celle sur le refus du sacrifice à César, qu'il passa sous silence. Il termina par les mots suivants, qui affirmaient sans crainte sa pensée, ses desseins, son espoir :

— Je n'ai pas combattu César, j'ai défendu la liberté des villes et leurs antiques traditions. Les cités sont faites pour créer une élite d'hommes libres, qui enseignent la liberté et la dignité au peuple. Aujourd'hui, par la lâcheté, le mensonge, le vice et la corruption, vous ne faites plus que des esclaves de César ou de la plèbe. Nous autres initiés, nous travaillons pour un temps, où les pouvoirs de la cité seront décernés selon la valeur des âmes, et nous en donnons l'exemple dans notre hétéairie, où toutes les âmes sont libres mais où chacune agit à son rang. Pour ce rêve divin, pour l'éternelle vérité, nous sommes également prêts à vivre et à mourir.

— Tu voulais être roi ! s'écria Lentulus.

— Oui, un roi selon l'esprit ! dit l'accusé d'une voix vibrante et fière.

A son tour, Memnonès se leva et prononça ces graves paroles :

— Je ne sais si nous sommes coupables selon les lois de l'empire et de la religion romaine, mais nous ne le sommes pas selon les lois divines inscrites dans toutes les consciences pures. Nous n'affirmons que la vérité qui se révèle à chacun de nous dans les arcanes de la conscience et sur les cimes de la méditation. Cette vérité éternelle est la plus cachée au vulgaire et la plus vieille du monde ; ce fut celle des initiés de tous les temps. Elle se devine par l'enthousiasme, elle se conquiert par le sacrifice, elle se prouve par l'action.

L'ordre que nous voulons établir sur la terre n'est que le reflet de la sublime hiérarchie, qui règne dans les forces de l'univers visible et dans le monde des esprits où nous pénétrons. Nous marchons vers un âge, où les dieux seront compris dans leur essence et se fondront dans la lumière d'Isis, qui est l'Ame du monde.

— En parlant ainsi, dit Ombricius, tu blasphèmes contre les dieux de l'État, et tu t'avoues coupable.

Memnonès reprit :

— Il fut un temps où toi qui parles de si haut, tu étais las toi-même de ces dieux de pierre et d'airain, dont la tyrannie a fait ses instruments. Tu vins à nous, plein de soif après la vérité et d'espoir en la lumière. Alors tu nous appelais tes maîtres, Ombricius Rufus. Aujourd'hui tu prétends nous juger et toi-même tu te condamnes au cachot des remords qui t'étouffent. Car ce n'est pas nous qui avons peur de toi, c'est toi qui trembles devant nous. Jadis nous avons fait parler devant toi les dieux vivants, l'Esprit vêtu de lumière et de feu. Oses-tu dire que tu ne l'as pas vu? Oses-tu prétendre devant ce peuple que tu n'as pas cru à la prophantide que voici, et qu'elle ne t'a pas donné un témoignage de vérité?

Ombricius avait pris son masque le plus dur et le plus hautain, mais il éprouvait une émotion involontaire à la voix de son ancien maître. Pour la première fois, depuis le début de procès, il osa

fixer du regard les yeux d'Alcyonée qui avaient pris leur éclat visionnaire. On voyait qu'il hésitait.

A ce moment, il y eut un remous dans la foule. Hédonia Métella, sortant du temple d'Auguste, parut suivie des prêtresses Augustales. Vêtue elle-même en grande prêtresse, d'une stole pourprée, diadème au front, la tête enveloppée d'une gaze violette, elle vint se placer au centre du demi-cercle, en face du tribunal.

— J'arrive ici comme témoin, à l'appui de l'accusation, dit Hédonia. Il y a un mois, j'ai trouvé la prêtresse Alcyonée, agenouillée devant un faux tombeau du consul Ombricius Rufus. La stèle, tout le monde peut la voir avec le nom du prétendu mort, au jardin d'Isis. Par vengeance, elle invoquait ses mauvais génies, pour tuer à distance le consul qu'elle craignait comme juge.

Un chuchotement parcourut la foule. Alcyonée se leva et dit d'une voix claire et distincte :

— Non, jamais ! Ce n'est pas sa mort, c'est la mienne que je demandais à Dieu. Près de la stèle, élevée par ses maîtres au disciple infidèle, je m'offrais en sacrifice, afin qu'il soit sauvé !

Un murmure d'admiration partit d'un autre groupe du peuple. Soutenue par cette onde de sympathie, Alcyonée, d'une inspiration subite, quitta le banc de la tribune, monta les trois marches du tribunal, et, s'agenouillant aux pieds du consul, tendit vers lui, d'un geste de suppliante,

la fleur de lotus qu'elle tenait à la main. Sa voix douce et pénétrante s'exhala comme un soupir et l'on entendit au loin ces paroles :

— Souviens-toi, Ombricius Rufus!

Cependant, les Hédoniens, voyant le consul incertain et leur cause compromise, crièrent en masse : « Elle est coupable ! Son crime est prouvé ! Aux gémonies la sorcière ! » Devant ce mouvement, qui menaçait sa libre décision, Ombricius se leva en étendant une main sur la suppliante :

— Silence ! cria-t-il à la foule. Qu'on attende le jugement !

Hédonia Métella, voyant qu'on lui disputait la victoire et qu'Alcyonée regagnait du terrain dans l'esprit de son juge, se redressa avec une fierté méprisante et poursuivit :

— Ce n'est pas tout. Cette femme rusée et perfide, qui maintenant pleure et supplie pour tromper son juge, je l'ai vue, je l'ai entendue me menaçant de mort comme une furie, sur le tombeau simulé de son ancien amant !

— Tu mens ! s'écria Alcyonée en se levant droite comme un lis, c'est toi qui as voulu me tuer avec ton poignard... J'en atteste les dieux et mon divin protecteur, celui qui m'a sauvée de toi, mon Génie Antérôs !...

A ce geste, à ce nom, Ombricius revit dans son esprit la scène du baiser d'Antérôs. Son amour désespéré de la prêtresse et sa jalousie furieuse contre l'insaisissable amant, se réveillèrent du

même coup, le laissant dans une affreuse incertitude. Si forte fut cette impression, que, pendant plusieurs secondes, il crut apercevoir, au-dessus de la prophantide qui défiait sa rivale, l'apparition de la chapelle de Perséphone. Mais ce n'était plus un berger avec une houlette, ce n'était plus un Érôs avec une torche, c'était un jeune guerrier, qui, pareil à un nouvel Harmodius, tenait un glaive enveloppé d'une branche de myrte.

Le consul eut peur et recula d'un pas en s'appuyant sur la chaise curule.

Profitant de cette circonstance, et s'adressant au peuple, Hédonia s'écria :

— Voyez, elle veut ensorceler mon époux en invoquant son démon !

Devant cette situation nouvelle, qui faisait jaillir les pensées les plus secrètes de l'âme et découvrait les ressorts les plus profonds de la volonté, devant cette scène qui mettait en présence deux amantes rivales se disputant un juge terrorisé, devant cet éclat qui changeait le tribunal en théâtre, toutes les passions de la foule se déchaînèrent comme une mer furieuse. Les uns criaient : « Vive la prophantide ! », les autres : « Vive Hédonia Métella ! », d'autres encore : « Vive Ombricius Rufus ! » La patricienne, sentant que, dans ce tumulte effroyable, il fallait un acte visible et une parole suprême pour tirer le peuple à elle et faire tomber de son côté la balance de la justice humaine, eut une inspiration à son tour. Elle s'élança sur le tribunal

et saisit le consul par l'épaule comme pour l'arracher à son obsession, puis, plaçant sur sa tête une couronne d'or qu'elle tenait à la main, elle s'écria :

— Que Jupiter protège le consul et la justice de César !

Une immense acclamation s'éleva de la place, répétant ces mots et y mêlant ce cri : « A mort les Isiaques ! » Les protestations de la minorité furent étouffées sous la clameur grandissante. A partir de ce moment, dans cette masse humaine en délire, il n'y eut plus ni juge, ni tribunal, ni témoins, ni auditeurs, mais un groupe d'amants immobiles enveloppés d'un océan de passions écumantes. Au toucher de Hédonia, qui le tenait embrassé d'un geste triomphal, Ombricius se sentit délivré de sa peur et ramené sur la terre. Il ne voyait plus ni la prophantide, ni ses anciens maîtres. Il entendait seulement les rugissements du monstre aux mille têtes, et il sentait le chaud effluve, qui partait du bras de la patricienne, envahissait son cœur et son cerveau. Hédonia murmura quelque chose à son oreille. Quand le tumulte se fut calmé, le consul prononça la sentence dans un silence solennel :

— Les Isiaques sont coupables. Qu'on les conduise à la prison de la Curie. César décidera de leur destin.

Au milieu des vociférations qui suivirent ce verdict, Alcyonée resta immobile. Ombricius ne

la voyait plus, mais Hédonia Métella fixait sur elle des yeux étincelants de triomphe. D'un geste hiératique, Alcyonée ramena ses deux mains sur sa poitrine. Son visage avait pris une apparence spectrale. Ses yeux étaient redevenus des yeux d'absente. Personne ne vit les frissons continus qui couraient sur son corps. Six licteurs entourèrent Memnonès, Helvidius et sa femme pour les conduire à la prison souterraine de la Curie Augustale. Deux autres saisirent brutalement la prophantide par les bras. Inerte, elle se laissait faire. A ce moment, une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants accoururent en s'écriant : « Ne faites pas de mal à la prêtresse qui nous a guéris. Elle est sacrée ! » Un vieux prêtre d'Apollon, qui avait assisté à toute la scène du tribunal, intervint et dit, de façon à être compris du consul et de Hédonia :

— Qu'on mène cette vierge au temple d'Apollon. C'est une Pythonisse. Je défends qu'on y touche, et la prends sous ma garde. Si César la réclame, Apollon la lui rendra.

Personne n'osa protester. Les licteurs lâchèrent Alcyonée, et, au milieu d'une foule respectueuse, on vit marcher vers le temple d'Apollon, qui faisait face à la Curie, la prophantide blanche comme sa robe et pressant des deux mains sur sa poitrine sa fleur de lotus.

CHAPITRE XIX

LA FLEUR DE LOTUS

Dans une cellule obscure du temple d'Apollon, le vieux prêtre était debout devant la prophétide assise sur un grabat.

— Voici ta demeure, dit le vieillard, nul ne t'y troublera. Nous savons qu'un dieu parle par ta bouche et nous te défendrons. Sois sans crainte et repose-toi.

Pour toute réponse, Alcyonée baissa la tête en signe d'assentiment et tendit ses deux bras d'un geste de reconnaissance. Puis elle tomba comme anéantie sur sa couche. Le prêtre la laissa seule, après avoir posé sur une table du pain et une jarre de lait.

Créature de rêve et d'inspiration, la fille adoptive de Memnonès avait vécu jusqu'à ce jour au gré de ses impulsions. Les heures lui avaient versé

l'ivresse ou la torture sans qu'elle sût pourquoi. Ses songes merveilleux l'avaient transportée de la terre au ciel pour la précipiter au fond des enfers, sans qu'elle comprît la loi de ces renversements. Elle s'était laissée balloter de la joie extrême à l'extrême douleur comme le navire battu des flots roule de l'orage à l'embellie et de l'embellie à la tempête. Maintenant un coup terrible avait ébranlé son être jusqu'aux racines et une sueur froide ruisselait sur tout son corps. Sous le coup de la catastrophe, qui la frappait avec tous les siens, elle réfléchissait à sa destinée, et, pour la première fois elle embrassait sa vie d'un seul coup d'œil.

Telle est la puissance de la Douleur, cette grande révélatrice, qu'elle fait apercevoir à l'homme, dans l'éclair d'un instant, ce qu'il n'a pas vu dans toute une existence. Alcyonée se demandait donc, pour la première fois, quelle étrange puissance l'avait jetée, elle, l'enfant de Samothrace, sur les bords du Nil, dans un temple d'Isis, et de là aux rives d'Italie dans la voluptueuse cité pompéienne. Toute l'expérience de sa vie de prophantide se résumait pour elle dans cette lumière intérieure et sublime, où elle s'était abîmée parfois et par laquelle elle avait jeté des regards transcendants sur les hommes, sur les âmes et dans le monde des esprits. Cette lumière n'avait-elle pas concentré toute sa force dans la vision splendide de Horus-Antérôs ? Car maintenant elle

savait que le Génie de son sommeil était ce Horus, le pur amant de son adolescence, entrevu dans l'île des Roseaux et disparu mystérieusement. Ce que Memnonès, ce que la lumière d'Isis et l'amour d'Antérôs commandaient à la prophantide, n'était-ce pas d'apporter au monde la vérité nouvelle ? Et voici que, prise par un amour funeste, elle avait livré son cœur à ce Romain fatal. C'est à lui, à lui seul qu'elle avait voulu donner les richesses de son âme. Mais l'orgueilleux infortuné, capté par une reine de luxure et d'ambition, allié aux puissances des ténèbres avait tout repoussé. Alcyonée n'avait plus aucun pouvoir sur le consul. L'Autre, la femme de chair, d'orgueil et de désir, le tenait dans ses griffes. Au chuchotement de cette bouche infâme, il avait laissé tomber, comme un coup de hache, la sentence criminelle, qui avait condamné la prophantide et les siens aux fers, à l'exil — peut-être à la mort !

Tout s'effondrait d'un seul coup, son amour et son foyer, sa famille et sa patrie, son temple et son dieu. Elle était seule, seule — seule !

A cette pensée, Alcyonée se sentit défaillir. Elle retomba, le visage en avant, sur la couchette de la cellule. Elle poussa un long gémissement, un râle d'agonisante. Ses dents mordirent, à pleine bouche, les crins rudes de la laine, comme pour s'étouffer.

Enfin elle se releva, et se sentant plus calme, ses réflexions prirent un autre cours. Oui, elle

était seule, écrasée, impuissante en apparence. Mais, dans cette solitude, elle sentait sourdre en elle-même une puissance nouvelle, incalculable et souveraine — sa volonté. Ombricius, elle ne l'aimait plus. Il avait cessé d'exister pour elle. Car le consul esclave n'avait plus rien du libre tribun qu'elle avait aimé. Ce n'était plus la même personne. Il ressemblait à son masque d'autrefois autant qu'un loup dévorant ressemble à un bel éphèbe. Mais la prophantide devait venger Isis, sauver ses fidèles et faire éclater au grand jour la vérité, en frappant de ses rayons aveuglants le couple maudit et terrifié.

Et maintenant elle en avait le pouvoir, car sa volonté était devenue infrangible, une force à rompre des chaînes, à renverser des murs. Pour atteindre ce but, il fallait se vouer au trépas. Alors seulement, des portes brisées de la mort, un torrent de lumière jaillirait sur les coupables et sur la cité perdue, en sauvant les fidèles d'Isis pour une œuvre nouvelle. Résolue à mourir, Alcyonée s'offrit en sacrifice, elle en fit le serment à genoux. Puis, se relevant, elle invoqua les deux puissances auxquelles elle croyait : la Vérité divine et son Génie — et elle poussa, dans la pénombre du temple, ces deux cris, qui en réveillèrent tous les échos : Isis! Antérôs!... Lumière! Justice!

*
* *

C'était le jour fixé pour le mariage du consul et de la patricienne. La ville de Pompéi respirait un air de fête. Les festins et les danses avaient duré toute la nuit et allaient recommencer, car on s'attendait à trois jours de réjouissances avec les combats du cirque et les spectacles du théâtre. Les noms entrelacés d'Ombrius Rufus et de Hédonia Métella, dispensateurs des jeux, se lisaient sur des écriteaux, au-dessus d'arcs de verdure, et leurs syllabes victorieuses résonnaient dans la bouche des chanteurs de carrefour.

Déjà les deux époux, suivis d'un long cortège, avaient pénétré dans le temple de Jupiter. Déjà ils en étaient ressortis et occupaient deux sièges, en forme de trônes, au haut des seize marches, sur le perron du temple qui domine le forum.

On avait dressé là le podium consulaire, décoré de palmes, d'aigles et de trophées pour la cérémonie du triomphe décerné au consul par le sénat. Ombrius, en manteau rouge, l'œil hautain et farouche, couronné de lauriers, reluisait d'airain et d'or. Hédonia, en stole pourprée, son voile mauve rejeté sur les épaules, le front rayonnant, siégeait à ses côtés, au milieu de l'estrade. Autour d'eux, se groupait le sénat. Les flamines de Jupiter et les prêtres augustaux faisaient la haie,

des deux côtés de l'escalier. En bas, une cohorte de légionnaires prolongeait, sur la place, ce mur humain, et marquait de deux palissades de javelots la route triomphale. Le peuple débordant couvrait le forum.

Chaque fois que les trompettes, placées derrière le consul, faisaient retentir la place de leurs stridentes fanfares, un groupe montait l'escalier et déposait ses offrandes aux pieds du consul et de sa femme.

Des légionnaires apportèrent des boucliers bretons et les entassèrent en poussant leur cri belliqueux. Des gladiateurs jetèrent devant la tribune leurs longues épées, leurs filets et leurs casques à visières. Une théorie de femmes patriciennes posa devant le couple des coffrets de cèdre remplis d'étoffes syriennes et des trépieds où fumaient des parfums d'Orient. Les vendangeurs et les vendangeuses des bourgades voisines, aux gestes faunesques, étalèrent des corbeilles de fruits, des cornes d'abondance et des faisceaux de thyrses enguirlandés de pampres, en chantant, sur le mode comique, le nouveau Bacchus, vainqueur des barbares, et son Ariane. Enfin Lentulus, au nom du sénat, offrit une statuette en or de la Victoire « au sauveur de Pompéi. » Hédonia Métella la reçut de ses mains, avec un sourire gracieux, et la fixa au sommet du trône consulaire.

— Vive le sauveur de Pompéi ! Vive Hédonia Métella !

Pendant que la clameur confuse roulait sur le forum, Ombricius s'était levé, pour remercier, en quelques mots, le sénat, le peuple et la cité, qui l'accueillaient ainsi. Mais la parole se figea sur ses lèvres, car ses yeux fascinés suivaient un cortège inattendu, qui sortait du temple d'Apollon et venait à lui de l'autre bout de la place. Pour le laisser passer, la foule s'écartait respectueusement.

C'était une théorie de femmes, vêtues de blanc comme les prêtresses d'Apollon. Toutes portaient des rameaux de lauriers enveloppés de bandes-lettes. Elles chantaient une grave mélodie dorienne. En tête marchait le vieux prêtre, précédé d'une figure hiératique, une vierge en robe blanche, d'une pâleur spectrale. Elle marchait à pas lents mais fermes et semblait conduire le cortège. Ombricius tressaillit. Dans cette vierge, il avait reconnu la prophante Alcyonée. Hédonia, elle aussi, s'était levée et restait incertaine, interdite, devant cette manifestation. Car le peuple, tout à l'heure en délire, était devenu subitement muet, sous une émotion inconnue comme sous une puissance majeure.

Tranquille et sûre comme le Destin, Alcyonée monta les degrés du temple, suivie des prêtres et des prêtresses. A quatre marches de l'estrade, elle s'arrêta devant le couple triomphal, entouré de trépieds fumants, de palmes et de trophées. Alors, regardant tour à tour, le consul, sa femme, le sénat sur l'estrade, les prêtres rangés sur les

marches et le peuple à ses pieds, elle dit de sa voix suave et pénétrante :

— Ombricius Rufus, consul de Rome, toi, Hédonia Métella, son épouse, et vous, prêtres, soldats, habitants de Pompéi, écoutez une dernière fois la prophantide, venue des plages d'Égypte pour vous porter le rayon d'Isis...

Toutes les têtes de prêtres et de sénateurs s'avancèrent, inquiètes et curieuses. Un murmure de sympathie courut sur la foule, comme un frisson sur une eau effleurée par la brise. Mais Hédonia Métella s'était ressaisie, et, pressentant un malheur pour elle, éleva sa voix puissante :

— Flamines de Jupiter et vous, prêtres d'Auguste, imposez le silence à cette femme, qui parle ici contre la loi, et ramenez-la dans la prison où elle devrait être. Le tribunal de César l'a condamnée ; elle n'est plus prêtresse.

Le prêtre d'Apollon, levant sa branche de laurier, répliqua :

— On ne fait pas taire une Pythonisse, qui s'est consacrée à son dieu. Tu l'écouteras, oui, tu l'écouteras en silence et jusqu'au bout, ô fille de Métellus, épouse d'un consul, et vous l'entendrez tous. C'est son chant du cygne!...

Pas un sénateur ne bougea, pas un prêtre n'ouvrit la bouche. Immobile, la foule immense retenait son souffle. Alcyonée, qui semblait ne pas avoir entendu l'interruption, reprit d'une voix familière et presque enfantine, que soulevèrent

peu à peu les larges ondes d'un océan intérieur :

— Il y a cinq ans, mon père Memnonès et moi, nous vîmes envoyés par les sages d'Égypte porter un rayon de la sainte lumière à ce pays. Alors je rencontrai cet homme, Ombricius Rufus, aux noces de l'intrépide Helvidius et de la noble Helvidia. Il me supplia de lui ouvrir le monde de la lumière, dont j'avais la clef. Je le promis. Il me jura son amour près de la fontaine des lotus... et je l'aimai... (Ici Alcyonée fit un geste étonné et baissa la tête comme si elle regardait au fond d'un abîme...) Oh! je n'espérais pas devenir son épouse comme celle-ci, devant le peuple et dans la gloire impériale. Je voulais le conduire au ciel d'Isis, sur la barque sacrée... Il serait revenu... un autre... un héros... un demi-dieu... vers cette ville... avec de divines pensées... avec des fleurs de feu et des glaives de lumière... et moi, je serais restée inconnue, dans le temple... voilée... son amante cachée... sa prophantide! Mais ce n'était qu'un rêve de vierge. Ombricius, tu as préféré suivre la puissante patricienne. Elle t'a fait consul, mais elle t'a enveloppé d'un manteau de ténèbres, elle a versé dans ton cœur le poison du mensonge et de la haine, elle a souillé tes mains du sang de ton rival. Pour étouffer la voix d'Isis, elle a fermé son temple et fait jeter ses disciples dans les fers. Mais prends garde, Hédonia Métella! Les fers de tes victimes seront brisés par le feu. Ils croule-

ront, les murs de leur prison, et tomberont sur toi. Elle partira pour d'autres plages, la barque d'Isis, la trirème que tu voulais brûler, elle échappera à tes mains meurtrières... Et toi, prends garde aussi, Ombricius Rufus. Car, sur ton lit de noces, ta Bacchante va se changer en Furie !

— Furie toi-même ! s'écria Hédonia Métella hors d'elle. Permettez-vous que la bave de sa haine m'éclabousse de son écume ? Allons, prêtres de Jupiter, lâches, un bâillon pour sa bouche !

Mais les prêtres n'écoutaient pas la femme du consul. Muets d'étonnement, ils suivaient les mouvements de la prophantide, suspendus à ses lèvres. Elle continua d'une voix plus douce et plus douloureuse :

— Oh ! sois tranquille, Hédonia, je n'empêcherai pas tes noces de s'accomplir. Mais il faut encore, Ombricius, qu'Alcyonée t'apporte, elle aussi, son présent nuptial. Les autres t'ont donné des parfums, des armes, des trophées ; moi, je t'apporte une fleur. Cette fleur de lotus, que tu m'avais dit de garder, c'est ton âme... J'ai veillé sur elle comme sur mon seul trésor... Cette fleur fut mon amour, ma folie et ma gloire. Pour elle j'ai tout oublié, ma Grèce, mon Égypte, mon père et Isis elle-même... Pour elle j'ai languï, j'ai brûlé ; pour elle j'ai vécu et je meurs. Aujourd'hui, selon ma promesse, je te la rends. Eh bien ! cette âme, pour laquelle j'ai tout donné, cette âme que je voulais porter au ciel comme un flambeau de

lumière... la voici !... mais regarde... elle est morte !...

D'un geste désespéré, Alcyonée tendait sa main dans le vide. Tout à coup, elle s'affaissa sur les marches, livide comme la cire, serrant dans ses mains la fleur flétrie. Le consul descendit trois degrés et se pencha sur le corps. Il effleura la chevelure ; elle ruisselait d'une sueur froide. Il toucha le sein de la vierge pour épier son cœur ; il battait faiblement. Alors Ombricius appela d'une voix désespérée :

— Alcyonée ! Alcyonée !

On eût dit qu'il comprenait pour la première fois tout ce que renfermait ce nom. Le prêtre d'Apollon se baissa, à son tour, pour toucher le cœur de la prophantide. Au bout d'un moment, il se redressa et dit, d'un geste solennel, tourné vers la place :

— Elle est morte !

Aussitôt la foule se rua vers l'escalier. Tous voulaient voir la face de la prophantide, dont l'âme s'était exhalée avec son chant du cygne. Tous voulaient voir son corps sacré.

A ce moment, toutes les oreilles furent assourdies par un bruit formidable. C'était le grondement d'un tonnerre souterrain. Il passa dans les profondeurs en secouant le sol avec la rumeur de cent mille chars de guerre qui se précipitent pêle-mêle et le fracas de la foudre qui roule sur les unages. Cela dura quelques secondes ; le bruit

avait cessé et tout était redevenu tranquille. Aucune maison ne s'était écroulée, mais pendant un instant tout avait chancelé, hommes, monuments, obélisques. Pour quelques secondes, le forum avait ressemblé à une mer agitée et les temples d'alentour à des navires ballottés par la tempête. Une clameur d'épouvante, poussée par mille bouches, s'éleva de la place : *terrae motus!* Seize ans plus tôt, la ville avait été ruinée par un tremblement de terre. A cette nouvelle secousse, annonciatrice de nouveaux désastres, une terreur panique fit tourbillonner la fourmilière humaine. Bousculant les soldats, les prêtres et les sénateurs, la foule reflua de l'escalier sur la place, comme une mer qui se retire et s'enfuit de tous les côtés avec des hurlements et des imprécations.

Ombricius, à genoux près de la morte, était resté, la main gauche posée sur le front glacé de la prêtresse, la main droite sur son cœur immobile. Hédonia Métella assistait à ce spectacle, debout, muette, la main crispée au trône vide, paralysée, pour la première fois de sa vie, par une peur plus forte que sa volonté. Mais n'entendant plus le terrible tonnerre d'en bas et voyant fuir le peuple, Hédonia descendit quelques marches, saisit Ombricius par le bras et lui dit en le secouant :

— Malheureux ! veux-tu rester ici ou me suivre ?

Ombricius se leva, passa une main sur son front d'un air égaré et murmura :

— Oui, partons !

Le consul et sa femme descendirent en hâte les marches du temple. Dans la panique universelle, personne ne s'inquiétait plus d'eux. Ils montèrent précipitamment dans la palanque des Libyens qui les emportèrent.

Un groupe de flamines et de sénateurs resta seul près du corps d'Alcyonée, sur les marches du temple de Jupiter. Au milieu d'eux, le prêtre d'Apollon éleva la voix :

— Vous avez condamné une vraie prophantide que protègent les Dieux. Que la ville se charge des funérailles d'Alcyonée. Élevez-lui un bûcher royal comme jamais prêtresse n'en eut. Ainsi la cité expiera ses forfaits et détournera la vengeance divine.

— Oui, dit un sénateur, élevons-lui un bûcher de reine pour calmer la peur du peuple qui pourrait se tourner en fureur contre nous.

— Pour apaiser la colère des Dieux, dit un prêtre de Jupiter.

— Pour honorer une âme plus grande que la nôtre, dit le prêtre d'Apollon.

Et l'on vit, ce soir-là, sur le forum presque désert de Pompéi, parmi des groupes effrayés, un cortège solennel : des prêtres d'Apollon, suivis de prêtresses éplorées et de torches funèbres, portant, sur un brancard couvert de fleurs, le corps inanimé de la prophantide au temple d'Isis transformé en chapelle ardente.

LIVRE QUATRIÈME

LUMIÈRE

LUX VICTRIX.

Aeternumque adytis effert penetralibus ignem.

VIRGILE.

La philosophie n'est qu'un retour conscient
et réfléchi aux données de l'intuition

BERGSON.



CHAPITRE XX

LUMIÈRE DANS LA PRISON

L'or bruni du crépuscule estompait les corniches du temple de Jupiter et la grande place de Pompéi était presque vide, quand douze licteurs, accompagnés d'une troupe de légionnaires, firent descendre les trois condamnés dans la prison souterraine, située sous le forum. On y pénétrait par une porte basse, qui s'ouvrait, dans l'intérieur de la curie, sur un étroit escalier. Le geôlier éclairait les marches de sa lanterne sourde. Memnonès impassible descendit le premier; Helvidius le suivit. Avant de plonger dans les ténèbres, son œil fulgurant de défi lança un dernier appel au jour mourant. Helvidia, qui marchait la dernière, la tête enveloppée d'un voile, ne put se défendre d'un sanglot en mettant le pied dans cette fosse humide. Les légionnaires, l'épée nue,

fermaient le cortège. Ils traversèrent plusieurs cachots obscurs et atteignirent enfin un large caveau voûté, qui prenait, dans le haut, un faible jour sur le forum, par un soupirail grillé, percé dans les dalles.

— C'est ici, dit le geôlier, que les condamnés attendront les ordres de César.

Le geôlier disparut avec ses acolytes, une lourde porte se ferma avec fracas, et les trois prisonniers restèrent seuls dans la nuit du souterrain.

Ce n'était pas une nuit complète, comme leurs yeux inaccoutumés aux ténèbres le crurent d'abord, mais plutôt un limbe obscur. Un triste rayon filtrait par le trou grillagé de la voûte et répandait dans le caveau sa lueur diffuse. Elle frôlait les murs jaunâtres et rampait sur le sol noir. Sous ce halo apparurent, dans les coins, deux grabats de paille, des pains de seigle sur une table, une grande amphore pleine d'eau et des écuelles en terre cuite.

Cramponnée au bras de son mari, muette de terreur, Helvidia fixait d'un œil désespéré la lueur pâissante du soupirail comme si elle voyait mourir sa dernière espérance. A cette lueur, le prêtre d'Isis et le disciple de Pythagore se regardèrent. Accablés par les fatigues de la journée, à demi terrassés par le destin, ils lurent dans les yeux l'un de l'autre, non la lassitude du désespoir, mais l'énergie de la lutte suprême et le défi

à la mort. Ils se comprirent et se serrèrent la main.

— Allons dormir, dit Helvidius ; demain nous tâcherons de sortir d'ici.

Memnonès rejoignit son lit misérable et s'y coucha. Helvidius s'assit sur l'autre ; Helvidia s'étendit près de lui, sur la paille, en gémissant. Épuisée, elle s'assoupit. Mais les deux hommes ne purent trouver le sommeil. Les yeux ouverts dans les ténèbres, tous deux voyaient leur vie entière étalée devant eux, sondaient leur destinée.

A la tristesse de Memnonès se mêlait une profonde amertume par le sentiment de son impuissance. Ce cachot, ces ténèbres, présages d'une fin ignominieuse, n'était-ce pas la suprême ironie du destin contre une vie consacrée tout entière à la recherche de la vérité ? N'avait-il pas tout sacrifié au désir de pénétrer derrière le voile de la Nature dans le monde des esprits jusqu'au centre de toute vie ? D'abord les puissances invisibles l'avaient favorisé, en lui donnant sa fille adoptive, sa prophantide, Alcyonée. Ah ! comme tout de suite elle avait absorbé l'âme de Memnonès ! Elle était devenue son rayon, son flambeau, son espoir. Par elle, avec elle, il avait pénétré dans le monde de l'Au-delà, mais au moment où l'initié allait s'élançer jusqu'à la source divine, le rayon même qui en était sorti l'avait aveuglé. Horus-Anterôs, le disciple, le rival jadis repoussé, devenu le Génie d'Alcyonée, lui avait

dit : « Tu n'iras pas plus loin ! » Et, depuis ce temps, Memnonès avait vécu dans les demi-ténèbres. Il avait attendu, souffert, expié. Il avait accepté un nouveau disciple, un nouveau rival, Ombricius. Il l'avait aimé jusqu'à lui promettre Alcyonée pour épouse. Et voici que l'ambitieux perversi était devenu son bourreau et celui de la prophantide. Maintenant tout semblait perdu. Séparée de lui qu'allait devenir Alcyonée ? Devait-elle périr misérablement ou devait-il mourir lui-même avant de l'avoir revue ? Était-ce là l'affreuse Némésis que Sabaccas lui avait prédite dans les sables d'Égypte ? Était-ce là ce que l'Esprit exigeait de lui pour l'initiation suprême ? Quoi ! pour s'élever à Dieu fallait-il renoncer à ce qu'il y a de plus divin et de plus doux, à la possession de l'âme aimée ? A cette pensée, il lui semblait que les ténèbres éternelles se faisaient autour de lui.

Tout à coup, sous une impulsion nouvelle, qui venait du plus profond de son être, Memnonès se leva et dit avec l'énergie du verbe intérieur qui suscite des forces inconnues :

— Eh bien, soit, j'y renonce... mais que je la revoie, victorieuse, mon Alcyonée, dans la lumière d'Isis, comme je la vois en ce moment... et que les coupables soient punis ! Lumière, Justice, Vérité ! Quand ces trois rayons se joignent en un seul, éclate la splendeur de Dieu !

Dans l'autre coin de la prison, Helvidius de son côté songeait. Les ténèbres ne pesaient pas moins

lourdement sur lui et ses pensées n'étaient pas moins cruelles, mais il souffrait moins. Plus jeune et plus vivace, il avait conservé la force de la révolte. Et la révolte, ressource ultime de l'esclave et du condamné, ne fût-elle qu'intérieure et silencieuse, est encore une action, un rugissement de l'inextinguible espérance. Helvidius était un de ces hommes qui sont nés avec de la lumière au cœur et sur le front. Il n'avait pas la science profonde de Memnonès, mais il en portait en quelque sorte l'essence infuse dans ses sentiments et ses pensées intimes. Elle rayonnait dans ses moindres gestes. Son rêve à lui n'était pas la connaissance du grand mystère, mais la cité libre. Libre, non à la façon des cités grecques, où des oligarchies implacables et des démagogies furieuses se disputaient le pouvoir, ni à la façon romaine, où le pouvoir d'un sénat oppresseur s'était finalement concentré dans les mains d'un César tout-puissant. Ce que voulait Helvidius c'était une cité libre par une élite d'initiés, établissant autour d'eux la chaîne des âmes par leur hiérarchie, selon leur valeur et leur degré. Rêve chimérique, disait-on, prématuré peut-être. Mais n'était-il pas dicté à l'homme par les lois de l'univers et de la conscience ? Cette foi avait été celle de Pythagore ; c'était la sienne.

C'est pour ce rêve qu'il avait fait construire la trirème et qu'il avait porté aux villes de la Grande-Grèce la parole nouvelle. C'est pour ce

rève qu'il avait appelé l'hiérophante Memnonès et la prophantide Alcyonée à Pompéi. C'est par cette foi et cette lumière, qu'il avait conquis le cœur de Julia Helconia devenue sa femme Helvidia. Hélas! qu'avait-il obtenu? Malgré son éloquence et son ardent effort, lui-même et son groupe succombaient au pouvoir césarien et le coup partait de celui sur lequel il avait fondé le plus bel espoir, du disciple infidèle changé en ennemi, d'Ombrius Rufus. La fortune du duumvir allait tomber au pouvoir de l'empereur. Lui-même, sa femme et son ami, condamnés comme conspirateurs, pouvaient périr d'un moment à l'autre sous le glaive des centurions ou sous le lacet d'un bourreau. Et Helvidius ne songeait pas sans frémir à ce qu'allaient devenir ses jeunes enfants, ses deux fils, laissés dans sa maison à la garde des affranchis.

Pourtant quelque chose lui disait qu'il ne périrait pas dans cette prison infâme et qu'un pouvoir plus grand que le sien enfoncerait les portes du cachot. Alors, pensant aux grands Stoïciens qu'avait fait périr Néron, Helvidius se dressa et fit intérieurement cette prière : « Dieu souverain, qui règne sur mon âme, j'ai vécu pour la Lumière et la Liberté. Si je dois mourir, que je répande mon sang, au grand jour, devant le peuple comme une libation à Jupiter Libérateur! »

Ayant ainsi calmé leurs âmes agitées, Memnonès et Helvidius s'endormirent profondément.

Helvidia, qui s'éveillait d'un cauchemar, n'entendit plus dans les ténèbres que le vol sinistre d'une chauve-souris et la plainte intermittente du vent dans le soupirail de la voûte.

*
* *

Les prisonniers s'éveillèrent tard, au bruit de pas incessants et de voix confuses dans le forum. Que signifiait cette réunion insolite ? Le peuple se réunissait-il spontanément en comices pour les délivrer ? Ils le crurent un instant ; bientôt ils furent détrompés. Les cris de : « Vive le consul ! Gloire à Hédonia Métella ! » retentirent. Les malheureux comprirent que le couple fatal célébrait son mariage, édifiant son triomphe sur leur défaite. Debout sous le soupirail, d'où venaient les bruits du dehors, fascinés par le murmure de la foule, qui grondait sur leurs têtes, les trois prisonniers essayaient de deviner ce qui se passait sur la place. Leur esprit surexcité imaginait les groupes multiples, la scène grandiose et fastueuse. Ils crurent voir la montée du couple sur les seize marches du temple de Jupiter. Ils reconnurent sa sortie du sanctuaire à la longue acclamation du peuple. Ils suivirent la cérémonie triomphale des offrandes aux cris grandissants de la foule en délire. Une sourde angoisse, un profond accablement finit par les envahir, sous les

ondes de cet océan humain, toujours prêt à se ruer à la servitude devant l'apothéose du mal. Quand résonna l'hymne des prêtres d'Apollon, ils pensèrent que ceux-ci se soumettaient à leur tour aux insolents vainqueurs, sans se douter qu'Alcyonée marchait à leur tête et allait exhaler sa vie aux pieds du consul dans un dernier cri d'amour et dans sa dernière extase. La mélodie se tut. Puis il se fit un grand silence sur la place, silence prolongé, étrange, inquiétant. Tout à coup un tonnerre effrayant roula dans les profondeurs. Les entrailles de la terre hurlaient. Le sol trembla sous le cachot et par-dessus. Les prisonniers crurent un instant que le caveau allait s'écrouler sur leurs têtes avec tous les temples du forum. Mais la trombe souterraine ne dura que peu de secondes et fut suivie de la terreur panique de la foule qui s'enfuyait. Comme une mer qui reflue dans son lit, elle s'écoula de l'acropole vers les rues basses avec un murmure menaçant. Dans le silence qui suivit, une voix cria par le soupirail :

— Etes-vous là, Memnonès, Helvidius ?

— Oui, nous sommes là ! répondit du fond du cachot Helvidius, qui avait reconnu la voix de Calvus. Qu'est-il arrivé ?

— Alcyonée est morte... Le Sénat lui décrète un bûcher... Le peuple se révolte... Espérez ! Nous voulons...

Les voix rudes des légionnaires, qui gardaient la curie, coupèrent la parole à Calvus. Ils chassè-

rent du soupirail l'ami des prisonniers. Mais à la nouvelle fatale, Memnonès avait chancelé. Il tomba la face contre la terre. Helvidius et Helvidia eurent peine à le soulever et à l'entraîner vers sa couche, où il resta inerte. Dans sa stupeur profonde et dans sa douleur infinie, ses lèvres ne pouvaient prononcer que les syllabes du nom chéri, qui résumait l'immensité de son amour et l'immensité de sa perte :

— Alcyonée est morte ! Alcyonée !...

— Courage ! dit Helvidius. Son âme est libérée. Elle nous aidera. Mais nous sommes encore des combattants. La terre a tremblé ; Némésis est en route. Attendons.

Une seconde nuit, plus lourde, plus noire que la première, descendit sur les captifs. Memnonès s'endormit de ce profond sommeil qui visite parfois ceux qui attendent la mort et la désirent. Mais vers le matin il fit un rêve plus vivant et plus beau que tous ceux qu'il avait eus. Il vit une lumière blanche et vive entrer par la porte supérieure de la prison et descendre l'escalier. Comme elle s'approchait de lui, l'hiérophante reconnut Horus-Antérôs sous la figure d'un Hermès tenant le caducée. Le corps d'Antérôs resplendissait comme un bouclier d'argent et sa face avait l'éclat du soleil. Il dit :

— Sois tranquille. Alcyonée sommeille encore. Elle va s'éveiller, bienheureuse, sous mon sceptre. Tu nous verras tous deux dans la splendeur

solaire. Maintenant debout, et à l'œuvre ! Partez, fuyez sur la trirème. N'allez pas à Eleusis, où le flambeau d'Hermès s'éteint. Allez vers le Nord !

Memnonès s'éveilla allégé par ce rêve merveilleux, comme s'il sortait d'un bain de lumière, dont les ondes chaudes ruisselaient encore sur ses membres ravivés. Il faisait nuit dans le caveau. Une faible lueur tombait du soupirail. Trempé d'une force nouvelle, l'hiérophante s'approcha d'Helvidius, qui sommeillait, assis sur son grabat, le dos appuyé au mur. Il secoua fortement le duumvir, dont les grands yeux s'ouvrirent dans l'ombre. Helvidia dormait, la tête couchée sur l'épaule de son époux.

— Tu n'as rien vu ? demanda Memnonès.

— Tout à l'heure, dit Helvidius qui dormait encore à moitié, j'ai cru voir un jeune Hermès, qui, de son caducée, me montrait notre trirème.

— Et toi ? dit Memnonès à Helvidia, dont la tête lourde venait de se soulever sur l'épaule d'Helvidius.

— J'ai vu, dit-elle, sortir d'ici un Génie, qui, de son sceptre de lumière, traçait une route sur la mer.

— Joie et courage ! dit Memnonès. Moi aussi je l'ai vu. C'est Antérôs, le Génie d'Alcyonée, notre guide. Il m'a parlé. Nous allons être libres et commencer une vie nouvelle !

Debout dans leur cachot, les trois prisonniers s'embrassèrent comme s'ils se revoyaient après

un long voyage. Helvidius et Helvidia s'étaient pris par les épaules et Memnonès les saisit fortement. Tous trois semblaient former une chaîne infrangible. L'aube blafarde tombait du soupirail et la porte de la prison ne s'était pas ouverte, mais tout avait changé quand même pour ces âmes abreuvées d'un celeste rayon. Les murs qui séparent les corps s'étaient écroulés, les barrières qui séparent les âmes s'étaient évanouies. Le monde immense s'ouvrait devant eux, sous les flots bouillonnants de clarté qui jaillissaient de leurs cœurs unis.

CHAPITRE XXI

LE BUCHER

Le consul et sa femme étaient rentrés comme des voleurs dans leur palais splendide, au milieu des esclaves apeurés. La mort tragique de la prêtresse pesait sur toutes les âmes comme un présage sinistre, gros d'épouvante et de malheurs prochains. Pas un homme dans Pompéi qui ne tremblât sous la menace du Destin. Mais le plus atterré était Ombricius. Il y a des événements qui produisent dans l'âme un effet pareil à celui des grands cataclismes. Ils ressemblent à un renversement des pôles de l'existence, car ils prouvent à l'homme que le vrai pouvoir n'est pas avec lui, mais avec une puissance adverse et plus haute. Le consul, qui tout à l'heure paraissait tout-puissant, avait l'air maintenant d'un fauve qui a perdu son antre, par un bouleversement de la terre, et rôde anxieux

en cherchant sa tanière. Anxieuse aussi, Hédonia marchait derrière lui. Comme pour se cacher aux yeux de tous, il alla s'asseoir au fond de la demeure, dans le lararium, parmi les statues des ancêtres de la famille Métella. Ces figures drapées le regardaient d'un air méprisant. Hédonia se coula près de lui sur le trône domestique, et, l'enlaçant de ses bras, murmura à son oreille :

— Qu'as-tu, Ombricius? Réveille-toi. Oublie ce cauchemar. As-tu cessé d'être consul parce que la terre a tremblé? Cette prêtresse était ton mauvais génie; elle n'est plus. Nos ennemis sont vaincus. Laissons pleurer ce peuple stupide. Demain nous serons les maîtres.

— De quoi? balbutia Ombricius comme dans un rêve.

— De Pompéi, de Rome et du monde.

— Ah oui, c'est vrai. Mais Pompéi n'est plus à nous. Rome n'est plus Rome et le monde n'est plus le monde...

Ombricius voyait toujours Alcyonée expirant à ses pieds, avec sa fleur flétrie dans sa main crispée.

Il entendait ces mots terribles : « Ton âme la voici... elle est morte! » Il voyait fuir le peuple dans les rues, le vide se faire autour de lui, toutes les choses se décoloraient. Il lui semblait que le monde, comme lui-même, avait perdu son âme.

Mais Hédonia continua de son souffle ardent entrecoupé de caresses :

— N'es-tu plus Ombricius, mon César vierge, devenu mon époux ? N'es-tu plus mon Bacchus ? Souviens-toi des jours de Rome et de Baïes... Viens, oublions... Viens nous aimer... Demain nous allons renaître... plus jeunes et plus forts !

Ombricius se leva machinalement et se laissa entraîner. Elle l'enlaçait toujours. Mais il croyait marcher dans du sang, et ce souffle, qui l'avait enivré jadis, lui semblait maintenant l'haleine d'une bête fauve. Quand il aperçut le lit triomphal, au fond d'une chambre tendue de tapis d'Orient, il eut un frisson et porta la main à son cœur. Dans son esprit, il avait cru voir le temple d'Isis changé en chapelle ardente et le corps d'Alcyonée étendu au milieu, sur un lit funéraire, dans sa beauté rigide, transparent comme l'albâtre. Et cette morte, plus précieuse que toute chose vivante, l'attirait d'une force invincible... La vision intérieure de son esprit s'effaça. Ses yeux revirent le lit de pourpre, où la patricienne voulait l'entraîner. Alors cette chambre lui parut un lieu infâme, un repaire de bourreau, rougi du sang des justes, Hédonia elle-même une Lémure à face de Chimère, au sourire funèbre, dont les yeux lubriques distillaient un poison mortel.

— Laisse-moi, dit-il brusquement avec un geste d'horreur, j'ai besoin d'être seul.

Il avait l'œil d'un obsédé. Hédonia étonnée le lâcha, voyant qu'à cette heure, elle n'avait aucun pouvoir sur lui. Ombricius alla se rasseoir dans

le lararium, avec une lampe posée à terre devant lui, car il ne pouvait supporter les ténèbres. Il finit par s'assoupir sur son siège dans une sorte de demi-sommeil. Mais deux images implacables obsédèrent son insomnie. Tantôt il voyait Alcyonée souriante émerger d'une source en élevant au ciel une fleur lumineuse, tantôt il la voyait expirer à ses pieds avec ce cri : « Ton âme est morte ! » Alors Ombricius se levait en tirant son épée, pour se prouver à lui-même qu'il était bien vivant, puis il retombait sur son siège de bronze, et son cœur glacé se contractait comme si la main de la mort était sur lui.

Hédonia, elle aussi passa une nuit blanche sur son lit solitaire. Pour la première fois, Ombricius lui résistait. Le spectre d'Alcyonée le séparait de sa femme. Hédonia avait arraché son amant à la prêtresse vivante. Est-ce que la morte allait le reprendre à l'épouse légitime ? Non, cela n'était pas possible. Mais pourquoi cette ombre, qui se glissait entre eux comme un voile ? Hédonia allait-elle perdre l'homme qu'elle avait dressé pour son œuvre, l'arme qu'elle s'était forgée, le sceptre qu'elle avait conquis par sa magie, le César futur pour lequel elle tissait un manteau de pourpre sur la trame savamment ourdie de toute son existence ? Leurs destins étaient liés désormais ; Ombricius effondré, elle s'effondrait aussi. Non, cela ne pouvait être, cela ne serait pas. Hécate ne les abandonnerait pas, car Hécate c'était Hédonia Métella,

avec son charme de femme et sa volonté d'homme. Mais à tout prix, il fallait emmener le consul obsédé hors de Pompéi avant la cérémonie funèbre d'Alcyonée. Parvenue à cette conclusion, Hédonia se retourna sur sa couche et posa son visage brûlant sur le poignard d'Hécate. Le froid de l'acier la soulagea, et, sans pouvoir dormir, ne quittant plus sa posture, le front sur la lame, elle se concentra dans sa méditation.

*
* *

Le lendemain, Ombricius écrivit une lettre à César et donna quelques ordres aux centurions qui gardaient la ville, où couraient des bruits de rébellion, puis il se rassit dans le lararium pour se replonger dans ses pensées.

— Quelle est donc, pensait-il, la puissance formidable qui se lève derrière le cadavre de la prêtresse et se rue sur moi ? Existe-t-il un Dieu et serait-il avec les Isiaques. D'eux ou de moi, qui a raison ? Aura raison celui qui sera le plus fort. Mais comment combattre le pouvoir invisible qui soulève la foule contre moi et qui me paralyse ?

En levant les yeux, Ombricius aperçut Hédonia Métella debout devant lui. Elle était en stole de voyage, la tête enveloppée d'un voile brun, qui, tiré sur la face, la rendait facilement méconnaissable. Elle croisait les bras. Un sourire amer et dédaigneux plissait ses lèvres.

— A quoi songes-tu ? Passeras-tu la journée dans ce coin comme un esclave qui a peur, alors qu'il s'agit de lutter contre nos ennemis ? Si tu es trop misérable pour être l'époux de Hédonia Métella, souviens-toi du moins que tu dois commander à cette ville. Entends-tu ces rumeurs lointaines ? C'est le peuple qui murmure contre nous.

— C'est toi qui as déchaîné la tempête avec ce procès, dit Ombricius.

— Ingrat et lâche ! reprit Hédonia, c'est moi qui t'ai fait consul ! Sans moi que serais-tu ? Désormais tu auras beau faire, nous sommes rivés l'un à l'autre. Ton pouvoir est mon pouvoir et mes crimes sont tes crimes. Il faut vaincre ou périr ensemble.

— C'est vrai, dit Ombricius en baissant la tête et frappé de la vérité terrible de ces paroles.

Elle s'approcha de lui, posa ses deux mains sur ses épaules et le regarda. Sous leur voile sombre, les cheveux mal noués de Hédonia tombaient en désordre sur sa nuque. Ses yeux fixes luisaient de désir. Une secrète angoisse leur prêtait un charme nouveau. Elle semblait maintenant une ombre coupable de l'Achéron, qui promet à son amant des délices inouïs sous les charmilles noires de quelque enfer profond. Elle murmura :

— Laissons passer l'orage et fuyons pour quelques jours. Viens à Baïes, dans notre retraite. Là je suis magicienne, là tu te retrouveras !

— Soit, partons ! dit Ombricius en se levant. Il

ne voyait plus d'autre issue à son angoisse. Déjà elle l'avait entraîné jusqu'à la porte de la maison, où la litière attendait avec les Lybiens. Mais là une grande clameur les accueillit. La populace courait par troupes dans la ruelle en criant :

— Le cortège ! le cortège funèbre ! — Dans une rue voisine, on entendait le bruit sourd d'une foule en marche et une mélodie plaintive, chantée par des voix de prêtres. Un forgeron, aux bras noircis, passa en agitant une torche allumée. Il criait : « Je vais porter cette torche au bûcher d'Alcyonée. »

Hédonia pâlit ; Ombricius s'arrêta comme frappé de la foudre. Une voix intérieure martelait ces mots dans son cerveau : « Quoi, tout un peuple pleure Alcyonée, un inconnu lui porte sa torche, et moi qu'elle a aimé, moi pour qui elle est morte, je ne verrais pas ce bûcher ? » Une force irrésistible le poussait. Il n'eut que le temps de dire à Hédonia :

— Je vais au bûcher... attends mon retour !

Et il se jeta dans la foule comme un nageur se jette dans un fleuve.

La patricienne courut après le consul comme une folle. Le saisissant au bras et à l'épaule, elle cria :

— Ombricius, je ne veux pas ! Il y va de notre vie !

Il la repoussa en disant :

— Il le faut ! Il le faut !

A deux reprises, elle voulut l'arrêter, mais il fuyait toujours. Alors, cachée sous son voile, elle se résigna à le suivre, entraînée elle aussi par le torrent de la foule et la fascination de la mort, qui attire l'esprit dans son mystère formidable malgré la reluctance du corps.

Quand ils eurent franchi la porte d'Herculanum, un spectacle étrange les surprit. De ce point élevé, la voie des tombeaux descend obliquement vers la mer. La cité des morts, qui s'étendait comme une route triomphale à la porte de toutes les villes antiques, était particulièrement somptueuse à Pompéi. Telle on la voit encore aujourd'hui, presque intacte. Deux rangées de cippes, de petits temples, de pyramides, de mausolées carrés ou ronds, forment une large rue descendante. Ces monuments qui perpétuaient la vie des morts, avec leurs bas-reliefs, leurs urnes, leurs cryptes et leurs lampes, surpassaient par leur grandeur et leur magnificence les maisons des vivants. La voie, jalonnée de cyprès, allait s'élargissant jusqu'à un petit bois formé d'un groupe de ces arbres funéraires, pareils à de noirs obélisques. La mer et le Vésuve occupaient le fond du tableau.

Ce jour-là, la voie des tombeaux était remplie par un long cortège vêtu de noir. Une foule immense se pressait autour. Devant le bois de cyprès, se dressait comme une pyramide un haut bûcher, posé sur une estrade. Des flambeaux brûlaient aux

quatre coins. Étendu au sommet du bûcher, le corps d'Alcyonée, vêtu de blanc et couché sur un lit d'asbeste, semblait de loin une fleur immaculée offerte au ciel en holocauste ou un aromate précieux prêt à prendre feu. Rangés en cercle autour de cet autel, des prêtres d'Apollon chantaient un hymne funèbre.

Plus émouvant que le spectacle en lui-même, était le silence de cette foule et le sentiment d'angoisse qui pesait sur elle. La mort de la prêtresse, suivie du tremblement de terre, avait remué en d'inconnues profondeurs la conscience de ce peuple sensuel et servile. Confusément il sentait son indignité, et frémissait d'avoir laissé périr l'être le plus noble qui vivait caché dans son sein. Et par l'antique superstition, qui fait croire aux masses qu'une victime qui s'offre volontairement au sacrifice peut sauver tout un peuple coupable de la colère divine, il suppliait au fond du cœur la prêtresse défunte de le préserver du châtement. Mais, dans sa protestation muette, la morte couchée là semblait répondre : « O peuple déjà mort, j'étais la seule âme vivante au milieu de toi. J'ai voulu te sauver ; tu n'as pas voulu. Malheur à toi ! »

Voilà du moins ce que croyait entendre Ombrius, dans les arcanes de son être, en regardant le bûcher d'Alcyonée depuis la porte d'Herculanum. Quant à Hédonia, elle n'éprouvait qu'une affreuse angoisse. Cette angoisse s'augmentait de

l'aspect insolite de l'atmosphère. Une brume jaunâtre planait sur le Vésuve, enveloppait le golfe et faisait pâlir le soleil. L'air était lourd, immobile, étouffant.

— Voici notre litière avec les Libyens, dit Hédonia. Tu as vu ce que tu voulais voir. Partons, maintenant.

Mais Ombricius, fendant la foule, s'était élancé au pied du bûcher. Éperdu, il regardait d'en bas la mince figure de la morte se profiler dans l'air. Un amas [de roses blanches] cachaient sa tête. On ne voyait que ses pieds couleur de cire, aux veines bleuâtres, et un flot de sa chevelure d'or foncé. Les chants cessèrent tout à coup. Les prêtres jetèrent en même temps leurs torches aux quatre coins du bûcher. Le feu monta en spirale et lécha le corps, qui bientôt fut enveloppé de flamme et de fumée.

Alors la foule, jusque-là silencieuse, se précipita sur le bûcher. Des hommes, des femmes, des enfants y jetèrent pêle-mêle des colliers, des parures, des perles, des étoffes de prix. Hédonia avait ressaisi le bras d'Ombricius, et lui dit :

— Viendras-tu enfin?

Mais il était rivé au sol par une autre sensation. En voyant disparaître le corps d'Alcyonée dans les flammes, il avait cru sentir une main de fer prendre son cœur dans sa poitrine et le lancer tout palpitant dans le feu. Il ne lui restait en place qu'un vide immense. Et la Furie vivante, qui lui

serrait le bras pour l'arracher à la morte, était le bourreau de la victime.

Mais déjà la foule, redevenue immobile de terreur, regardait un autre spectacle. Une colonne de fumée noire sortait du Vésuve et se divisait, à son sommet, en plusieurs branches comme un pin gigantesque. Bientôt après le sol trembla de secousses successives. Un vent furieux se leva. Des détonations formidables ébranlèrent le volcan. L'éruption éclatait. Comme un troupeau chassé par l'orage, prêtres, cortège et peuple se dispersèrent. En un clin d'œil, le désert s'était fait sur la voie des tombeaux. Ombricius et Hédonia restèrent seuls au pied du bûcher qui flambait toujours, et dont la fumée montait vers celle du volcan comme l'encens du sacrifice accompli.

— Malheureux, suppliait Hédonia, tu nous perds... Fuyons vers la route de Stabies et gagnons le rivage... Il en est temps encore !...

Mais Ombricius restait les yeux fixés sur le bûcher, qui n'était plus qu'une pyramide de charbons ardents, où le corps d'Alcyonée apparaissait comme une masse incandescente.

— Je veux la voir ! la voir une dernière fois ! disait le consul en fouillant le bûcher avec une torche éteinte.

— Viens donc ! cria Hédonia, elle n'est plus que cendre et poussière.

— Cendre et poussière ? Impossible ! Elle était flamme et vie. Elle était la lumière, et tu es la

ténèbre. Elle était la liberté et tu es la servitude.

Mais Hédonia, hautaine, se mit à ricaner :

— Le feu tombe, le bûcher s'écroule... Alcyonée n'est plus!

— Elle n'est plus? Peut-être. Mais je l'aime toujours, et toi, je te hais!

A ces mots, la nuit complète se fit. Une pluie de cendres chaudes, une grêle de pierres tomba sur le couple maudit, dont le sombre amour flambait en haine livide. Le ciel n'était plus qu'un catafalque noir et la terre une surface de cendres grises, qu'on apercevait par intervalles à la lueur des éclairs, qui formaient autour du volcan une couronne de flamme. Le tonnerre roulait incessamment.

— Tu l'aimes toujours? continua Hédonia au milieu de la tourmente. Reste donc avec elle, misérable. Je te croyais un César, tu n'es qu'un impuissant. Adieu!

— Non, par Hécate, dit Ombricius, tu mourras avec moi!

Elle fuyait déjà; à son tour, il la saisit. Ils luttèrent. D'un brusque mouvement, elle plongea le poignard d'Hécate dans sa gorge, au même endroit où il avait frappé Cécina. Mais il ne lâcha pas prise, et tous deux roulèrent dans la cendre sous une pluie de feu.

En tombant, Hédonia eut un dernier cri :

— César! l'Empire!

Alors, à travers la tempête de cendres et de ténèbres qui emplissait leurs yeux et leurs bouches, ils entendirent une voix surhumaine clamer dans l'espace :

— Une Ame vaut plus qu'un Empire!

CHAPITRE XXII

LE RÊVE DE MEMNONÈS

La colonne de fumée, présage de l'éruption imminente, venait de se dresser sur le Vésuve. Déjà le ciel s'obscurcissait et la population affolée accourait sur la plage, au milieu des hurlements des femmes, des cris stridents d'enfants et des clameurs des hommes. A ce moment, les pêcheurs de la rive virent la blanche trirème à voiles jaunes, qui se tenait immobile à peu de distance, se mettre en marche et gagner le large à travers la pluie de cendres et les ténèbres grandissantes. C'était la trirème d'Helvidius.

Au matin de ce jour, les légionnaires, effrayés par les secousses souterraines, avaient abandonné la Curie. Les amis des prisonniers enfoncèrent les portes du cachot ; Memnonès, le duumvir et sa femme furent délivrés. Aussitôt Helvidius

avait rassemblé son groupe. Depuis des semaines, il avait fait transporter sur le navire ses plus chers trésors. Ce jour-là, il emmena le plus précieux de tous. C'était une urne de bronze dans laquelle il avait fait mettre les charbons ardents du foyer et le feu vivant de l'autel domestique sur lequel les derniers parfums avaient brûlé avec la dernière prière. Ce feu, soigneusement entretenu, devait couvrir sous la cendre jusqu'au jour où l'on fonderait un nouveau foyer dans une cité nouvelle. Quant à Memnonès, il n'emporta qu'une seule chose, un coffret en bois de palmier, qui renfermait les livres d'Hermès, et l'image de la prophantide dans son cœur.

Les exilés, groupés sur le pont du navire autour de l'hiérophante et de la famille pythagoricienne, étaient tous résignés au hasardeux voyage. Ils savaient qu'ils quittaient une ville condamnée à périr pour continuer ailleurs l'œuvre de vie. Et voici que, sous leurs yeux, la prédiction de la prophantide s'accomplissait. Les cendres et le feu pleuvaient sur la cité voluptueuse, où l'injustice avait dressé son tribunal. Déjà la fumée, vomie par le volcan, couvrait tout le ciel. Les cendres noires, mêlées de pierre ponce, tombaient en lourdes masses sur les voyageurs et les matelots. La mer bouillonnait çà et là et semblait vouloir se résorber en elle-même, menaçant d'engloutir le vaisseau fugitif dans ses convulsions. Tout le monde descendit dans les chambres ménagées à

l'arrière et dans le fond de la trirème. Memnonès et Helvidius restèrent seuls près du pilote. Le navire ne cheminait que lentement dans la nuit profonde, à force de rames, à la lueur des larges incendies qui éclataient sur les flancs du Vésuve. Les tourbillons de vent succédaient aux rafales. A chaque instant, la nuée s'ouvrait en longues stries de feu pareilles à des flèches rouges, qui se reflétaient dans la mer couleur de poix. Ce fut une véritable traversée de l'Érèbe. Car de tous côtés l'Abîme ouvrait sa bouche, et la mort frôlait les exilés à chaque éclair du ciel, à chaque coup de vent, à chaque bâillement du gouffre. Poussé par la bourrasque, le navire fut jeté sur l'île de Caprée, mais, au moment où il rasait l'écueil prodigieux de ses rochers à pic, rendu plus sinistre par un rayon blafard, le ciel s'éclaircit et le soleil reparut comme à travers un crêpe jaunâtre. Memnonès se retourna. La baie de Néapolis tout entière semblait maintenant une caverne profonde, dont les fumées noires et les vapeurs sulfureuses formaient la voûte gigantesque. Tout au fond, on apercevait le cône du Vésuve en feu. Une coulée de lave rouge descendait sur Herculanium dans la mer.

C'était le dernier acte du drame joué par le feu terrestre dans son éruption soudaine. Il finissait par la destruction totale d'Herculanium et l'ensevelissement de Pompéi.

Alors le navire, doucement emporté par un léger

vent du sud, put tourner sa proue au nord et enfler ses voiles. Mais, le danger passé, le cap Misène franchi et le golfe disparu, Memnonès fut envahi par une tristesse immense. Ses larmes coulèrent pour la première fois depuis le jour où, dans une ineffable union d'âmes, il avait pressé la prophantide éplorée dans ses bras, au jardin d'Isis. Maintenant il ne pleurait pas seulement la mort d'Alcyonée et la perte d'un disciple. Dans l'effondrement du passé, dans l'incertitude de l'avenir, il ne songeait plus à lui-même. Il pleurait sur les villes détruites et leurs malheureux habitants. Il pleurait sur toute la fourmilière humaine et ses maux innombrables. Il pleurait sur les douleurs du monde, qui ne progresse que par désastres et où tout finit par des cataclysmes.

Enveloppé de son manteau, Memnonès se coucha sur un rouleau de cordes, dans la cabine ouverte de la poupe, et s'endormit avec le désir de ne plus s'éveiller. Mais dans son sommeil, vers le matin, un songe divin le visita, et ce fut le plus beau songe de sa vie.

Il revit Pompéi déserte, couverte de pierres et changée en décombres. Le cône noir du Vésuve se taisait comme un volcan éteint. La Voie des tombeaux, ne formant plus que de légères éminences, semblait un champ de neige au clair de lune, et ses monuments, vêtus de cendres grises, une assemblée de fantômes. Mais sur cette mort et sur ce silence, le bûcher de la prophantide se

dressait comme un flambeau incandescent. Au-dessus, planait, — vision splendide, — un couple divin, enlacé par les bras, ayant l'aspect d'une lyre ardente : Antérôs-Alcyonée. Alcyonée regarda Memnonès avec une tendresse infinie, en posant sa main fluide sur la tête de l'hiérophante ; Antérôs toucha le cœur du maître de sa torche enflammée. Et Memnonès sentit son cœur s'allumer d'un amour surhumain. Alors la lyre humaine transfigurée s'épanouit comme une gerbe de lumière, d'un tel éclat que Memnonès ne put le supporter. Et, d'un même élan, le couple plongea dans le ciel, où il disparut, pareil à ces météores qui fleurissent l'azur dans les chaudes nuits d'été sur les côtes méditerranéennes.

Et de toutes parts, des maisons effondrées, des sépulcres, des caveaux, de loin, de près, des rivages, des montagnes, des villes, des campagnes, seuls, par couples ou par groupes, semblables à des milliers d'hirondelles qui se réunissent en un vaste essaim pour émigrer, un peuple d'outre-tombe, un peuple d'âmes vint voltiger autour du bûcher. L'essaim dessinait dans les airs un serpent lumineux et montait dans le ciel en spirales grandissantes. Il se dirigeait vers un soleil lointain, formé par des milliers d'esprits élus, de ceux qui ne s'incarnent plus et qu'Hermès appelle « les maîtres de la vie, les seigneurs de l'espace et du temps. »

Mais le bûcher d'Alcyonée, lit nuptial de ses

noces d'outre-tombe, brûlait toujours dans la nuit d'une flamme rouge et crépitait, lui seul vivant à côté de la ville morte en ses ténèbres. Ce bûcher semblait protester contre la mort universelle et appeler la terre à une vie renaissante par sa flamme d'amour, comme un flambeau de sacrifice.

Et, dans les profondeurs du ciel, Memnonès aperçut une autre spirale, qui sortait comme un mince fil du soleil éclatant et lointain, qu'animaient les esprits élus, les Génies du ciel et de la terre. Par une immense courbe et de nombreux circuits, cette spirale descendait vers la terre comme l'autre montait vers le ciel. C'était celle des âmes attirées vers l'incarnation, par le bûcher flambant de l'amour terrestre, où se mêlent si étrangement le feu du désir et le feu du sacrifice. A mesure que la spirale se rapprochait de la terre, elle s'élargissait en un vaste cercle, comme la bouche d'un arrosoir. Et sa couleur, d'un blanc lumineux, passait par degrés au rouge foncé. Puis, comme un vol de phalènes, de lucioles et de chauves-souris, on voyait ces innombrables étincelles d'âmes se glisser sous les toits des cités bourdonnantes, ou dans les cabanes des rives solitaires et disparaître, dans les ténèbres. Et toutes étaient mystérieusement attirées par des bouches avides d'époux ou d'amants, par la chaude nuit du sein maternel, pour subir l'épreuve de la renaissance.

Vision merveilleuse de l'incarnation et de la

libération des âmes. La spirale descendante et ascendante, n'était-ce pas la circulation de l'Esprit dans l'univers, le flux et le reflux de la vie, le respir et l'aspir de Dieu? Un instant, Memnonès eut la sensation submergeante d'être plongé à cette source du grand Tout. Il se trouvait comme au centre d'une sphère incommensurable, d'où partaient en tous sens des flèches de lumière. Cette Lumière, qui était un Son, le traversait de part en part; et ce son, qui était le Verbe, disait : « Création ! Sacrifice ! Amour ! »

Alors l'initié d'Isis se réveilla. Il faisait nuit encore. Le navire voguait, rapide et léger sous le firmament. Le pilote chantait une mélodie ligurienne, mélancolique et fière. Un cercle de nuages, aux déchirures floconneuses, occupait l'horizon circulaire. Au centre de la vaste trouée, les étoiles pâlissaient au zénith. L'aube affleurait à l'orient.

Memnonès se sentit trempé d'une force et d'une paix inconnues. Dans le silence de cette nuit, l'Âme du monde l'avait pénétré. La voix de la Lumière parlait encore en lui et disait : « Il est temps que les hommes se souviennent de leur origine et de leur fin. Malheur à celui qui oublie le ciel pour la terre ou la terre pour le ciel. On ne consacre la vie que par l'éternité ; on ne conquiert l'éternité que par la vie. »

Maintenant Memnonès sentait le pouvoir de transmuter sa vie en amour et son amour en

action. Parce qu'il avait renoncé à tout, il devenait un maître.

La fusion d'Alcyonée avec son Génie lui avait révélé l'essence des choses. Comme un brandon arraché à l'arcane divin, il emportait avec lui ce flambeau loin de la cité détruite de Pompéi. Ainsi l'Enée de Virgile emporte de la cité croulante de Troie un brandon allumé à son autel fumant :

Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

Mais ce n'est pas d'une cité mortelle ni d'un autel de pierre que Memnonès avait pris sa lumière. C'est du soleil des âmes, c'est du cœur de Dieu qu'il était descendu dans son cœur — feu vivant, rayon éternel, capable d'allumer des millions d'âmes !

CHAPITRE XXIII

LA BARQUE D'ISIS

Le soleil n'était pas encore levé, le vent fraîchissait sur la mer frissonnante, quand Helvidius et Helvidia, tenant leurs deux fils par la main sortirent de l'intérieur de la trirème et montèrent sur le pont. Memnonès les rejoignit, et tous trois s'assirent près de la grande urne de bronze, qui renfermait les cendres chaudes de l'autel domestique. Helvidius et Helvidia n'osèrent pas se regarder, de peur de retrouver dans leurs yeux les angoisses du dernier mois et les affres de la veille. Ils suivirent tristement le jeu des vagues innombrables sur la mer sans bornes, leur unique patrie du moment. Ils s'étonnèrent du sourire de ce ciel limpide qui semblait ne rien savoir

du désastre d'Herculanum et de Pompéi. Quant à Memnonès, il retenait au fond de lui-même l'essence de son rêve, comme la coquille de nacre enferme dans son sein la perle immaculée, au fond tranquille des mers, où n'atteignent pas les tempêtes. Helvidia, qui avait posé ses deux mains froides par le vent sur l'urne brûlante, rompit enfin le silence :

— Elle est chaude encore, dit-elle en versant une larme, le feu couve sous la cendre...

A son tour, Helvidius toucha le bronze, puis désignant le coffret de palmier que Memnonès tenait sous le bras et qui renfermait les livres d'Hermès, il dit :

— Nous emportons le feu sacré du foyer et la tradition sainte. Avec cela, on peut fonder une cité nouvelle !

— Les cités croulent, dit Memnonès, et les empires passent, mais la barque d'Isis poursuit sa route.

— Vois-tu, mère ? Des alcyons ! cria l'aîné des fils d'Helvidius.

Helvidia suivit des yeux le vol des mouettes blanches qui dépassèrent la trirème et se perdirent en paillettes d'argent dans la zone opaline de l'horizon, vers le nord, comme pour montrer le chemin aux exilés.

— Heureux alcyons ! dit Helvidia, mais où est notre Alcyonée?...

Et elle se couvrit le visage en pleurant.

Memnonès avait pâli. Il eut un grand frisson, mais il se domina, et, posant une main⁷ fraternelle sur la tête de la jeune femme, il murmura :

— Sois tranquille, Helvidia, Alcyonée est loin d'ici, dans la splendeur et dans la joie, mais elle sera toujours avec nous comme la Victoire qui plane sur la vie!

Cependant les côtes fuyantes de l'Italie avaient disparu, noyées dans la brume. Derrière la barre d'un brun orangé, qui fermait l'horizon, l'Aurore montrait son visage rose dans un ciel mauve. Un coup de vent courba le mât et secoua la trirème sur sa quille. Les enfants roulèrent sur le pont et la mère effrayée poussa un cri de lionne, ramassant son cadet tout en pleurs.

Enfin le soleil perça les flots. La moitié de son disque d'or apparut au-dessus de la brume et mille pointes de feu brillèrent sur l'azur translucide de la Méditerranée. De nouveau, une grosse lame fit basculer la coque.

— Le navire va sombrer! dit le petit Helvidius se cramponnant à sa mère.

Mais l'aîné s'écria d'un rire joyeux :

— *Fluctuat nec mergitur!* Il roule, mais ne sombre pas!

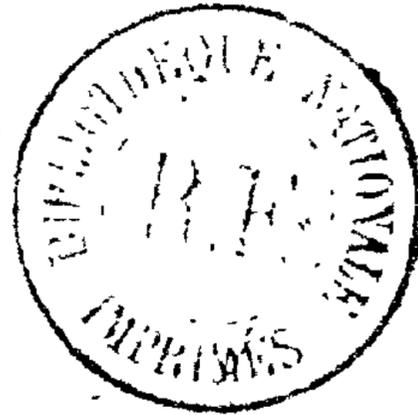
Puis sa voix cristalline d'enfant exulta :

— Le soleil! Le soleil!

Et sa petite main triomphale montrait l'Astre-Roi, surgi tout entier, qui flamboyait de toutes les

couleurs de l'arc-en-ciel à travers l'écume jaillissante des vagues.

Alors tous se levèrent et saluèrent le soleil des vivants.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Le Voile.

I. Hymen! Hyménée!	1
II. Le couple élu	15
III. Ombricius	33
IV. Memnonès	43
V. L'Alcyon	53
VI. La Prophantide.	72
VII. Antérôs.	85

LIVRE II

Le Rayon.

VIII. Le gardien du seuil	95
IX. Le jardin d'Isis	108
X. Dans le Temple	121
XI. Hédonia Métella.	140
XII. Maître et Disciple	164
XIII. Le serment d'Ilécate	179
XIV. Le baiser d'Antérôs	198

LIVRE III

Ténèbres.

XV. Au Tépidarium	214
XVI. Envoûtement	224
XVII. Magie noire et magie blanche	241
XVIII. Le retour du Consul	266
XIX. La fleur de Lotus	282

LIVRE IV

Lumière.

XX. Lumière dans la prison	297
XXI. Le Bûcher.	308
XXII. Le Rêve de Memnonès	321
XXIII. La barque d'Isis.	329



ÉMILE COLIN ET C^{ie} — IMPRIMERIE DE LAGNY

